This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

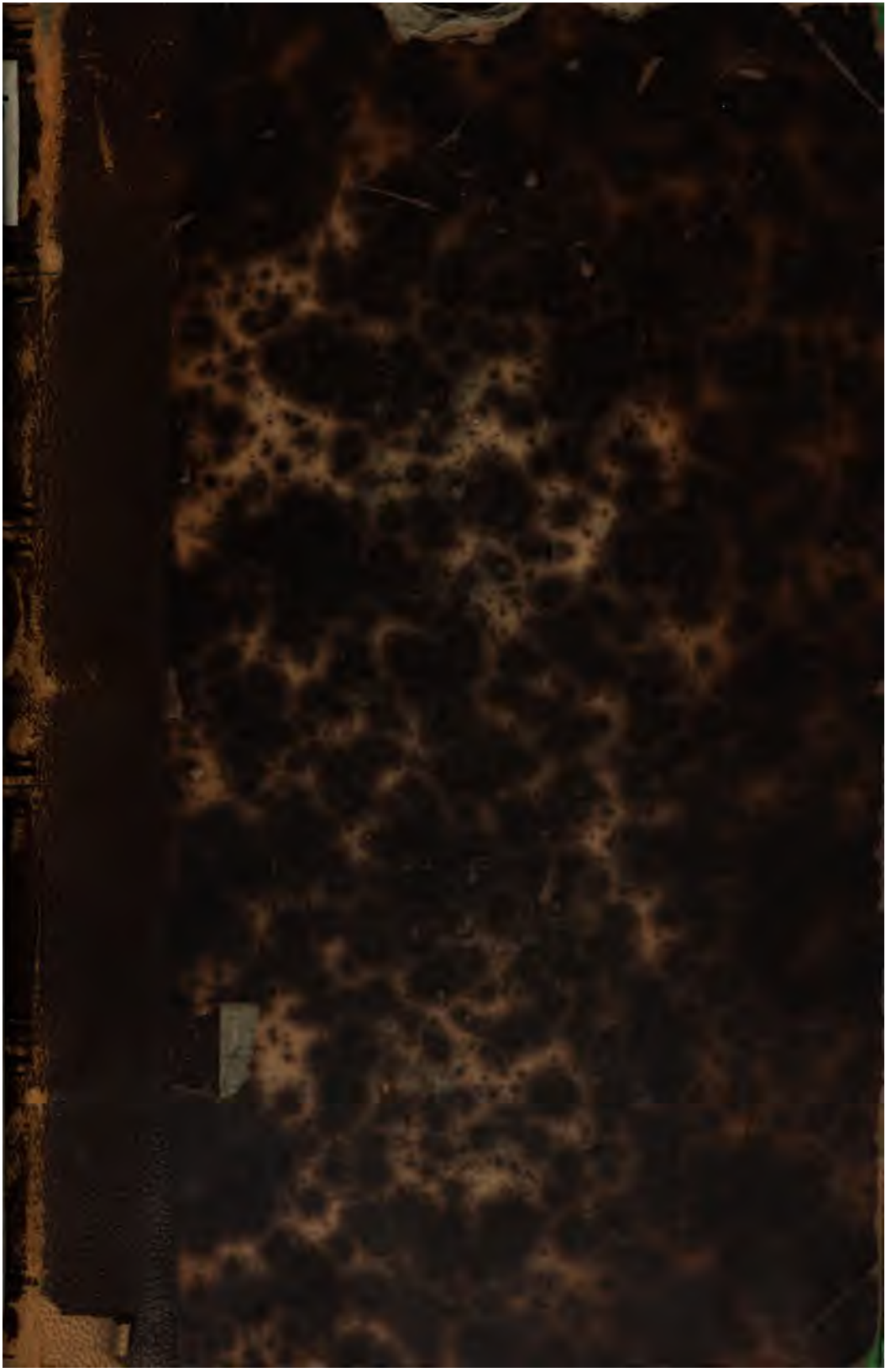
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

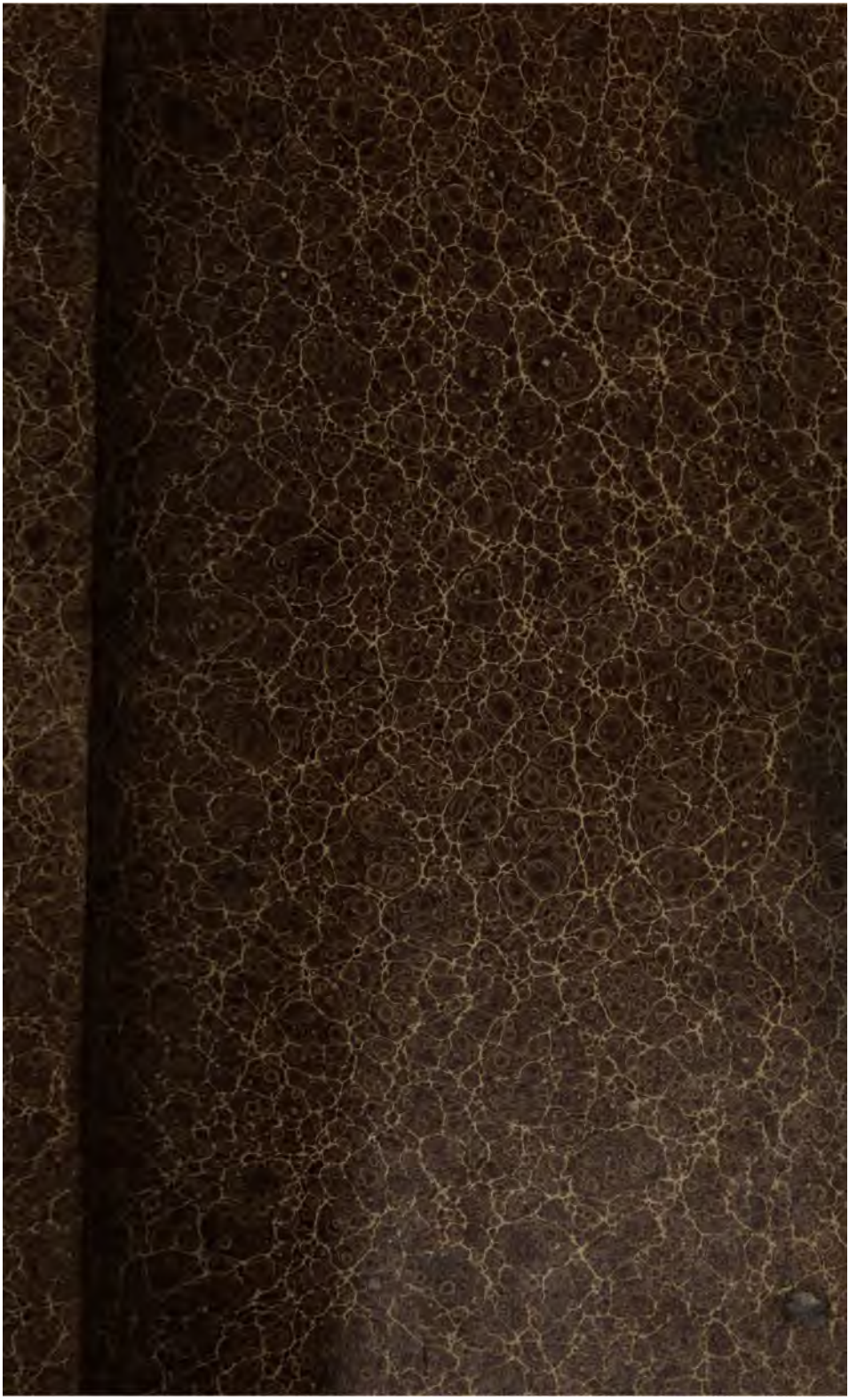


26225.65

SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650
CHRISTO ET ECCLESIAE

BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
SAMUEL SHAPLEIGH,
(Class of 1789),
LATE LIBRARIAN OF
HARVARD COLLEGE.

Nov. 22, 1861.



VOCERI,

CHANTS POPULAIRES DE LA CORSE,

PRÉCÉDÉS

D'UNE EXCURSION

FAITE DANS CETTE ILE EN 1845,

PAR

Antoine Laurent Apollinaire
A. L. A. FÉE,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG.

PARIS,

VICTOR LECOU, LIBRAIRE, rue du Bouloy, 10. | Mme ARTHUS-BERTHRAND, libraire, rue Hautefeuille, 23.

STRASBOURG,

DERIVAUX, LIBRAIRE, RUE DES HALLEBARDES, 24.

1850.

26225.65

1861, Nov. 22.
$ 1.34
Shapl. Fund.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

EXCURSION EN CORSE.

Peut-être n'eût-on pas songé à publier cette relation d'une excursion rapide faite en Corse, s'il n'avait semblé qu'elle était une sorte d'introduction destinée à rendre la lecture des *Voceri* plus intéressante et surtout plus intelligible. Après avoir parcouru l'île à la suite du voyageur, on sera bien mieux préparé à goûter les beautés de cette poésie primitive, tantôt gracieuse comme un paysage des bords du Talavo, tantôt rude et sévère comme un site alpestre des environs de Corté. On peut trouver, jusqu'à certain point, dans la constitution géologique d'une contrée, le reflet des mœurs de ses habitants. Si la Corse n'était pas un pays aussi complétement accidenté, il y aurait moins de réfractaires, et les *vendette* seraient inconnues ou plus rares. Il fallait donc faire connaître ces *makis* si tristement célèbres, et ces montagnes hérissées de rochers, où les *banditi*, hommes intrépides auxquels il n'a manqué que de savoir mieux employer leur courage pour devenir des héros, échappent à la justice et trouvent si souvent l'impunité.

D'ailleurs les *Voceri*, pour la plupart, présentent les Corses sous le mauvais côté de leur caractère. Un écrit sérieux, dans lequel les qualités estimables de ce peuple, devenu une fraction de nous-mêmes, sont exposées avec sincérité, était donc nécessaire, et il nous a paru que cette relation permettait de rendre à nos compatriotes insulaires la part de justice que chacun de nous doit attendre de ses compatriotes du continent.

Strasbourg, avril 1850.

EXCURSION EN CORSE

PENDANT L'ÉTÉ DE 1845.

Le 20 juin 1845 je quittai Marseille pour me rendre en Corse où m'appelait un ordre du ministre de la guerre. Le *Bastia*, capitaine Santi, l'un des deux bateaux à vapeur de l'État qui font le service des dépêches, me reçut à son bord, ainsi que M. le docteur Bégin, inspecteur du service de santé des armées.

Nous longeâmes, durant une partie de la journée, les côtes de Provence, puis, parvenus à la hauteur des îles d'Hyères, nous gagnâmes la pleine mer, médiocrement préoccupés d'un vent d'est assez violent qui devint contraire et mutina les flots sans pouvoir retarder notre marche constamment rapide.

Notre traversée fut des plus heureuses et dura à peine vingt-deux heures. Au point du jour nous dépassions les îles Sanguinaires, et le golfe d'Ajaccio s'ouvrait devant nous. La Corse se présente de loin sous un aspect imposant et sévère. Le *monte Rotondo*, couvert de neiges éblouissantes, domine le paysage. De longues chaînes de montagnes se détachent du groupe principal et viennent de toutes les directions s'abaisser vers la mer en formant un majestueux amphithéâtre dont l'œil ne peut que difficilement embrasser l'étendue. Partout la côte se découpe pour former de vastes échancrures capables de recevoir et d'abriter de puissantes flottes. Des caps et des promontoires en limitent l'enceinte et des masses de rochers bizarrement groupés, qui semblent

avoir roulé du haut des monts jusqu'au milieu des eaux, annoncent au navigateur de redoutables écueils.

La plage est solitaire mais non stérile. A peu de distance du rivage les végétaux se sont emparés du sol pour former des bosquets d'arbustes à feuilles persistantes. Leur verdure, quoique un peu sombre, plaît aux yeux déjà charmés par la beauté et la sérénité du ciel. Malheureusement ce plaisir dure peu et l'on ne tarde pas à se sentir attristé. On croirait aborder dans une des îles de la mer du Sud ou de l'Océanie, si, de loin en loin, quelque tour solitaire ne se présentait aux regards, comme pour attester par sa présence qu'il fut pour la Corse, à défaut de temps prospères, des époques de troubles civils et de guerres implacables.

En approchant d'Ajaccio, on devine aux plantations qui l'entourent une campagne mieux cultivée. Le paysage, toujours grandiose sur les plans reculés, est riant et presque gracieux sur l'avant-scène. La ville occupe le plateau d'une étroite colline qui se lie par sa base à des hauteurs plus considérables et bien boisées. Quelques maisons de campagne se montrent çà et là, entourées d'arbres verts, et plusieurs constructions qui ne paraissent pas sans élégance, se laissent deviner au milieu des massifs; j'appris que c'étaient des tombeaux. On découvre peu de grands édifices; la cathédrale, le plus considérable de tous, attire d'abord l'attention; elle est moderne, et sa coupole ne manque pas d'une certaine hardiesse. La citadelle, le môle et le débarcadère, devant lequel vient s'ouvrir la rue principale, forment un ensemble satisfaisant que les souvenirs de Napoléon ne peuvent cependant parvenir à rendre imposant.

Nous débarquâmes à neuf heures du matin. On nous avait logés hôtel d'Orient, sur le boulevard Napoléon, planté d'orangers, arbre rare, même en Corse, et qui ne peut faire oublier les tilleuls, les ormes et les maronniers des promenades ombragées du continent.

La physionomie de la rue n'a rien d'original pour le voyageur qui vient du Midi. Quelques femmes portant la mantille noire, des paysans corses galopant à travers le boulevard montés sur des chevaux de petite taille, des portefaix à figure génoise, voilà tout ce que je vis de spécial. Les habitants se sont francisés et leur costume est le nôtre. A peine s'il est possible de les reconnaître au milieu des militaires et des employés que leur expédie la métropole et dont ils prennent assez volontiers les manières. Ceux-ci constituent ce qu'on nomme la colonie, composée de gens à solde restreinte et à loisirs immenses, dignes du nom romain par leur amour de la place publique et laissant bien loin derrière eux les philosophes péripatéticiens, par leur goût prononcé pour la promenade. On ne tarde pas à reconnaître, en parcourant la ville, qu'il existe un vieil Ajaccio à petites rues sales et étroites, et un Ajaccio plus moderne, qui s'étend dans la campagne comme pour y chercher l'air et la lumière.

C'est dans cette partie neuve de la ville et sur le boulevard Napoléon que le théâtre étale sa façade élégante. Il est vaste et spacieux; quelques acteurs toscans viennent y donner des représentations peu suivies et généralement peu dignes de l'être. Cette construction élevée à grands frais a été terminée en quelques mois et depuis plusieurs années, tandis qu'un hôpital, jugé indispensable et que l'on bâtit en ce moment, s'est fait longtemps attendre. Là, comme ailleurs et comme toujours, on a songé au plaisir, puis à la souffrance.

Ajaccio, ainsi que la plupart des villes maritimes, n'a guère d'autres promenades que celles du littoral. Rien en apparence de plus uniforme que l'aspect de la mer et en réalité rien de plus varié. L'état des eaux et celui du ciel, toujours mobile, donne de la diversité à cet admirable spectacle: on ne peut se lasser de le contempler. Les grands tableaux de la nature séduisent non-seulement par leur

ensemble, mais encore par leur mille détails. C'est donc sur les bords du golfe que se rendent les habitants pour respirer le grand air, et c'est surtout vers le sud qu'ils se dirigent d'ordinaire afin de visiter une chapelle grecque élevée sur un monticule qui domine le pays environnant. On nous y conduisit un peu avant le coucher du soleil. Les cultures me parurent variées. Quoique le terrain soit assez maigre et chargé de gravier, la vigne et l'olivier y sont prospères. Un orage que rien ne semblait annoncer nous accueille sur la route. Il a plu et le tonnerre a grondé; quelques instants plus tard le ciel avait repris toute sa sérénité, et les rayons de la lune, de temps en temps voilés par de légers nuages, argentaient les flots d'une mer doucement agitée.

Le jour suivant, et bien avant d'en avoir fini avec Ajaccio, nous partîmes pour visiter les eaux de Guagno, situées par delà Vico, dans l'intérieur des terres. On nous avait promis de bons chevaux et une voiture commode; deux mules, fort mal en chair, l'une grande et l'autre petite, attelées à un vieux char-à-bancs à moitié disloqué, nous advinrent en partage. Nous avions tout à redouter avec un pareil véhicule: le soleil, la pluie, la roideur des montées, la rapidité des pentes et surtout la longueur de la route. Tout se passa pourtant à merveille. Les mules se firent vigoureuses et la voiture cria quatorze heures sur ses essieux sans se rompre.

On laisse à droite le port, puis on suit pendant quelque temps la route de Bastia, bordée de mûriers qui promettent d'être fort beaux. En Corse, où l'industrie séricole pourrait prendre un développement considérable et devenir une source de richesses, il n'existe pas une seule magnanerie donnant des produits appréciables. On commence pourtant à croire qu'il serait avantageux de s'occuper de ce genre de spéculation, et nous vîmes plus tard sur les bords du Golo des plantations de mûriers dirigées avec intelligence par M. Franceschetti, l'un des fils du général de ce nom, qui,

en 1815, donna, dans sa maison du Vescovato, un refuge à Murat, avant la fatale expédition de Pizzo.

Bientôt nous prîmes à gauche et peu à peu nous nous élevâmes sur une rampe habilement ménagée, ayant presque toujours la mer en perspective. La route court à travers un pays accidenté, où les cistes abondent et dégagent des émanations vives et pénétrantes. Quelques vignes mal soignées qui étalent le désordre d'une végétation pleine de vigueur en mêlant capricieusement aux ronces et aux liserons leurs robustes sarments, annoncent le voisinage de Calcatoggio.

Ce village occupe le sommet et le versant d'une haute colline; il fait descendre jusques sur la route deux petites maisonnettes entourées d'arbres fruitiers, sortes de sentinelles avancées qui se détachent du groupe principal comme pour venir saluer les passants. Une jolie source qui tombe des hauteurs voisines, en formant de fraîches cascatelles, offre à qui veut la boire son onde cristalline.

Une descente rapide conduit au golfe de la Liscia que l'on cotoie après avoir dépassé le bourg ruiné de Mano, puis on arrive sur les bords du Liamone qui débouche d'un vallon charmant pour venir se perdre dans les sables à peu de distance. Une plaine basse, sujette en hiver à de fréquentes inondations, est couverte en été de belles moissons et de prairies où disparaissent au milieu des grandes herbes les bestiaux qu'on y mène paître. Les bords de la route, le revers des fossés et jusqu'aux sables sont chargés d'une quantité de fleurs tellement abondante que l'œil est fatigué de l'éclat de leurs couleurs. Lorsque la brise passe sur cet immense parterre, elle se charge d'effluves aromatiques, d'abord agréables, puis fatigantes. De jolis bosquets de myrte, de bruyères et d'arbousiers ont envahi presque tout le terrain qui s'étend du port de Sagone jusqu'à Vico où nous fîmes notre grande halte.

La population endimanchée se pressait sur une petite

place plantée d'arbres. Les visages nous parurent graves et ennuyés. A peine avions-nous mis pied à terre, que nous vîmes venir à nous l'un des trois médecins de la ville, docteur de l'université de Pise, comme presque tous ses confrères corses. Si je l'eusse rencontré en Andalousie, j'aurais cru voir en lui quelque rejeton du barbier Figaro, dont il avait la spirituelle malice et l'intarissable babil. Il nous accabla de questions, voulut savoir qui nous étions et ce qui nous amenait en Corse; mais plus il se montrait désireux de nous deviner et plus nous nous efforcions de mettre en défaut sa perspicacité. Il nous suivit sur la grand'route et ne nous quitta que quand il ne put faire autrement. Tant de persévérance méritait un meilleur sort. Il m'a semblé que les Corses étaient curieux jusqu'à l'indiscrétion. Souvent, dans nos courses, nous avons vu les voyageurs qui nous croisaient rebrousser chemin pour interroger nos guides sur ce qui nous concernait; parfois même ils s'adressaient directement à nous, et quand ils étaient satisfaits, ils tournaient brusquement la bride et nous quittaient sans prendre congé. Parfois les hommes livrés aux travaux des champs nous hélaient au moment de notre passage en criant de leur plus forte voix : Holà! hé! qui êtes-vous? que venez-vous faire dans ce pays? y resterez-vous longtemps? où avez-vous couché hier? où irez-vous demain? etc. En traversant les villages, on nous regardait d'un air étonné; les jeunes enfants ouvraient de grands yeux, s'arrêtaient tout court et se mettaient à rire avec une naïveté charmante.

Vico est situé au-dessus d'un vallon fertile arrosé par le Liamone. C'était jadis une sous-préfecture et 40 hommes y tenaient garnison. Les habitants parlent de cette époque qui n'est plus avec un cœur gros de soupirs. Il semble que le sous-préfet et le lieutenant commandant le petit détachement aient, en partant, jeté un voile de deuil sur la contrée et rendu tout bonheur et toute prospérité désormais impossibles.

Les montagnes qui entourent Vico sont majestueuses, le pli de terrain dans lequel coule le Liamone est fertile, et de beaux châtaigniers couvrent de toutes parts les versants ; sur un coteau éloigné s'élève le couvent de Saint-François qui paraît assez considérable ; c'est là que Pozzo di Borgo passa ses premières années. Nous vîmes à Guagno un des frères de cet homme célèbre, vieillard encore vigoureux qui ne quitta jamais son pays où il vécut loin des grandeurs dans une douce médiocrité.

En quittant la petite ville, on passe le Liamone sur un beau pont en granit. C'est là que commence l'escalade de la chaîne qui sépare Vico de Guagno. La route est neuve et très-belle. On laisse à gauche Murzo , village assez frais qui doit sa fertilité à de nombreux cours d'eau qui lui viennent des montagnes. Il est entouré d'arbres magnifiques ; de Murzo à Sant'-Antonio-de-Guagno, la route court à mi-côte au milieu des makis, dans une région sauvage et montagneuse ; nous arrivâmes avant la nuit, un peu las, mais enchantés de notre journée.

Le pays que nous avons parcouru dans une étendue de plus de 80 kilomètres est presque un désert. Vico est la seule ville qui se trouve sur la route ; on découvre de loin, il est vrai, outre Calcatoggio et Murzo, deux ou trois hameaux hors de portée et perchés comme des nids d'oiseaux de proie sur des hauteurs presque inaccessibles, mais chacun d'eux est à peine formé de cinq à six habitations éparses, et l'œil en est plus attristé que réjoui. La vue du bourg de Mano, dont il ne reste plus que des ruines, ajoute à la tristesse ; non loin de là se trouve une redoute dont les principaux épaulements sont encore debout. Deux canons sans affûts et à demi-enterrés dans le sable y témoignent d'une sécurité profonde. Les fossés sont comblés, les embrasures détruites et les palissades renversées.

Toute la contrée est boisée et couverte de ces taillis connus

en Corse sous le nom de makis. Du milieu de ces forêts naines, composées en grande partie de cistes, de myrtes, de bruyères, de filarias et de lentisques, s'élèvent des chênes verts, des liéges et des arbousiers sur lesquels grimpent les salsepareilles, les clématites et la vigne sauvage. Dans les intervalles que laissent entre eux les massifs d'arbustes, croissent en abondance une foule de belles plantes et surtout des labiées odoriférantes. On devrait s'attendre à voir dans ces solitudes boisées un grand nombre d'oiseaux, et pourtant leurs cris joyeux ne s'y font guère entendre ; les insectes seuls y paraissent nombreux et le chant strident des cigales y déchire l'oreille.

Sant'-Antonio-de-Guagno est un simple hameau. Les bains assez éloignés du centre des habitations consistent en bâtiments épars, les uns situés presque au niveau du Liamone, les autres sur un petit monticule qui domine le fleuve. Là se trouve l'hôpital militaire. Les baignoires et les piscines occupent la partie basse, où s'ouvrent les sources; à mi-côte, un petit filet d'eau thermale s'échappe d'un étroit conduit; c'est ce qu'on nomme la source des Yeux, à cause de l'usage spécial auquel on la fait servir. Tout dans cet établissement semble provisoire.

L'hôpital militaire est distant de plusieurs centaines de mètres du lieu où l'on prend les bains. Il faut y porter les hommes gravement atteints. Les bâtiments sont mesquins, groupés sans symétrie et généralement incommodes; mais les soins médicaux et hospitaliers ne laissent rien à désirer. On ne sait pas assez dans le public combien est grande pour l'armée la sollicitude de l'administration de la guerre. Environ cent cinquante baigneurs viennent chaque année dans ce lieu retiré pour y prendre les bains. Ce sont des blessés qui presque tous appartiennent à l'armée d'Afrique. Généralement leur état s'améliore par l'usage des eaux, et beaucoup d'entre eux quittent l'établissement complétement guéris.

Nous vîmes parmi les baigneurs des gendarmes et des voltigeurs corses, frappés par les balles et le stylet des réfractaires et des bandits. Les militaires reçus à Guagno trouvent comme auxiliaires du traitement auquel ils sont soumis, un air pur, de belles vues et des promenades charmantes. Ce n'est pas sans dessein qu'on a élevé l'hôpital au-dessus du fleuve; on a voulu préserver les militaires des fièvres intermittentes qui, vers la fin de la saison, sévissent contre les baigneurs civils stationnés plus bas.

Ceux-ci encombrent les chambres étroites de deux pauvres auberges, les seules qui existent dans le pays. Lorsque la place vient à manquer, on y supplée en construisant des abris de feuillage sous lesquels se réfugie l'excédant de population.

Il y a loin de cet établissement, quelque peu primitif, aux bains des bords du Rhin. Les jouissances intellectuelles, celles du luxe et de la table, y sont absolument inconnues. La petite vallée ne produit que de gros légumes et de mauvais fruits; la truite est le seul poisson qui peuple les torrents. Le gibier même y est fort rare et la chasse n'est avantageuse qu'en automne, à l'époque du passage des oiseaux. On ne compte pour rien le plaisir à Guagno; la seule, l'unique affaire, c'est le soin de sa santé, et s'il arrive que les eaux soient impuissantes pour l'améliorer, du moins le vice élégant n'a pas blessé les yeux; on a connu l'ennui mais non le regret.

Le nombre des baigneurs civils est peu considérable. On préfère les eaux de Pietrapola et d'Orezza, d'un abord plus facile et où, dit-on, la vie est meilleure et moins chère. Telle qu'elle est, la réunion est bruyante et l'on y gazouille avec volubilité un italien assez pur. Les femmes portent sur la tête un mouchoir de soie rayé à fond jaune, noué négligemment sous le menton. Elles portent des tailles courtes et se chaussent avec soin. J'ai vu peu de jolies figures; mais

les traits sont réguliers et les yeux ont de l'expression et de la vivacité. Les hommes, quoique de petite stature, sont bien pris dans leur taille; leur physionomie, agréable dans la jeunesse, prend, quand ils vieillissent, une expression de rudesse très-remarquable. Leur costume consiste en une veste de gros drap de couleur sombre dont les basques descendent très-bas, et en une culotte courte de même étoffe, soutenue par une ceinture de cuir. Ils ont le manteau de poil de chèvre, des guêtres ou des demi-bottes; un bonnet de gros lainage extrêmement lourd et de forme disgracieuse leur sert de coiffure. Armés en guerre ou bien en voyage, ils portent en bandoulière le fusil à deux coups, se ceignent le corps d'une sorte de giberne nommée *carchera*, et cachent un stylet dans quelque partie de leurs vêtements; une gourde plate suspendue à un cordon complète cet équipement. Dans les villes le costume diffère à peine de celui du Midi de la France qui lui-même ne s'éloigne guère de celui de nos départements de l'intérieur.

Les montagnes qui entourent Guagno sont granitiques et fort élevées. On découvre à l'est le *monte Rotondo* dont les cimes neigées font un très-bel effet. La vallée, ou plutôt la fracture à travers laquelle s'échappe le Liamone, qui est torrentueux, n'a qu'une médiocre étendue et se couvre de cailloux roulés dans une très-grande partie de sa surface. Toute la contrée est boisée. La superbe forêt d'Aitone n'en est pas fort éloignée. Une grande scierie pour l'exploitation du pin laricio avait été construite dans le voisinage de Guagno, ainsi qu'une puissante digue destinée à élever les eaux du Liamone et à favoriser le flottage des bois. Le fleuve en fit promptement justice et des sommes considérables ont été perdues.

Le 24, nous reprîmes la route d'Ajaccio par Vico où nous retrouvâmes notre curieux docteur qui nous guettait au passage. Mieux instruit de ce qui nous concerne, il fait un appel

à la vieille expérience chirurgicale de mon compagnon de voyage qui se résigne à payer un tribut à la célébrité de son nom. Je le quitte et gagne à pied le sommet de la montagne. Chose rare en Corse, il existe sur ce point élevé un banc et des arbres. Une maison ruinée, contre laquelle s'appuie un gros figuier, une croix, un poteau indicateur sur l'embranchement de la route de Vico et d'Aitone, un bosquet d'arbousiers et de lentisques, un ciel pur, une terre féconde, la mer à l'horizon, voilà ce qui frappa mes regards et ce que j'aurais admiré d'un cœur plus satisfait si je n'avais vu, à peu de distance, des femmes haletantes portant de lourds fagots de cistes et de myrtes et des jeunes filles languissantes faisant paître des chèvres, bien plus joyeuses et beaucoup plus jolies que leurs gardiennes.

La chaleur devint très-vive. Arrivés près du Liamone, que l'on passe sur un long pont de bois, nous fîmes une halte. Des milliers de mouettes criardes couvraient la plage qui s'étend au loin, uniforme et nue; autour de nous se balançaient sur leurs légers chaumes des moissons déjà mûres et à nos pieds coulait une eau limpide dans laquelle se jouaient des poissons aux écailles dorées, insoucieux du filet du pêcheur.

Nous fûmes croisés sur la route par un assez grand nombre de voyageurs, montés sur des mules ou sur des ânes dont l'allure est très-vive. Souvent ils galopaient sur les pentes de manière à nous faire craindre pour eux d'horribles culbutes, mais ils s'en tiraient toujours à merveille. En approchant de Calcatoggio, notre conducteur fut accosté par deux paysans armés avec lesquels il se mit à converser. L'un d'eux monta sur le siége, et nous causâmes. Je crus que c'était un chasseur, mais je ne tardai pas à reconnaître que je me trompais, et je devinai à son air mystérieux, ainsi qu'à la gêne de ses réponses, qu'il était engagé dans une *vendetta*. En effet, nous apprîmes plus tard que ces deux hommes, parents d'un

habitant de Calcatoggio, qui vient d'être tué d'un coup de fusil, informaient à main armée; déjà ils croient être sur la trace du meurtrier. Quand leurs doutes seront fixés, ils exerceront leur vengeance à titre de devoir et sans colère. La famille à laquelle appartient l'homme suspecté est sur ses gardes; on a pris les armes. La guerre n'est pas encore commencée, mais on se prépare à la faire; guerre d'embuscade et de partisan qui commencera dans les makis pour finir à la cour d'assises.

Notre conducteur, actif et intelligent, mais pâle et bilieux, est asservi à tous les préjugés de son pays. La loi de recrutement lui semble odieuse, et il jure ses dieux de ne pas s'y soumettre; il mourra plutôt que de quitter sa Corse bien-aimée et il se fera bandit, sans pour cela cesser d'être un bon et loyal garçon. Certainement il n'ira pas chercher les voltigeurs ni les gendarmes, mais s'ils se trouvent au bout de son fusil, il les tuera; c'est un droit et non un crime; il faut bien se défendre. Au lieu de vivre dans la contrainte, emprisonné dans un étroit uniforme, à deux cents lieues de ses chères montagnes, il jouira de la liberté sous la voûte d'un beau ciel. La polenta aux châtaignes, le *bruccio* et le pain frais ne lui manqueront pas. Un bon fusil, une carchera bien garnie, de la santé, la vue de la terre natale, un abri dans les makis et de la chance, que faut-il de plus pour être heureux! et ce disant, le futur bandit se mettait à chanter à tue-tête des ballades populaires dans lesquelles était exaltée la *gloire* des héros qu'il avait résolu de prendre pour modèles.

Nous vîmes en entrant dans Ajaccio une grande réunion de membres de la confrérie de Saint-Jean, assemblés pour organiser une procession, qui, plus tard, défila devant nous, musique en tête, avec plus d'ordre que de recueillement. Les Corses tiennent des mœurs italiennes un goût prononcé pour ces sortes de cérémonies auxquelles ils assistent, en général, avec un faux-semblant de dévotion.

Nous employâmes le reste de la soirée à visiter la maison impériale. C'est, relativement à la Corse et à la ville d'Ajaccio, une somptueuse demeure. Il ne reste plus que les murailles, et si n'étaient les cheminées qui sont en marbre de Carare, elle n'aurait rien que de vulgaire. Le prince de Musignano, aujourd'hui prince de Canino, auquel appartient cette propriété, a fait, dit-on, vendre le mobilier. Ces chambres vides ne disent rien à l'imagination; meublées, on pourrait par la pensée y faire revivre les anciens maîtres, et l'on se sentirait vivement touché. La famille de Napoléon devait plus de respect à cette vénérable demeure qui fut le berceau d'un grand homme; l'éclat dont elle brille encore n'est-il pas le reflet d'une gloire immense dont il fallait concentrer tous les rayons sur Ajaccio, ville désormais tout aussi française que la patrie de Henri IV et de Louis XIV.

Les portraits de la famille Bonaparte sont réunis à la mairie. On y trouve aussi le buste du roi de Rome, par Canova. Lady Holland l'avait adressé au proscrit de Sainte-Hélène, qui trouvait un douloureux plaisir à le contempler. Ce ne fut pas sans une profonde émotion que je le regardai. Mes yeux cherchaient à découvrir sur ce marbre insensible les traces des baisers du père et peut-être celles de ses larmes. Ce glorieux soldat, par qui et pour qui périrent tant de générations d'hommes, était doué de qualités en apparence les plus opposées. La nature qui l'avait si richement doté, n'avait pas oublié de lui donner un cœur.

Une tartane, celle de la douane, avec douze rameurs, un patron et un lieutenant, M. Bra, avait été mise à notre disposition. Nous y montons à dix heures du soir afin de gagner Propriano, village en voie de prospérité qui s'élève sur les bords de la mer, dans le golfe de Valinco. Des chevaux nous y attendaient, et le lendemain nous devions aller coucher à la petite ville de Sartène.

Après une nuit pénible nous relâchons sur la côte; elle

est déserte et en apparence désolée, mais en y regardant bien, il n'est pas difficile de reconnaître qu'elle a sa parure et son genre de beauté. Des myrtes rabougris y cachent leurs souches difformes sous des milliers de jolies fleurs blanches qui parfument l'air. Le fond de la mer est tapissé de varechs de toutes les couleurs et de toutes les formes; sur les sables rampent de curieux mollusques et des légions de lézards verts se glissent au milieu des herbes, surpris qu'on trouble leur tranquille solitude. Je cherchai vainement à découvrir autour de moi des villages couronnant les hauteurs ou même quelques fermes sur le penchant des collines. Rien ne se présenta à mes regards, sinon quelques pauvres moissons clair-semées et des chèvres à demi-sauvages errant sur les rochers. En Corse, les beautés du paysage ne doivent rien à l'homme et se présentent natives. Cette indépendance a certainement un très-grand charme et pourtant il se mêle au plaisir que l'on éprouve en admirant ces sites agrestes, un sentiment de regret, qui bientôt s'empare de l'âme et la domine tout entière.

Le golfe de Valinco est très-vaste; il forme à l'est une échancrure où se trouve le port de Propriano, que l'on cherche à défendre des vents d'ouest par une jetée déjà fort avancée. Les bateaux corailleurs viennent y relâcher et l'on y fait un petit commerce de céréales qui enrichit la contrée. Nous quittâmes notre tartane et montâmes à cheval; il fut convenu que notre embarcation irait gagner la pointe de Campo-Moro où nous pourrions le lendemain nous rendre facilement à cheval, afin d'arriver de bonne heure à Bonifacio.

En sortant de Propriano, on voit à droite un groupe de tamaris d'une grosseur remarquable et comme il est fort rare d'en trouver. Après avoir franchi une haute chaîne de collines on arrive près du Valinco sur lequel a été construit un beau pont en pierre. Les rives de ce petit fleuve sont ombragées de grands arbres chargés de lianes qui descendent des hautes

cimes jusqu'à terre en formant de capricieuses guirlandes. A droite de la route, des chênes verts, dont les racines se sont fait jour à travers les fentes des rochers pour chercher le sol, font admirer leurs troncs gigantesques. En les voyant fixés sur ces masses de pierres qu'ils ont lentement désunies, on reconnaît une conquête de la nature vivante sur la matière inerte. La ville de Sartène se montre de très-loin, mais il faut marcher longtemps avant de pouvoir atteindre le sommet qu'elle couronne; on la croirait à distance bien plus considérable qu'elle ne l'est en effet.

M. le docteur Piétri nous offrit l'hospitalité; père d'une famille nombreuse, il compte parmi ses enfants deux jumeaux de sexe différent et un trijumeau, le seul survivant de ses deux frères, circonstances l'une et l'autre assez rares. Il est maire, directeur de la poste et médecin de l'hôpital militaire. On ne saurait remplir plus de fonctions avec moins d'émoluments.

Que dire de Sartène? C'est en Corse une ville de second ordre; en France ce ne serait guère qu'un bourg. Les maisons principales sont fort élevées et solides à défier un bombardement; les cheminées règnent tout le long des façades, et ces longs tuyaux en maçonnerie font un effet aussi curieux que bizarre. Sur la place, qui est irrégulière et assez spacieuse, se promenaient, sans armes et dans une parfaite concorde, les désœuvrés de la petite cité. Ce calme n'a pas été toujours aussi profond, et souvent le pavé de la rue a été ensanglanté par les *vendette*. L'ancienne ville est affreuse. Ce sont des ruelles étroites, montueuses, irrégulières et mal éclairées où rien n'a été changé ni même modifié depuis les Génois ou les Pisans. La population est encombrée dans des chambres humides où des familles, composées de huit à dix personnes, occupent une surface de quelques mètres; les enfants y pullulent, gais et pétulants sous les haillons qui les couvrent. Le climat atténue le danger de vivre dans

de pareilles demeures. La journée se passe au grand air. On court aux champs, on gagne la colline et le soleil, dont l'énergie est toute puissante, réveille les forces vitales et entretient la santé.

Rien de plus hideux que la prison de Sartène; on ne peut y entrer qu'en rampant, la porte est un guichet qui n'a pas plus de 75 centimètres de hauteur. Les murs sont humides et ce qui pénètre de lumière dans ce cachot, par une étroite lucarne, ne peut, même en plein jour, y dissiper l'horreur des ténèbres. C'est un tombeau infect, et l'homme le plus vigoureux ne peut y séjourner un mois sans être perclus de tous ses membres.

Nous dînons avec la colonie qui se compose du procureur du roi, du receveur des contributions directes, du capitaine commandant les voltigeurs corses et de deux officiers d'une compagnie du 10e régiment de ligne. Les *banditi*, les bannis, et non les brigands, suivant la distinction admise dans le pays, en ont fait tous les frais. Je voudrais bien me rappeler tout ce qu'on nous a raconté de curieux sur ces hommes égarés pour la plupart par un préjugé auquel l'éducation et l'exemple donnent une puissance irrésistible. Quelques-uns d'entre eux montrent un courage, un sang-froid et une résolution dignes d'être employés à de grandes et louables actions. Beaucoup étaient nés d'humeur pacifique, qui, pour servir leurs desseins de vengeance, ont dépassé envers leurs ennemis la férocité des sauvages. Jamais ils n'exercent de violences sur les personnes et respectent la propriété au point de souffrir la faim plutôt que d'y porter atteinte.

Ciecco Antone, fameux par ses cruautés, pressé par le besoin, entre dans une maison et se fait donner des aliments qui le rappellent à la vie. N'ayant pas d'argent pour les payer, il dépose en nantissement un pistolet, partie importante de son armement. On veut le refuser, il insiste avec hauteur et regagne ses makis. Un autre bandit, également affamé, se

fait donner à manger dans une habitation dont les maîtres tremblaient à son aspect. Son repas terminé, il jette fièrement sur la table une pièce de cinq francs pour payer sa dépense, et comme on mettait de l'hésitation à l'accepter, il demande si par hasard on le prend pour un malhonnête homme. Certain voleur de bas étage veut exploiter la terreur que répand dans la contrée un bandit célèbre ; il signe de ce nom redouté une lettre adressée à un riche propriétaire, le menaçant de mort s'il ne dépose, en un lieu désigné, une somme considérable. Le bandit apprend, je ne sais comment, l'abus qu'on fait de son nom. Il se met en embuscade dans le voisinage de l'endroit où devait être fait le dépôt, et lorsque, s'entourant des plus grandes précautions, vint le brigand pour s'assurer si l'effet avait suivi la menace, il le tue d'un coup de fusil, commettant de sang-froid cet homicide, afin de démontrer à tous qu'il était incapable de vol. Un billet laissé sur le cadavre faisait connaître les motifs de cet acte violent. Sainte-Lucie en usait toujours ainsi. Il ne manquait jamais, quand il avait frappé un de ses ennemis, de se déclarer, afin que le soupçon ne pesât sur personne que sur lui.

Ce Sainte-Lucie, ainsi nommé du village où il est né, doit être regardé comme le type le plus accompli du genre. Son nom est dans toutes les bouches. Placé dans d'autres circonstances, il eût conquis sans peine une haute réputation de bravoure. C'est un homme jeune et qui a les manières du monde ; il se met bien et parle avec facilité. Longtemps il vécut paisiblement, et rien ne faisait penser qu'il se rendrait aussi redoutable. Un frère qu'il aimait tendrement fut traduit en cour d'assises et condamné à une peine infamante sur la déposition de plusieurs témoins qui, suivant lui, altérèrent les faits ou même en créèrent d'imaginaires. Sainte-Lucie résolut leur perte et se mit aussitôt à l'œuvre. La première victime qui tomba sous ses coups fut un vieillard dont la dé-

position avait dû exercer une très-grande influence sur la décision du jury; car il avait déclaré en justice avoir vu de ses yeux certaine circonstance grave à la charge de l'inculpé et juré par la madone que son assertion était conforme à la vérité.

Embusqué dans les makis, sur le chemin que devait suivre ce malheureux pour regagner sa demeure, Sainte-Lucie le guette au passage, le saisit, le dépouille de ses vêtements, l'attache à un arbre, et après lui avoir arraché les yeux avec un stylet, il fixe sur son dos, à l'aide de larges incisions, un écriteau par lequel il déclare qu'il a justement puni ce faux témoin. A l'avenir, écrivait-il, ses yeux ne verront plus des crimes imaginaires, et sa langue menteuse ne pourra plus abuser la justice des hommes.

Deux ou trois mois après, il se rend en plein jour à Ajaccio et poignarde sur le boulevard un second témoin : c'était un médecin estimé. On tente de l'arrêter, mais sans pouvoir y parvenir. Un douanier armé le saisit au collet, il le renverse d'un coup de stylet et gagne au large, après avoir perdu son chapeau qu'il fait audacieusement redemander au commandant de la place, en lui renvoyant, à titre de restitution, le fusil qu'il avait arraché au malheureux douanier. Rien ne peut mieux caractériser l'audace de cet homme que le fait suivant : Après l'assassinat du médecin d'Ajaccio, il revint coucher dans cette ville le soir même, pensant bien que les poursuites de la police se dirigeraient ailleurs. Cependant, peu de temps après, il crut convenable à sa sûreté de passer en Sardaigne. A peine était-il arrivé dans cette île qu'il trouva moyen de la débarrasser d'un malfaiteur que ses crimes avaient rendu tristement célèbre. Le gouvernement sarde, reconnaissant de ce service, lui donna droit d'asile. Mais il ne peut se dispenser de revoir de temps en temps la Corse, où son nom seul fait pâlir les plus courageux. Il s'est montré à Bonifacio, ville fermée, au moment où le

conseil de révision opérait. On le reconnut, mais personne n'osa le dénoncer.

C'est cette impunité qui perpétue en Corse les *vendette*. La délation est en horreur, et d'ailleurs on craint les coups de fusil. Tout dénonciateur est un homme mort, si le dénoncé ne tombe pas immédiatement entre les mains de la justice.

Dans le jour, les bandits se cachent au milieu des rochers ou dans l'épaisseur des makis. Ils sont armés jusqu'aux dents, mais loin de chercher à lutter contre les soldats qui les poursuivent, ils les évitent avec soin, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils font le coup de fusil ; la plupart d'entre eux se tuent plutôt que de tomber entre les mains des gendarmes. Sont-ils blessés, les soins ne leur manquent pas. On va chercher le chirurgien du lieu le plus voisin, et M. Piétri, dont j'ai parlé, a été souvent appelé dans la montagne pour donner à ces malheureux les secours de son art. Le pansement fait, le temps se charge du reste et la vie aventureuse recommence. Ces hommes restent ainsi hors la loi durant des années entières, étrangers aux joies de famille et à toute civilisation. Autrefois ils se retiraient en Sardaigne et allaient grossir la population de quelque pauvre bourgade de la côte. Ils contemplaient de loin les montagnes de leur île, jusqu'à ce que, poussés par le désir de la revoir, ils se jetaient dans une barque pour gagner le rivage et s'exposer à de nouveaux dangers.

Il est bien rare que les voltigeurs corses puissent parvenir à les saisir. Du lieu qu'ils se sont choisi pour retraite, ils suivent sans être vus, aidés d'une forte lunette, la marche des poursuivants ; approchés de trop près, ils se tiennent immobiles jusqu'à ce que les soldats ou les gendarmes se soient éloignés. Jamais ils ne couchent dans le même endroit. Une hutte de berger, les ruines d'une maison abandonnée, les cavernes, le creux des gros arbres sont les lieux où ils se

retirent d'ordinaire. Souvent même ils creusent en terre des trous recouverts de feuillage ou de gazon et s'y blotissent. Dans le jour ils errent dans les makis, visitent quelques maisons isolées où ils ont des *amis*, traversent les routes quand ils sont bien renseignés et ne craignent pas d'accoster les voyageurs avec lesquels ils lient conversation. Ils ne se donnent pas pour ce qu'ils sont, mais on peut les reconnaître facilement à la brusquerie de leurs gestes, à la négligence de leur tenue et surtout à leurs yeux hagards sans cesse occupés à interroger l'horizon.

Autant qu'ils le peuvent, ils ne commettent pas de crimes en dehors du cercle de leurs vengeances. Le capitaine de voltigeurs corses de Sartène a été deux fois au bout du fusil de Sainte-Lucie, qui pouvait impunément le tuer, et il ne l'a pas fait; le procureur du roi se met en campagne, verbalise, lance des mandats d'arrêt et presque toujours impunément; ce sont des fonctions qu'il remplit et on le laisse faire.

Les *vendette* s'étendaient naguère à tous les membres des familles qui se faisaient la guerre. Or, comme en Corse la parenté se transmet indéfiniment, presque tout le monde se qualifiant de cousin, les vengeances trouvaient toujours sur qui s'exercer; aujourd'hui on s'arrête au cousin germain et l'on désintéresse tous les autres parents. Lorsqu'une *vendetta* est commencée, il y a chasse d'homme à homme, et le danger est bien plus grand que quand il s'agit d'échapper aux gendarmes. On a vu des Corses quitter leur demeure, renoncer à leurs occupations et courir les makis pendant plusieurs années pour y surprendre leurs ennemis. Rien n'arrête ni ne suspend ces poursuites; ni la saison des chaleurs, ni celle des pluies. Les plus grandes distances sont franchies, les plus longues embuscades supportées; on brave la faim, la soif et la perte du sommeil. A-t-on brûlé *utilement* sa poudre, l'attaque cesse et la défense commence. Un parent

du bandit qui vient d'être frappé, entre à son tour en *vendetta*, et le poursuivant devient aussitôt poursuivi. C'est un jeu de barres avec des péripéties qui se dénouent à coups de fusil. Ces guerres qui se font souvent d'homme à homme, se font aussi de famille à famille; ce sont là des *vendette* en grand, et le nombre des crimes commis est en rapport avec celui des personnes qui prennent part à ces sanglants débats.

Ce n'est pas sans raison qu'on a fait dater les *vendette* de l'époque où les Génois firent la conquête de l'île. Les lois étaient impuissantes à protéger les particuliers, et ceux-ci se faisaient directement justice, ne pouvant l'obtenir de leurs magistrats. De même que les duels, les *vendette* ensanglantent le pays pour des causes souvent futiles. C'est un empiétement de terrain, une querelle de jeu, un propos de femme, une mauvaise plaisanterie. On ne peut se dissimuler que le Corse a la main près de son stylet et qu'il ne soit prompt à lâcher la détente de son fusil. En juillet 1845, sur vingt-cinq affaires dont la cour royale de Bastia fut saisie, il y avait vingt-quatre meurtres. Dans un grand nombre de nos départements une querelle se termine par un coup de poing, en Corse elle commence par le stylet et finit par le fusil; et ces meurtres sont commis sans le moindre emportement; la main est ferme et l'œil vise avec une fatale justesse.

Peut-on espérer de voir un jour ces mœurs s'adoucir et changer? Nous n'en savons rien; que l'on nous dise quand et comment le duel sera aboli en France et nous répondrons. Il faudrait que les Corses devinssent agriculteurs, négociants, manufacturiers. Cette tendance n'est pas dans leur caractère. La presque totalité des hommes de ce pays a trouvé l'illustration dans les armes. Les sciences ne sont pour eux qu'un moyen de parvenir; les beaux-arts ne revendiquent dans leurs annales aucun nom célèbre. Le temps qui modifie ce qu'il ne peut changer, agira sur les Corses et leur

donnera des mœurs plus douces et plus françaises ; mais ces modifications, qui seront dues en grande partie à la sagesse de nos institutions, demandent une longue suite d'années pour être profondes et durables.

Au point du jour nous quittons Sartène pour rejoindre notre tartane. La route est fort belle, et nous admirons le magnifique pont jeté sur le ravin qui de ce côté rend la ville inaccessible. Parvenus sur les bords du Valinco, nous laissons à droite le chemin de Propriano et prenons, à travers les makis, un sentier pierreux, impraticable pour d'autres montures que des chevaux corses. Nous escaladons de hautes montagnes, d'où l'on a une vue très-étendue sur la mer, et découvrons enfin la pointe de Campo-Moro, à l'extrémité de laquelle s'élève une tour très-bien conservée. La tartane était à l'ancre; nous atteignons le rivage en descendant presque à pic un chemin sinueux et difficile. Notre embarcation était disposée pour le départ; nous y montons, et, poussés par un vent de nord-ouest très-violent, nous parvenons à doubler les divers caps qui s'avancent jusqu'au milieu des flots. Bientôt les côtes de l'île de Sardaigne se montrent à nous, ainsi que le détroit qui les sépare de la Corse; on croirait de loin voir un grand fleuve. Au moment d'arriver au pied du rocher sur le haut duquel perche Bonifacio, nos yeux cherchaient encore le port; une étroite passe le cache à tous les regards; quand elle fut franchie, nous nous trouvons dans un petit bassin bien abrité, sorte de grande cuvette, où nous jetons l'ancre, après quoi une pente fort raide, péniblement escaladée, par une chaleur vraiment africaine, nous conduit aux portes de la ville.

Les fortifications qui commandent l'entrée du port sont fièrement assises sur le roc. La caserne est belle; près de la porte, qui fait communiquer la citadelle avec la ville, se trouve une église dont la tour est curieuse. On attribue cette construction aux templiers, ainsi que paraît le témoigner

une ancienne inscription placée au-dessus d'une porte de l'hôpital militaire.

Les maisons de Bonifacio sont groupées sur une étroite surface; les rues laissent à désirer plus de propreté; on les voudrait aussi plus larges. Il y existe plusieurs églises et de grandes maisons en pierres de taille, très-solidement construites. On ne pouvait faire autrement; des vents furieux soufflent à Bonifacio dans toutes les saisons de l'année, et le court séjour que nous y fîmes nous permit de constater leur violence extrême. On remarque près du port une ouverture qui pénètre fort avant dans l'épaisseur du rocher sur lequel s'élève la ville. Ce long canal est rempli par l'eau de la mer, et l'on peut s'y engager fort avant en bateau. Nous ne pûmes voir que de loin les fameuses grottes situées près la passe qui conduit au port; elles sont, dit-on, très-curieuses.

Le territoire de Bonifacio est couvert d'oliviers. La récolte d'huile, vendue aux négociants marseillais, sert à la fabrication du savon. La loi qui permet l'entrée du sésame, dont l'Égypte expédie des quantités considérables en France, va nuire à la contrée qui n'a que ce seul produit important. Déjà l'année dernière l'huile a été vendue à des prix peu avantageux, et l'on craint pour 1845 une baisse encore plus forte.

Au reste, il faut peu de revenu pour vivre commodément dans cette petite ville; avec 15 ou 1800 fr. par an, on est dans l'aisance et riche avec le double de cette somme. Le luxe des vêtements et celui de la table sont absolument inconnus. La culture des jardins ou celle des vignes, la lecture des journaux, les cérémonies du culte, l'arrivée dans le port de quelques bâtiments étrangers, les réunions de famille occupent et remplissent la vie. Malheureusement les habitants sont désunis; les élections municipales ont soulevé les passions, et l'on vit dos à dos. La situation de la ville ouvre, de presque tous les points, un vaste panorama sur la mer et

sur la Sardaigne, qui est si rapprochée qu'on peut voir distinctement à l'œil nu les maisons de la Magdeleine et de Longo-Sarde.

M. Aldrovandi, l'un des descendants du naturaliste de ce nom, qui florissait vers le milieu du dix-septième siècle, nous fait les honneurs de la ville. On attribue à l'un de ses parents, qui reçut Charles-Quint au retour de sa fatale expédition contre Alger, un acte de politesse quelque peu barbare et qu'on raconte dans la plupart des ouvrages. Il avait prêté son cheval à l'empereur pour faire l'ascension et la descente de la rampe escarpée qui conduit à Bonifacio. Au moment de l'embarquement du prince, il cassa la tête à son cheval, prétendant qu'après avoir été monté par un pareil cavalier, il ne pouvait désormais servir à personne. Ce qui arriva dans cette circonstance a quelque analogie avec ce qui se passe dans les loges maçonniques où l'on brise le verre avec lequel on a porté la santé du souverain. On ne veut plus qu'il serve désormais à des toasts vulgaires.

Une route nouvellement livrée à la circulation nous conduisit à Porto-Vecchio, où nous devons passer la nuit. Nous avons la mer à droite, et avons traversé, au départ, de beaux jardins, des vignes assez bien entretenues et de magnifiques plantations d'oliviers. Porto-Vecchio a un beau golfe, et son territoire est également couvert de ces arbres. Il n'y a point, à proprement parler, de rues; les maisons sont groupées sans art et comme il a plu aux propriétaires. La ville, ceinte de murailles avec des portes, possède une pauvre église et un port très-éloigné, où nous vîmes deux bâtiments chargés de bois de chauffage qui se balançaient sur leurs ancres en attendant le départ. Au nord s'étendent de grandes forêts de chênes-liéges en pleine exploitation. La récolte n'a pas été avantageuse. Le liége est grossier et ne peut être employé à faire des bouchons. L'écorce d'un grand nombre d'arbres a servi de retraite à des my-

riades de fourmis qui ont creusé des galeries nombreuses dans la substance cellulaire pour y fonder leur république. Rien n'est apparent à l'extérieur et le liége est profondément attaqué.

Le golfe de Porto-Vecchio pourrait facilement recevoir toutes les flottes de France et d'Angleterre réunies, tant il est vaste. On le dit bien abrité contre les coups de vent, très-violents sur cette partie de la côte. Sans doute il est poissonneux, mais nous ne pûmes rien en savoir. Il n'existe pas une seule barque dans le port pour la pêche, et quand les habitants mangent du poisson, ce sont des pêcheurs napolitains qui viennent le leur vendre; nous ne vîmes pas l'écaille d'un seul, et comme le pays ne produit ni légumes ni fruits, et que le gibier manque, on comprendra facilement quelle triste chère nous fîmes; nous la payâmes du reste comme excellente, et sans doute notre hôte agit ainsi pour se faire illusion à lui-même sur la valeur réelle du repas qu'il nous servit. Le curé ayant appris notre pénurie, nous envoya gracieusement une laitue verte de son jardin, à peine mangeable pour des lapins. Ce procédé, dont nous nous montrâmes reconnaissants, nous la fit trouver excellente.

Porto-Vecchio est l'un des lieux les plus malsains de la Corse. Vers le mois de juillet, les habitants se retirent en masse dans les montagnes à Quenza et ne laissent en ville que quelques pauvres gens. Malheur au voyageur qui la traverse alors. Il peut compter sur une diète sévère, à moins qu'il n'ait avec lui la cantine aux provisions.

Autant que j'ai pu le voir, il m'a semblé qu'il ne faudrait qu'un petit nombre de travaux pour assainir cette partie de la plage. Déjà la route qui traverse un marais à quelques kilomètres de Porto-Vecchio, a rendu nécessaire l'écoulement des eaux stagnantes dont les émanations sont si dangereuses pendant les chaleurs; il ne s'agit plus que de continuer. Déjà le terrain, riche en détritus de toute espèce,

commence à s'affermir, et de riches moissons vont remplacer les plantes vigoureuses, mais sans utilité, qui couvrent aujourd'hui le sol. Au nord de la ville, les eaux du golfe s'avancent dans les terres et forment un marais peu profond, dont le desséchement ne paraît pas impossible. Il suffirait peut-être de construire une digue du côté de la pleine mer; l'eau n'étant plus renouvelée, s'évaporerait, et de vastes terrains seraient rendus à l'agriculture.

Il est difficile de se figurer une plus triste résidence que Porto-Vecchio. Pourtant un Français, capitaine au long cours, après s'être enrichi par le commerce, vient de s'y bâtir une maison sur le bord de la mer. De jolies plantations l'entourent, et il s'est efforcé de la rendre confortable. Rien n'a paru à ce marin, qui a parcouru le globe tout entier, plus digne de fixer sa vie errante que ce coin de terre insalubre et presque désert.

Le lendemain, bien avant le jour, nous sommes réveillés par notre guide. Il avait dormi pendant toute la journée, et fait, dès minuit, en homme parfaitement reposé, une rumeur qui trouble tout le voisinage. Ne sachant pas au juste où nous logions, il a heurté à toutes les portes et frappé à tous les contrevents. Nous partons au point du jour. M. Aldrovandi, qui avait bien voulu nous accompagner jusqu'à Porto-Vecchio, nous donne deux de ses parents pour nous escorter. La route, partout tracée, a cependant encore de longues parties impraticables. Nous avons toujours en vue la mer, que nous laissons à droite à quelque distance. La côte est souvent abrupte et hérissée de rochers, où se plaisent, s'il faut en croire nos compagnons de voyage, d'inoffensifs veaux marins. Dans la journée, nous découvrons au large un cétacé, se dirigeant vers le nord. Nous continuons à voir de distance en distance des tours isolées, mais pas un village. L'une d'elles, occupée successivement par les Corses et par les Génois, a été témoin des scènes qui rappellent l'enlève-

ment des Sabines et qui ont eu des résultats pareils; le nom qu'elle porte est très-significatif.

Vers midi, nous faisons une courte halte au bord de la rivière de Santa-Lucia, ombragée de grands arbres. Pendant que nos compagnons indigènes déjeunent et mangent avec délices des tranches de lard cru, je parcours ce site charmant qui me donne l'idée d'une savane américaine, tant la nature y semble indépendante. Parmi les arbres qui s'y trouvent, des myrtes, de la grosseur du corps d'un homme, s'élèvent, chargés de vignes sauvages, à la hauteur de plus de dix mètres. On m'assura qu'il en existait de plus gros dans quelques parties de l'île, où ils servent comme bois de construction. Je trouvai en abondance, au bord de l'eau, une plante qui manque encore à la Flore française, l'*Hydrocotyle pleiantha*. Pendant que je l'examinais, je vis sur un vieux tronc d'arbre, renversé dans la rivière, une grande quantité de tortues, qui se lancèrent à l'eau aussitôt que je fis un mouvement pour les approcher.

Tout le pays est couvert d'interminables makis. La Solenzara, où nous nous reposâmes pendant quelques heures, est un simple poste de douaniers qui avait acquis une certaine importance depuis qu'on avait élevé dans le voisinage une vaste usine destinée à l'exploitation en grand des mines de fer de l'île d'Elbe. Les résultats n'ont pas répondu aux espérances des spéculateurs. Sans qu'on en sache encore la cause, le fer obtenu s'est trouvé cassant. Ce bel établissement, qui a coûté des sommes immenses, vient d'être vendu à l'enchère, et sans doute aujourd'hui les travaux ont repris de l'activité. L'eau qui fait mouvoir les machines est fournie par la Solenzara, petite rivière à sec en été; elle vient du mont Coscione. Il a fallu, pour que l'usine pût fonctionner toute l'année, établir en amont un réservoir, afin de recueillir les eaux qui, en hiver et au printemps, sont surabondantes. Les travaux hydrauliques auxquels la création

de ce réservoir a donné lieu, sont très-remarquables. J'allai les visiter, et je n'eus pas lieu de m'en repentir. La gorge d'où s'échappe la rivière est extrêmement pittoresque. A peu de distance s'élancent, à une grande élévation, des pics déchirés d'un aspect imposant. La végétation est partout fraîche et variée ; la lobélie naine tapissait le bord des ruisseaux, et le cirse de Casaubon s'élevait dans les makis à la hauteur des cistes.

De la Solenzara jusqu'au Migliacciaro, nous marchons sans cesse dans les makis. Les sentiers sinueux que le pied des bêtes de somme a pratiqués, sont couverts de cailloux roulés qui les rendent d'un parcours très-difficile, et dénotent combien il serait superflu de songer à des défrichements. Nous passons à gué plusieurs petites rivières sur lesquels le voyageur trouvera bientôt de beaux ponts, actuellement en construction. En hiver ces cours d'eau deviennent terribles et empêchent toute communication.

Cette partie du littoral de l'est de la Corse forme une longue plaine de plusieurs kilomètres de largeur, dont les deux tiers environ pourraient être cultivés avec avantage, et çà et là de belles moissons nous ont témoigné avantageusement de la fertilité du sol. Chemin faisant, nous avons traversé de grandes forêts de liéges et des prairies entièrement couvertes de guimauves qu'il serait avantageux d'utiliser. En approchant du Migliacciaro, le pays s'embellit, et l'on devine que l'on approche d'un grand centre d'exploitation rurale. La société qui a défriché cette partie de la plaine, ne s'est pas enrichie, ainsi que le démontre l'état de délabrement des bâtiments. En contemplant les terrains qui s'étendent des montagnes à la mer et entourent le Migliacciaro, on se demande comment on a pu échouer dans une entreprise qui paraissait présenter tant d'éléments de succès. Peut-être a-t-on opéré sur une trop grande échelle, et ne s'est-on pas assez préoccupé de la nécessité d'assainir la contrée, baignée

en beaucoup d'endroits par des eaux stagnantes ou par de petits ruisseaux qui s'écoulent avec une excessive lenteur dans le bassin du Fiumorbo. Là, comme sur toute la plage, on est forcé d'aller vivre en automne sur les hauteurs. Il est facile de comprendre combien cette émigration doit nuire aux travaux dont elle suspend l'activité à l'époque de l'hivernage.

M. Giovanni Gigli, employé des douanes et l'un de nos compagnons de route, nous fit donner au Migliacciaro une gracieuse hospitalité. Il est impossible de se montrer plus empressé et plus attentif que M. Ruggeri. Malheureusement la ferme modèle n'offre aucune ressource au voyageur, et nous ne pûmes nous y procurer ni œufs ni laitage.

On nous avait conseillé de franchir rapidement la contrée arrosée par le Fiumorbo. Elle est fort malsaine, surtout le matin, et M. Ruggeri voulait retarder notre départ jusqu'à ce que le soleil eût dissipé les vapeurs délétères qui se forment la nuit et restent près du sol. Nous pensâmes que cette précaution n'était pas nécessaire, et nous étions au beau milieu du Fiumorbo dès le point du jour. Le lit de ce petit fleuve roule une quantité prodigieuse de cailloux qui en rendent le passage difficile et presque périlleux. Cette partie de la route est monotone, et M. Mariani, le seul de nos compagnons qui nous restât encore, égaya le voyage en nous racontant quelques histoires de sa jeunesse; elles nous intéressèrent comme étude des mœurs corses.

Un jeune homme du pays rendait à sa sœur, qui s'y montrait sensible, des soins assidus. Un amant heureux devant épouser ou s'exposer, en cas de refus, à recevoir une balle dans la tête ou une lame de stylet à travers la poitrine, sait d'avance à quoi s'en tenir. Aussi ne juge-t-on pas en pareil cas la surveillance nécessaire. Les choses allèrent fort loin, et le jeune homme ne se déclarait pas; il était riche et cherchait surtout le plaisir. M. Mariani, qui alors avait à peine

dix-sept ans, s'était aperçu de la parfaite intelligence des deux amants; il ne lui fut pas difficile de les surprendre, et il parut devant eux sans être attendu. Quand il les vit émus de son apparition, il se mit à sourire et dit tranquillement: Eh bien! à quand la noce? Le futur beau-frère parut très-peu disposé à répondre d'une manière nette et précise. Mariani insista sans plus de succès; alors il changea de ton. Je suis gardien de l'honneur de la famille, car mon père est mort et mon frère aîné est absent. Prenez-y garde, car il y aura du sang; ne méprisez pas ma jeunesse; vous pouvez me tuer, mais j'y ai songé; à deux pas de nous, dans la chambre voisine, la seule par laquelle vous puissiez passer, est un de mes cousins, bien armé, qui vous tuera sans miséricorde. Toutes ces morts ne remédieront à rien; ainsi prononcez-vous et tirez-vous de là en *galantuomo*. L'amant demanda un délai pour faire les démarches officielles; on le lui accorda. Cependant la famille Mariani prit les armes, et comme il tergiversait encore, on le menaça d'une balle. Ses parents qui l'eussent vengé mort, ne soutinrent pas, lui vivant, ses prétentions d'ajournement indéfini. Seul contre tous, il prit son parti de bonne grâce et devint le meilleur des maris et le plus dévoué des beaux-frères.

Quelques années plus tard, ce même Mariani, déjà marié et père de famille, se vit contraint d'entrer en *vendetta*. Un de ses cousins avait été poignardé par un compatriote. Le meurtrier prit aussitôt la fuite et gagna les makis. Mariani, suivi d'un de ses parents, se lança aussitôt à sa poursuite. Cette petite guerre se prolongea durant vingt mois. Il y eut des rencontres à distances, des coups de fusil échangés, des embuscades nocturnes et diurnes, dont quelques-unes durèrent plus d'une semaine. Les deux partis avaient des espions qui éclairaient leurs démarches de manière à rendre très-difficile l'attaque et la défense. Enfin les poursuivants apprirent que leur ennemi devait passer la nuit dans une

cabane dont la situation leur était parfaitement connue. Ils en approchèrent avant le jour et l'investirent ; malheureusement, c'est toujours M. Mariani qui parle, ils furent joints par des gendarmes également prévenus, de sorte que l'expédition fut faite en commun. Le bandit, saisi et garotté, eut la vie sauve ; les gendarmes s'opposèrent à ce qu'on le tuât, et cette circonstance fut heureuse, car immédiatement la *vendetta* eût été continuée par les parents du mort, et Dieu sait ce qui serait arrivé aux assaillants. La cour d'assises a condamné l'assassin à dix ans de travaux forcés. La peine est sur le point de finir, et M. Mariani ne doute pas que le forçat libéré ne cherche à le tuer aussitôt qu'il aura quitté le bagne. Depuis l'époque de l'arrestation de son ennemi, M. Mariani a perdu toute sécurité. Aucune prescription, en ce qui concerne une vengeance, ne peut être invoquée, et l'on cite des meurtres froidement exécutés pour avoir satisfaction d'une injure qui datait souvent de quinze à seize ans, ou même davantage. Lorsque M. Mariani s'éloigne de Porto-Vecchio, il ne fait part à personne de son projet de voyage, et s'il se met en route, il se garde bien de dire où il va. Beaucoup de gens sensés qui blâment les *vendette* sont forcés de céder à l'opinion en dépit d'eux-mêmes ; car telle est en Corse la puissance du préjugé, que tout homme qui laisse impunie la mort de l'un des siens, ou qui se contente de recourir aux tribunaux, est déshonoré. On s'arme donc, mais uniquement par nécessité, comme dans beaucoup de cas on accepte un duel pour satisfaire aux exigences du point d'honneur.

Nous arrivons de bonne heure à Aleria. Cette ancienne colonie de Sylla n'a jamais eu une grande importance, même sous les Romains. Pline la mentionne, ainsi que Mariana, fondée sur les rives du Golo. Ces deux établissements, en apparence bien situés, l'étaient en réalité fort mal. Les colons en firent la triste expérience ; cependant le pays est accidenté, médiocrement boisé et s'abaisse par une pente

ménagée jusqu'à la mer qui est assez distante. Les eaux paraissent avoir un écoulement facile, et pourtant la population est aujourd'hui décimée par de graves maladies, comme elle l'était autrefois.

Les Romains regardaient la Corse comme une contrée improductive, propre tout au plus à servir de lieu d'exil. C'est pour cela que le philosophe Senèque y fut envoyé. Il y passa sept longues années, et se répandit contre elle en invectives qui témoignent de beaucoup d'humeur et de peu de justice. « C'est, dit-il, une terre barbare, n'offrant de toutes parts que de vastes et affreux déserts, où l'automne n'a point de fruits, l'été point de moissons, la terre point d'oliviers, à peine y croît-il de l'herbe, l'eau même y manque; la canicule y brûle la campagne et ne laisse aucun ombrage au voyageur. » Qui pourrait reconnaître la Corse dans ces phrases de Senèque? Mais telle est l'influence de l'exil. Le souvenir de la patrie absente suit l'exilé sur la terre étrangère. Incapable de jouir des biens présents, il ne vit plus que dans le passé et dans l'avenir; il souffre, il regrette, il espère.

Les seuls restes romains qui subsistent encore à Aleria sont les ruines d'un amphithéâtre; elles n'ont aucun intérêt, et l'inspection des lieux ne permet pas d'apprécier quelles en étaient les proportions.

Le Tavignano, cours d'eau assez considérable qui vient des confins de l'arrondissement d'Ajaccio, après avoir traversé le lac de Creno, coule au pied de la colline d'Aleria; on le passe dans un bac. A droite, et à peu de distance, se trouve le fameux étang de Diana, où les anguilles sont si abondantes qu'on peut en charger des felouques pour l'Italie. La chaleur est excessive, et dans les parties où la route passe au milieu des remblais, on respire avec peine. Un orage éclate sur les montagnes, et le tonnerre gronde avec force. Les éclairs sont éblouissants. Je remarque que les uns coupent la nue perpendiculairement, tandis que les autres

sont parallèles à l'horizon. Nous trouvons un abri dans une maison isolée encombrée de moissonneurs. Peu après notre arrivée des consultations nous sont demandées, ce qui, du reste, nous arrivait chaque jour.

Plus on remonte vers le nord, en approchant de Bastia, et plus le pays s'embellit. Les cultures paraissent mieux soignées et les habitations sont plus nombreuses. Quoique nous fussions seulement à la fin de juin, on était en pleine moisson. Les chevaux et les mules foulaient aux pieds les épis. On vannait le grain, puis on le mettait dans des sacs pour le transporter sur les greniers. Je vis avec plaisir de petites tentes dressées dans les champs, afin de protéger les moissonneurs contre l'ardeur du soleil. La végétation est partout admirable de fraîcheur et d'éclat. De magnifiques genêts de près de huit mètres de haut dominaient les makis; sur le bord des routes, de superbes carduacées, l'onoporde d'Arabie et l'artichaut sauvage faisaient un effet remarquable et le disputaient en magnificence aux plus belles fleurs. Dans tous les lieux humides s'étalaient de larges touffes d'asclépiade-arbrisseau, trouvé pour la première fois au cap de Bonne-Espérance, et qui n'a été découvert dans le midi de l'Europe que depuis un très-petit nombre d'années.

Parvenus à la hauteur de Cervione, nous quittons la route, et après avoir pris congé de M. Mariani, nous suivons un chemin creux qui nous conduit aux portes de la ville, constamment défendus contre l'ardeur du soleil par l'ombre de châtaigniers gigantesques.

M. Grazj, qui réunit en sa personne toutes les dignités municipales et administratives de Cervione, nous accueille avec beaucoup d'empressement. Sa maison occupe le haut de la ville; elle est adossée contre une montagne verdoyante, magnifique amphithéâtre qui permet de découvrir une grande partie de la mer de Toscane avec ses îles : Capraia, la Gorgone, l'île d'Elbe et Monte-Christo. Le territoire de Cervione

est le mieux cultivé que nous ayons vu jusqu'à présent en Corse. La population paraît dans l'aisance. On allume le soir de grands feux en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, et des cris joyeux se font entendre.

La compagnie d'infanterie qui tient garnison dans cette petite place, occupe un couvent très-agréablement situé à mi-côte. Sans précisément participer à la douce quiétude des anciens possesseurs de la maison, les soldats y sont véritablement heureux. Une fontaine y fournit une eau abondante et salubre, et de beaux ombrages permettent de goûter le plaisir de la promenade à toutes les heures de la journée. Le capitaine commandant, véritable type de l'officier français, aime ses hommes et leur communique quelque chose de sa gaîté, sans pourtant faire fléchir la discipline.

La veille de notre arrivée, deux familles du pays ont fait solennellement la paix. Un meurtre avait été commis avec des circonstances aggravantes. Le coupable, retiré dans les makis, y bravait les poursuites de la justice et celles des parents du mort, non sans se servir de temps en temps de son stylet ou de son fusil, quand il était serré de trop près. On voulut en finir, et il fut convenu, après de longues et difficiles négociations, que l'assassin se livrerait à l'autorité pour être jugé, sous promesse à lui faite que les témoins interpellés déclareraient ne rien savoir qui fût relatif au chef d'accusation; ce qui devra le faire acquitter faute de preuves.

La confiance du bandit n'a rien qui doive surprendre. La foi jurée se trouve garantie par les deux familles contractantes, et si quelques-uns de leurs membres y portaient atteinte, ils seraient immédiatement punis de leur perfidie. Quant aux témoins qui, malgré le serment exigé par la loi, déclareront en plein tribunal ne rien savoir du fait sur lequel ils seront interrogés, et qui néanmoins en auront eu connaissance pleine et entière, ils se croiront excusables en son-

geant au résultat. En Corse on ne punit pas tous les crimes, afin d'en prévenir de nouveaux. Là, tout est exceptionnel. La peine de mort est rarement prononcée ; s'il en était autrement, aucun témoin n'aurait le courage de venir déposer en justice, ou, s'il le faisait, nul ne pourrait lui sauver la vie. L'autorité tente, par tous les moyens possibles, de rapprocher les familles désunies, et souvent elle sanctionne officieusement les traités de paix que font entre elles les parties belligérantes. Les notaires en consignent les termes dans les actes sous seings-privés, et souvent le curé, réunissant ses paroissiens, célèbre par un *Te Deum* la cessation des hostilités et le retour à la vie commune du bandit si longtemps errant dans les makis.

Nous quittons Cervione au milieu du jour pour gagner Vescovato où nous attendait M. Franceschetti, chez lequel nous nous proposons de passer quelques jours. Un joli sentier qui longe les montagnes nous conduit sur la grand'-route ; notre guide nous fait ensuite prendre à gauche et nous égare au milieu des châtaigneraies. Un village, que nous croyons être Vescovato, se présente à nous, c'était Venzolasca. Après avoir péniblement escaladé la crête sur laquelle il est bâti, nous arrivons au milieu d'une place assez spacieuse entourée de hautes maisons. Plusieurs arcades ouvertes sur la campagne laissent voir par échappées un bel amphithéâtre de montagnes boisées avec des hameaux sur leurs versants ; le coup d'œil est ravissant. Mais il ne faut pas trop regarder autour de soi ; il est impossible de se faire une idée de la malpropreté des rues dont les bestiaux ont fait de vastes étables. Hommes et femmes, tranquillement assis sur le seuil de leur porte, y mangent le pois ciche, dont les cosses sont convoitées par des pourceaux qui les entourent et semblent familiers. On nous apprend qu'une distance encore considérable nous sépare du but de notre voyage ; nous nous remettons en route en maugréant. A peu

de distance de Venzolasca s'élève un édifice assez considérable et qui me parut être un tombeau. En approchant de Vescovato, le paysage acquiert de la majesté et une sombre grandeur. Indépendamment de ce qu'il doit aux montagnes environnantes, il a pour lui une admirable perspective sur la mer. Nos peintres voyagent en Grèce, en Italie et en Sicile pour y avoir des sujets de paysage; que ne parcourent-ils la Corse. Il leur serait facile de trouver très-près ce qu'ils vont chercher si loin et à si grands frais.

Vescovato ne devait pas encore être le terme de notre course. Nous apprîmes, en arrivant, que M. Franceschetti était à sa ferme du Padulone, sur les bords du Golo; après un court repos, nous nous remîmes en route pour redescendre dans la plaine. Il faisait nuit au départ; quand nous arrivâmes, les paisibles habitants de la rustique demeure étaient plongés dans un repos profond; on se leva en toute hâte, et bientôt nous oubliâmes près de nos hôtes les fatigues de la journée.

M. Franceschetti a défriché quelques centaines d'arpents de makis, et s'est établi bravement au milieu de ce terrain, exposé par toute sa surface aux rayons du soleil. Le sol est sablonneux, et pourtant tout ce qu'on lui confie réussit à merveille. Le prix de l'hectare de terre sur toute la plage est d'environ 300 fr., avant défrichement. Il faut dépenser une somme égale pour le mettre en état d'être ensemencé. On défonce le sol; les plantes arrachées sont brûlées sur place et servent d'engrais. Il en résulte des terres médiocres que les fumiers, rares en Corses, ne peuvent améliorer. M. Franceschetti fonde ses plus riches espérances sur la culture des mûriers, et il a raison; ses plantations, encore jeunes, sont vigoureuses et promettent des résultats avantageux. C'est lui seul qui les dirige, et il n'emploie que des Lucquois pour la culture des terres. Il est temps que je dise un mot de ces hommes vraiment extraordinaires.

Les Corses donnent le nom de Lucquois à tous les Italiens

qui, moyennant salaire, viennent tous les ans se mettre à leur disposition pour faire les travaux qui demandent l'emploi d'une grande puissance musculaire. La plupart d'entre eux arrivent du grand-duché de Lucques, mais il en vient aussi de Piombino et de quelques autres lieux voisins. Vers la fin de l'hiver, ces hommes se groupent par escouades de dix à quinze et se mettent volontairement sous la conduite d'un de leurs compatriotes ayant déjà fait campagne dans l'île, et possédant la connaissance des lieux ainsi que celle des personnes. Cet homme se présente chez le magistrat du lieu et lui déclare son intention de passer en Corse. S'il a une bonne réputation, il est agréé comme chef; on enregistre le nom de son personnel, qui se met aussitôt en mer, léger de bagage et n'ayant que l'argent nécessaire pour la traversée. On reçoit chacun d'eux à bord des bateaux à vapeur, à raison de 5 fr. par homme. Ils s'y casent comme ils peuvent, se rapprochent les uns des autres, se couchent et se laissent fouler aux pieds pendant les manœuvres sans faire un mouvement. A peine a-t-on touché le rivage que le *caporale* s'occupe à caser ses hommes. Il est leur guide et devient au besoin leur défenseur. C'est lui qui dirige l'ordinaire et qui compte avec les propriétaires.

Un Lucquois travaille depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ce qui donne, en été, une journée de travail de quinze à seize heures. S'il pleut, il doit rester dans les champs jusqu'à ce qu'il n'ait pas sur lui un fil de sec. On lui permet alors d'allumer un feu de broussailles pour se sécher durant un instant, ce qui est rarement nécessaire. Cinq quarts d'heure lui sont acquis au milieu du jour pour se reposer et faire un repas, invariablement composé de polenta aux châtaignes. Un des hommes est chargé de la préparer. Il se détache des travailleurs vingt à vingt-cinq minutes avant le repas, allume du feu avec des débris de plantes sèches dont le pays ne fait pas faute, remplit une marmite d'eau, y

met, quand il le juge opportun, la farine de châtaigne; la coction s'opère; il coule la pâte sur une planche, la laisse se solidifier, puis la divise avec beaucoup d'adresse et d'équité à l'aide d'une petite ficelle. Cela fait, il appelle ses compagnons, qui mangent silencieusement cette lourde pitance, puis la cruche d'eau passe à la ronde. On s'étend un instant à l'ombre, si quelque arbre est voisin, et l'on retourne au travail, insoucieux d'un soleil dévorant, capable de déterminer, chez des hommes moins robustes, les accidents les plus graves. Le soir arrive, on fait un second repas, exactement semblable au premier, et chacun se retire sous un abri de chaume. La terre nue, une planche, quelquefois un bout de natte grossièrement tressée, voilà le lit sur lequel on se repose, et le sommeil ne se fait pas attendre. Le dimanche, après la messe, un extra, qui consiste en morue, est ajouté à la polenta, et les jours de grande fête, à Pâques, par exemple, ou bien à la Pentecôte, on se permet un peu de vin. Ces prodigalités entraînent à un excédant de dépense de 15 à 20 cent. par homme.

Les jours s'écoulent ainsi dans ces travaux dont aucun incident ne vient interrompre la monotonie, mais enfin la saison s'avance et l'on songe au retour. Les souvenirs de famille deviennent plus vifs et plus pressants, le cœur s'émeut en pensant aux enfants depuis si longtemps privés des caresses paternelles; à la femme, aux amis dont on est impatient de serrer la main. Des idées ambitieuses s'éveillent et préoccupent; aura-t-on le coin de terre que l'on convoite? L'aura-t-on à bas prix? Pourra-t-on agrandir le logement de la famille et lui laisser une vache au départ? Ces graves questions, résolues de cent manières différentes, restent toujours indécises; on compte plus souvent le petit trésor qui s'arrondit de plus en plus. Enfin le jour de l'embarquement est fixé, on part, le vent est favorable, la mer est belle, on arrive et Dieu sait la joie!

Un Lucquois peut gagner en moyenne 1 fr. 75 c. par jour. La dépense journalière, quelque extraordinaire que puisse paraître la chose, étant de 20 à 25 c., il lui reste net 1 fr. 50 c., ce qui, pour environ 160 journées de travail; du 15 octobre au 1er juin, déduction faite des dimanches et des fêtes, laisse un résultat final de 240 fr. d'économies. Or, plus de six mille ouvriers lucquois arrivant chaque année en Corse, il en résulte, au préjudice de l'île, une sortie de numéraire de près de 1,500,000 fr.

Les Lucquois sont d'une fidélité à toute épreuve, et rien n'est plus rare que de les voir appelés en justice pour y subir des condamnations. Lorsqu'ils se sont choisis un maître, ils l'affectionnent et lui reviennent chaque année comme les hirondelles à leur nid. Les occupations les plus pénibles ne peuvent les effrayer. Ce sont eux qui font les routes, les ponts, les travaux d'assainissement, les défrichements, qui construisent les maisons, qui fabriquent le charbon, la chaux, etc. Les Corses se croiraient compromis dans leur dignité s'ils se livraient à ces durs travaux. Ils consentent parfois à travailler dans leur héritage, mais toujours le moins possible et quand ils ne peuvent faire autrement. Les malheureux Lucquois sont méprisés dans cette île qu'ils arrosent de leurs sueurs. Quand un Corse veut injurier un de ses compatriotes, il le traite de Lucquois; c'est s'estimer beaucoup et frapper de dédain les vertus qu'on ne peut imiter. Ces hommes ont de grandes qualités, et sans doute il ne serait pas difficile d'obtenir de leur intelligence autant qu'on obtient de leur force corporelle. « Combien faut-il de Lucquois pour faire un Corse? » disait dédaigneusement un habitant de Bastia, en présence d'un Italien continental. — « Il serait bien plus équitable, lui dit celui-ci, de se demander combien il faut de Corses pour faire un Lucquois? » Et, en effet, la question devrait être ainsi posée, si l'on ne devait mettre l'énergie morale avant l'énergie physique, et l'éléva-

tion du caractère de l'homme indépendant avant la docile résignation du manœuvre.

Le régime alimentaire des Lucquois, purement végétal et sans aucune trace d'azote, est remarquable par sa grande uniformité; cependant sous son influence la santé se conserve inaltérable et la vigueur se soutient ainsi que l'embonpoint. Il y a quelques années, la récolte des châtaignes ayant manqué, le maïs, la pomme de terre et le pain furent successivement essayés. Cette nourriture, plus chère, parut moins bonne, et les forces diminuèrent d'une manière sensible. On regarde comme un fait acquis à la science, en diététique, qu'une alimentation variée est nécessaire à l'entretien de la santé; ce que nous venons de dire semble infirmer cette prétendue loi, uniquement appuyée sur la théorie.

La coopération des Lucquois dans les travaux agricoles est un grand mal; elle entretient l'indolence des Corses qui vivent de peu, moins par philosophie que par paresse. Il faut, pour les tirer de cette apathie, que leurs passions soient mises en jeu. On sait quelle activité et quel courage ils ont déployés pour secouer le joug des Génois. Leur rang, parmi les peuples qui ont combattu pour leur indépendance, est honorable; il ne leur reste plus, pour conquérir l'estime générale, que de savoir polir leurs mœurs par le travail, le commerce et l'industrie.

Jamais leur position n'a été aussi belle; une indépendance complète leur serait moins profitable. La France traite la Corse non-seulement comme une sœur, mais comme une sœur bien-aimée. Les lois se relâchent en sa faveur de leur sévérité; la perception des impôts est faite avec les plus grands ménagements. Les contributions indirectes n'existent pas, et, ce qui n'a lieu pour aucune partie du territoire, la culture du tabac est permise. Chaque année près de 3 millions de francs lui sont envoyés par le trésor. Des routes, puissant moyen de prospérité, vont bientôt la sillonner dans

tous les sens, en dépit des obstacles naturels qui semblaient les rendre impossibles. On creuse des ports, des établissements d'utilité publique sont créés, et l'on cherche, par tous les moyens possibles, à étendre, jusque dans les parties les plus reculées de l'île, le bienfait de l'instruction.

La Corse participe à toutes les améliorations introduites dans nos mœurs et dans nos lois. Fraction intégrante d'un puissant empire, rien ne pourra désormais l'en détacher. Du jour où naquit à Ajaccio le grand homme qui régla si longtemps nos destinées, ce ne fut plus un simple lien politique qui attacha les deux peuples l'un à l'autre; il y eut entre eux une fusion complète : la Corse, c'est la France. Mais la noble émulation qui donne à nos départements le désir de concourir à la prospérité générale du pays, ne devrait-elle pas animer les Corses au même degré; ne devraient-ils pas s'efforcer de perfectionner l'agriculture, afin de tirer parti de leurs richesses naturelles, et seconder les efforts que tente le gouvernement en leur faveur? Mais non ; ils se laissent faire et l'on peut dire qu'ils assistent les bras croisés à l'exécution des plans qu'il leur importe le plus de voir terminés. Quatre à cinq cents ouvriers travaillaient au commencement du printemps de cette année sur la route de Bonifacio à Bastia, et l'on y comptait six Corses, encore étaient-ce des contremaîtres et des surveillants. Toutes les améliorations naturelles dont profite le pays sont faites par des personnes étrangères à l'île, et souvent même à la France. Il en résulte que les fonds dépensés, au lieu de rester dans l'île, en sortent, et que rien de grand et d'utile ne peut être entrepris par les indigènes.

La famille de M. Franceschetti voulut en vain nous retenir; nous étions attendus à Bastia et il fallut partir. On nous conduisit sur la grand'route, et la voiture publique nous prit au passage. Nous éprouvâmes quelque satisfaction à nous prélasser sur ses coussins, après avoir passé

plusieurs jours sur la selle mal rembourrée de nos rudes montures.

De jolis jardins plantés d'orangers, quelques agavés et des cactiers nous annoncèrent Bastia; on y était dans une grande joie. La nouvelle d'une loi votée par la chambre des députés qui dote la ville d'un port, avait ému la population. Les bâtiments étaient pavoisés et de toutes parts retentissaient des coups de fusil. Nous employâmes la soirée à faire des visites. Bastia me parut bien plus vivant qu'Ajaccio; sa physionomie est italienne, et j'aurais pu me croire à Gênes ou à Pise, à l'époque de nos conquêtes. L'ancienne partie de la ville a surtout cet aspect étranger; quant à la nouvelle ville, elle est en pleine voie d'accroissement. De grandes et belles maisons, indice certain d'une prospérité croissante entièrement due au commerce, s'élèvent de toutes parts; les églises de Saint-Roch, de la Conception et de Saint-Jean-Baptiste sont riches, ornées de marbres précieux, et, comme en Italie et en Espagne, surchargées de dorures. Le pavage de la rue a été exécuté avec une espèce de marbre jaspé d'une beauté surprenante.

Le soir, les habitants se réunirent près du môle, et l'on vit se détacher de la ville une longue file de promeneurs qui allaient visiter le point de la côte où doit être établi le nouveau port. Des dames en belle toilette donnaient à cette réunion un caractère de grande ville fort remarquable. L'hôpital militaire, ancien couvent de Franciscains, est bien tenu; c'est l'un des principaux édifices de Bastia. Après l'avoir visité en détail, nous nous rendîmes à la prison civile. Les condamnés jugés aux dernières assises y occupaient une chambre fort petite et très-obscure; un certain François Bastianesi, condamné aux travaux forcés à perpétuite pour d'horribles crimes qui en France eussent fait tomber sa tête, se trouvait parmi eux, ainsi qu'un jeune homme de dix-sept ans, Marco Vicenti, convaincu de meurtre. Ce malheureux était porteur

d'une physionomie douce et intéressante qui eût déjoué toute la science des Gall et des Lavater.

A peine restâmes-nous vingt-quatre heures à Bastia, et telle y fut la multiplicité de mes occupations, que cette ville se présente à mes souvenirs comme ces objets fantastiques que l'on croit avoir vus en songe ou dans le délire de la fièvre.

Il s'agissait de gagner Calvi, et nous avions deux voies pour nous y rendre, la première par Saint-Florent et l'île Rousse, la seconde par Ponte-alla-Leccia et Belgodère. On nous fit préférer cette dernière voie. En conséquence, nous envoyâmes nos montures, dès le matin, à Ponte-alla-Leccia, sur les bords du Golo, et nous prîmes la diligence d'Ajaccio pour rejoindre vers le soir nos équipages. On longe presque toujours le Golo, en passant de l'une à l'autre rive sur des ponts étroits, et l'on parcourt un beau pays de montagnes. Un jeune médecin corse, marié richement à Rio-de-la-Plata et qui venait rétablir sa santé dans son pays natal, se trouvait avec nous dans la voiture. Je m'associais au plaisir qu'il éprouvait en revoyant ses chers makis. Arbres, buissons, rochers, maisons, tout lui était connu et réclamait de lui un souvenir. «Voilà le Golo, disait-il; que ses eaux sont belles et pures, que j'aime à entendre le bruit qu'elles font en se brisant contre les rochers! Je sais le nom de toutes ces hauteurs, celui de la montagne que vous voyez là-bas, celui de cette grande colline près de laquelle nous passons en ce moment. Cent fois j'ai parcouru ces coteaux, le fusil sur l'épaule, chassant bien souvent sans succès, mais jamais sans plaisir. — C'est mon pays, le voilà; c'est bien lui!» — et je voyais un sourire éclairer sa figure amaigrie, sur laquelle le soleil des tropiques n'avait laissé que des teintes pâles et maladives.

Ponte-alla-Leccia n'est en effet qu'un pont sur le Golo, avec une mauvaise auberge. Il en est de ce lieu comme de bien d'autres qui figurent sur la carte et sont des causes de

déception pour le voyageur. On trouve en Espagne des *despoblados*, mis sous la protection de tous les saints du paradis, et l'on assure qu'un voyageur, prenant ces noms pour des noms de bourgs ou même de villes, s'avisa de chercher un gîte au milieu de ces solitudes. La même chose pourrait arriver en Corse et dans les pays encore mal peuplés; les cartes sont hérissées de noms et les contrées presque désertes.

L'auberge de Pont-de-l'Yeuse (Ponte-alla-Leccia) sert de lieu de rendez-vous aux habitants du pays qui veulent prendre la voiture publique pour se rendre à Bastia, à Corté ou bien à Ajaccio. Nous y trouvâmes nombreuse compagnie. L'hôte mit à notre disposition ce qu'il avait de mieux dans sa maison. Ces précieuses ressources nous permirent de faire cuire et d'assaisonner un poisson que j'avais acheté sur la route, et nous l'arrosâmes d'un gros vin rouge, âpre au goût, mais généreux. Cela fait, nous nous enveloppâmes dans nos manteaux en attendant le jour; au lever du soleil nous partions.

La route est jolie et se continue sans interruption jusqu'au pied des montagnes qui séparent le bassin du Golo de la Balagna. Les causes de dégradation des chemins sont presque nulles dans ces régions méridionales, où le roulage est inconnu et les vicissitudes atmosphériques rares. Nous suivons le cours d'un petit affluent du Golo, qui arrose une vallée étroite, assez bien cultivée. On trouve plusieurs maisons abandonnées le long de la route, mais il ne faut en tirer aucune conséquence fâcheuse relativement à la prospérité de l'île. Elles sont à ce pays ce que les *cortijos* ou fermes d'été sont à l'Espagne. On les habite à l'époque des récoltes pour y déposer le grain et servir d'abri aux travailleurs. Les moissons terminées, on les abandonne jusqu'à l'année suivante.

Après avoir marché bon pas durant plusieurs heures, nous abordâmes une pente assez raide où la route n'est pas encore finie. Elle nous conduisit péniblement au sommet d'une montagne, dépendante du monte Grosso, dont on voit les neiges

à peu de distance. De ce point culminant on reconnaît toutes les chaînes du nord-ouest, depuis l'île Rousse et le golfe Saint-Florent jusqu'au cap Corse. Elles se composent de montagnes de médiocre élévation dont les crêtes sont chauves et les flancs boisés. Cette vaste étendue de pays est sèche, aride et impropre à la culture. Après avoir joui pendant quelques instants de cette immense perspective, nous descendîmes par une pente bien ménagée jusqu'à Belgodère, ayant en vue la Balagna, pays fertile que nous devions traverser après notre halte. On aperçoit à droite de la route, et en apparence au fond d'un précipice, le bourg de Palasca. Ainsi, sans doute, se présentent les villes au-dessus desquelles planent les aéronautes. Les rues se dessinaient avec une incroyable netteté, comme sur un plan en relief. Nous voyions distinctement le lavoir public, la promenade et les promeneurs, le cimetière, l'église. Les routes aboutissant au bourg s'étendaient comme de grands rubans blancs, jetés à travers la contrée et irridiant après être partis d'un centre commun.

L'auberge de Belgodère est pauvre et tenue par un malheureux Lorrain, ancien gendarme, qui, pour l'expiation de ses péchés, habite cette petite ville, entouré d'une nombreuse lignée. Ce qu'il nous raconta des mœurs des habitants sembla contredire ce que nous savions de la susceptibilité corse. Les maris et les pères y sont complaisants, et chacun y mène joyeuse vie, sans souci du qu'en dira-t-on. Il avait un billard qui plaisait fort à ses habitués; mais comme on le payait rarement et qu'on se querellait toujours, il se vit contraint de le démonter. Grande fut la colère des insulaires, et peu s'en fallut qu'il ne reçût à travers les côtes la lame d'un stylet pour le punir de son incartade. Un jardin un peu sec et mal clos pouvait lui donner des légumes et quelques fruits. Il fit des semis et planta des arbres, hélas! sans utilité pour lui; tout fut enlevé avant maturité, et aujourd'hui

le terrain est en friche. L'ex-gendarme éprouvait du soulagement à parler de ses petites misères qui, groupées sur une même tête, suffiraient certainement pour rendre l'existence intolérable et pour constituer une véritable infortune.

Rien ne prouve mieux l'incurie des Corses que l'état du chemin qui, du village, conduit dans la Balagna. Des pierrailles de toute espèce, et qui, une fois enlevées, auraient à tout jamais laissé les sentiers libres, roulent sous les pieds des chevaux : c'est à se rompre le cou. Tout le versant de la colline de Belgodère est couvert d'énormes cactiers, dont les habitants, faute de mieux, mangent les fruits un peu fades. Tous les villages environnants possèdent de semblables plantations, qui, vues de loin, font un effet bizarre.

La Balagna est un petit bassin fertile, circonscrit de trois côtés par des montagnes, et qui va finir sur les bords de la mer, non loin de l'île Rousse. Des oliviers, plusieurs fois centenaires, couvrent ce territoire. Il est impossible d'en trouver de plus beaux. Le diamètre du plus grand nombre excède un mètre, et il n'est pas rare d'en trouver qui mesurent à la base quinze à vingt pieds. Ces arbres, après avoir été greffés, ont été abandonnés à eux-mêmes. Leur port est souvent extraordinaire, et leurs branches gigantesques, qui prennent toutes les directions possibles, ont acquis la proportion des grands arbres. Les plus gros valent de 50 à 60 fr. On les divise en sabins, en sarrasins et en génois, suivant qu'on attribue la plantation de ces arbres aux Romains, aux Sarrasins ou aux Génois. Les premiers ont presqu'entièrement disparu, les seconds sont très-rares, presque tous appartiennent à la dernière catégorie.

Nous marchons à l'ouest, et après avoir traversé de grands terrains plantés en oliviers, nous nous trouvons dans le lit d'un torrent dont l'eau fait tourner quelques moulins. Nous en suivons le cours pendant une demi-heure ; puis nous escaladons des hauteurs de plus en plus considérables qui nous

conduisent successivement à Poggio, à Santa-Reparata et à Palmento, ayant en vue l'île Rousse, que nous découvrons à courte distance. Du sommet de ces monts, qui s'enchaînent en ne laissant de libres que leurs sommets, nous descendons à Algajola, célèbre par la beauté de son granit. La chaleur était extrême; les bestiaux paraissaient souffrir beaucoup et s'étaient réfugiés partout où l'ombre pouvait les abriter. Quand nous passions près d'eux, ils se tenaient immobiles, et dans les passages étroits nos chevaux les touchaient sans qu'ils relevassent leur tête alourdie. En quittant Algajola, nous nous élevons au-dessus de la mer, et quelques beaux villages se montrent successivement à nous; enfin Calvi nous apparaît de loin sur son rocher, mais il fallut longtemps marcher avant de l'atteindre. Arrivés tard, il nous fut possible, néanmoins, de terminer dès le soir même nos travaux d'inspection et de partir le lendemain matin de bonne heure.

Calvi est bâti sur un promontoire élevé à l'extrémité d'une langue de terre qui s'avance dans un golfe à étroite ouverture. Il occupe le sommet d'un rocher primitivement chauve, *calvus*, circonstance qui a fait donner à la ville le nom qu'elle porte. Un petit faubourg, qui a l'avantage d'être situé au bord de la mer, occupe le bas du rocher et se trouve sous le canon de la place, la plus forte de l'île. Les Anglais, en 1794, y jetèrent plus de 4000 bombes, et l'on peut voir encore les traces de ce terrible bombardement. L'église reçut plusieurs projectiles dans sa coupole et peu s'en fallut qu'elle ne croulât. Les rues sont extrêmement étroites, montueuses et fort malpropres. Les fortifications qui les entourent et les protègent, la caserne et l'hôpital militaire, très-bien appropriés à leur destination, donnent à la ville un air d'importance qu'elle n'aurait plus, réduite à ses seules maisons. De quelque côté qu'on laisse errer la vue, elle s'égare en un lointain immense. Du côté de la mer on découvre les hauteurs d'Antibes et celles de Nice, les Alpes et les Appenins.

La colonie, accoutumée à la vue de ces beautés naturelles, s'y montre peu sensible; elle trouve le soleil brûlant, la ville laide et privée de ressources, la campagne sans grâce et sans poésie; il n'est pas jusqu'à la sérénité du ciel qui ne lui paraisse à la longue monotone. « Encore, s'écrie-t-on, si nous étions à Corté! » Et à Corté on nous disait : « Que ne sommes-nous à Calvi ! »

Le territoire de Calvi dans le voisinage du golfe est bas et marécageux. Il a déjà été fait des tentatives d'assainissement, qui, je crois, sont demeurées imparfaites. Rien n'est plus regrettable; si ces terrains étaient rendus à la culture, ils seraient d'une fertilité sans pareille et produiraient des fruits et des légumes excellents; mais ce qui vaudrait bien mieux encore, la santé publique s'améliorerait promptement et l'on verrait la gaîté et le sourire animer les figures que nous avons vues presque toutes pâles et mélancoliques.

La journée du lendemain fut l'une des plus chaudes de l'année. Nous suivîmes une autre route pour gagner Belgodère, ce qui nous permit de traverser quelques jolis villages que nous n'avions vus que de loin. A la nuit tombante nous étions revenus au lieu d'où nous étions partis la veille, et, après plusieurs heures d'attente, nous prenions la voiture d'Ajaccio qui nous fit arriver à Corté bien avant la pointe du jour.

La situation de cette ville, au centre de l'île, est avantageuse. Néanmoins, jamais elle ne pourra le disputer en importance avec Ajaccio et moins encore avec Bastia, villes maritimes qui seront toujours enrichies par le commerce et qui resteront les principaux points de communication avec la France. Si la Corse était indépendante, Corté deviendrait sans doute la capitale et le siége du gouvernement; c'est ainsi du moins qu'en avait décidé Paoli. Elle s'appuie sur un versant du *monte Rotondo,* dont le Tavignano recueille les eaux. A l'est s'étend un territoire assez fertile, où la population est moins éparpillée que sur beaucoup d'autres points.

L'aspect de Corté, en arrivant d'Omessa, est frais et gracieux; un long boulevard, planté de châtaigniers, permet de le traverser à l'ombre dans presque toute son étendue. Les rues sont laides et la propreté y laisse grandement à désirer. Une sage distribution des eaux qui lui viennent en abondance de la montagne, pourrait la mettre dans les conditions hygiéniques les plus favorables. Les établissements militaires, les seuls que nous ayons visités, sont remarquables. La citadelle date du quinzième siècle, elle commande la ville, et il serait difficile de l'emporter d'assaut; mais comme elle est dominée, on pourrait la foudroyer sans qu'il soit possible de s'y opposer. Les cachots sont hideux; l'humidité y est permanente et l'on ne saurait s'y tenir debout. Du temps de Paoli ils servaient de prison d'État. Le général Abatucci y fut renfermé pendant plusieurs années. Le Tavignano baigne à l'occident le rocher escarpé sur lequel la partie de la citadelle où se trouvent les prisons a été construite. En voyant l'élévation prodigieuse de cette masse, on a peine à comprendre que des prisonniers aient pu descendre au fond de cet abîme. L'amour de la liberté a fait réussir des entreprises d'une difficulté surhumaine.

On nous avait beaucoup parlé de la rudesse de caractère des habitants de Corté, qui résument en eux les défauts et les qualités des autres habitants de l'île. Nous ne vîmes rien qui pût nous permettre d'infirmer ou de confirmer ce jugement. Placés au centre du pays, ils ont peu l'occasion de communiquer avec les étrangers, ce qui pourrait expliquer peut-être comment ils ont su conserver, sans trop d'altération, la rudesse de leurs mœurs primitives.

Nous partîmes dans la nuit pour nous rendre à Ajaccio; le jour ne tarda pas à poindre et nous nous trouvâmes en plein pays de montagnes. Après avoir longé les versants du *monte Rotondo*, on aborde les bases du *monte d'Oro*, sur lesquelles on s'élève peu à peu. Nous passons à Poggio, à

San-Pietro et à Lugo avant d'atteindre le petit fort de Vivario, élevé à l'entrée de la forêt de Vizzavona. Ce poste militaire est destiné à protéger la circulation. Il y a peu d'années, la faible garnison qui l'occupe s'opposa avec succès à l'enlèvement de fonds expédiés d'Ajaccio à Bastia par le gouvernement. L'entreprise avait été formée par les habitants de Bocognano, qui attaquèrent l'escorte avec vigueur. Au bruit de la fusillade, les soldats accoururent et les assaillants prirent la fuite, malheureusement trop tard; l'officier commandant avait été tué, ainsi que plusieurs de ses hommes. Depuis ce temps, Bocognano est frappé de réprobation dans l'opinion des Corses.

La forêt de Vizzavona se développe sur une vaste étendue et la route la traverse. Elle est en grande partie composée de pins Laricio, surtout dans les parties élevées; le hêtre domine sur les parties inférieures. Ces arbres sont d'une grande beauté. Les pins Laricio croissent très-rapprochés les uns des autres et gardent merveilleusement la perpendiculaire. Le sapin des Vosges l'égale à peine en grosseur, et le bois paraît plus compacte. Les hêtres sont également remarquables par leurs dimensions colossales. Dans les lieux où le Laricio paraît le mieux réussir, la température est assez basse et d'épaisses neiges y couvrent le sol jusqu'au milieu du printemps. Elles n'étaient pas encore entièrement fondues lorsque nous y passâmes, ayant été extrêmement abondantes pendant l'hiver. Les végétaux herbacés qui croissent dans cette forêt y témoignent d'un climat froid. J'y cueillis plusieurs saxifrages et quelques autres plantes sous-alpines. L'exploitation est très-peu régulière. Dernièrement on y mit des ouvriers, qui furent reçus à coups de fusil. Les communes environnantes se disputent la possession des plus riches cantons de la forêt, et si le gouvernement veut en tirer parti, il aura de nombreux procès à soutenir pour faire taire les prétentions qui s'élèvent de toutes parts. Le déve-

loppement des arbres y est extrêmement rapide. On me montra un terrain couvert actuellement de beaux pins, lequel, dix-huit ans auparavant, avait été déboisé à fond et cultivé en céréales. Il avait suffi, pour obtenir ce résultat, d'abandonner le sol à lui-même pendant quelques années.

Cette magnifique forêt se continue sans interruption pendant plusieurs lieues et se termine au nord près de Bocognano, où nous déjeunons. Une pente non interrompue conduit ensuite jusqu'à Ajaccio. La route circule constamment entre deux chaînes de montagnes dont quelques cimes sont imposantes. Le Gravone, qui reçoit vers l'ouest une grande partie des eaux du *monte d'Oro,* traverse cette étroite vallée. On passe cette petite rivière près d'Ucciani, sur un beau pont en granit d'une seule arche. Nous retrouvons bientôt les myrtes et les lentisques, qui près d'Ajaccio font place à d'assez belles moissons. Nous arrivons de bonne heure et disposons tout pour notre départ.

Le lendemain, après avoir pris congé des personnes dont nous avions reçu des témoignages d'affection, nous montons à bord de l'*Ajaccio*. La mer était calme et unie comme les lagunes de l'Adriatique ; mais pendant la nuit le vent s'éleva, et nous fûmes rudement ballottés par le mistral jusqu'à notre arrivée à Marseille. A quelques jours de là, nous étions au milieu des Alpes de la région méditerranéenne, dont l'horrible nudité nous aurait fait regretter la Corse, si nous n'avions eu des occasions fréquentes d'admirer les efforts de l'homme pour dompter cette nature âpre et sauvage et la forcer à payer un tribut à son active industrie.

Avant de visiter la Corse, cette île si digne d'être étudiée et que je regretterai longtemps d'avoir parcourue si rapidement, je la croyais, sur la foi des personnes et des écrits, destinée à une prospérité pour laquelle aujourd'hui je ne crois pas qu'elle soit faite.

Les conditions géologiques dans lesquelles se trouve cette île s'opposent à ce qu'elle devienne agricole. Elle est montagneuse dans toutes ses parties, si ce n'est à l'est, où quelques plaines séparent de la mer les derniers versants des montagnes. Celles-ci sont marécageuses, insalubres, souvent couvertes de cailloux roulés que les pluies et les torrents font descendre du haut des montagnes. Quoique le soulèvement de la masse totale ait opéré en un point central, le *monte Rotondo*, les chaînes secondaires, considérablement élevées, sont restées unies entre elles par des transversales qui constituent un réseau continu. Il n'y a donc point de grandes vallées. Les cours d'eau, assez nombreux, se font jour à travers des brisures étroites ou coulent dans des gorges sauvages, sans profit pour l'agriculture. Les fleuves-torrents, le Tavignano, le Golo, le Liamone, le Fiumorbo, alimentés presque tous par la fonte des neiges, roulent, même en été, des eaux abondantes. Ce n'est donc pas l'eau qui manque à la Corse, mais bien les terrains labourables. Beaucoup de montagnes sont absolument nues. La présence des makis, qui couvrent les cinq sixièmes de l'île, ne prouve pas que les terrains envahis pourraient être défrichés avec avantage; la terre végétale n'y a point d'épaisseur, et la charrue s'y briserait contre le tuf. Les terrains rebelles à toute espèce d'exploitation sont donc extrêmement considérables, et en y regardant de près, on voit qu'il est bien peu de terrains cultivables qui n'aient été cultivés, avec indolence peut-être, mais du moins avec persévérance.

Les Corses n'iront guère au delà. Ils possèdent peu, mais peu leur suffit. Forcés par d'interminables guerres de chercher un refuge sur les hauteurs, ils ont abandonné la plaine et entouré leurs villages de plantations de châtaigniers qui leur donnent sans travail une nourriture saine et abondante. Pendant longtemps ils ne pensèrent qu'à être soldats et passaient de l'extrême activité au repos le plus absolu. Mal pro-

tégés par les lois, ils ont dû longtemps compter sur eux seuls pour obtenir justice. Fiers, pour la plupart, des souvenirs traditionnels de famille qui se rattachent à leurs exploits pendant leurs guerres contre les Pisans ou contre les Génois, ils s'entourent d'une grande estime d'eux-mêmes et se croient en droit de dédaigner les travaux des champs ainsi que ceux qui s'y livrent; ne pouvant avoir des esclaves pour cultiver leurs terres, comme les Romains, ils ont les Lucquois qui leur en tiennent lieu et qu'ils méprisent comme s'ils leur étaient inférieurs. Quand ils restent en Corse, leur vie s'écoule dans l'indolence, mais quand ils la quittent, leur énergie s'éveille et les pousse aux grandes choses. Peut-on espérer de changer profondément ce caractère? Nous ne le croyons pas. On ne plie une nation à de nouvelles habitudes que quand elle est jeune, et la Corse ne l'est pas.

Ce jugement néanmoins ne doit pas être pris d'une manière trop absolue ni pour les personnes ni pour les choses. Nous ne voulons pas nier la possibilité d'améliorer. Ainsi, en disant que l'agriculture n'est pas susceptible d'un grand développement, nous ne disons pas qu'il ne soit possible d'augmenter l'étendue des terres arables, de perfectionner la culture de la vigne et celle de l'olivier et d'en obtenir de meilleurs produits. Nous avons voulu seulement établir que les Corses ne tiendront jamais la charrue avec le même plaisir que le fusil. Ils ne seront pas agriculteurs, mais ils feront de l'agriculture.

Le commerce et la navigation sont bien plus dans le génie des Corses que l'industrie agricole. Bastia acquiert chaque année plus d'importance. Ce port est très-bien situé et devra s'emparer peu à peu du commerce d'une grande partie de l'Italie. Saint-Florent, Bonifacio, Sagone et Propriano expédieront à Marseille et à Cette les produits principaux de l'île : les huiles, les marrons, le bois de charpente et le blé en excédant de récolte. Ces ports seront plus fréquentés,

sans que leur prospérité influe d'une manière marquée sur celle de l'île tout entière. Quant à l'industrie manufacturière, il est bien à craindre qu'elle ne soit toujours languissante. Le pays ne produit ni assez de laines, ni assez de lin, ni assez de chanvre pour alimenter de grandes fabriques. On parle de cultiver le cotonnier; c'est un essai à tenter; néanmoins il est douteux que les récoltes deviennent importantes. Les mines sont peu nombreuses. L'exploitation des marbres et celle des granits pourrait être avantageuse, si elle devenait active; mais ce genre de travaux, extrêmement pénibles, convient peu aux indigènes.

Les plantations de mûriers devraient surtout être encouragées. Elles deviendraient une source de richesse pour certains cantons, et peut-être passerait-on de la culture du mûrier à la fabrication de la soie. La prospérité de la Corse sera peut-être due à ce genre d'industrie qui n'exige que peu de soins et ne dure qu'une partie de l'année.

L'assainissement des parties humides et basses de l'île est de la plus haute importance, et pour l'hygiène et pour l'agriculture; car on ne peut assainir une contrée qu'en rendant cultivables les terrains qui ne le sont pas. Quoique lentement, la population tend à s'accroître. C'est un présage heureux pour l'avenir; mais pour qu'on puisse se réjouir de cet accroissement, il faut que la moyenne de bonheur reste la même pour tous. Or, on sait qu'un résultat pareil ne peut être obtenu dans un pays sans de nouveaux développements de la fortune publique.

I

VOCERI.

Les *voceri*[1] sont des chants populaires qui, s'ils ne sont pas particuliers à la Corse, y prennent du moins un caractère grave en raison de l'influence que la plupart d'entre eux sont destinés à exercer. Ces poésies improvisées peignent des mœurs demeurées jusqu'ici primitives en dépit de la religion, de la morale et de la législation; qu'il nous soit permis d'en parler ici.

Les funérailles des peuples diffèrent, mais bien moins qu'on ne le pense d'ordinaire. Le sentiment qui préside à ces tristes cérémonies n'est-il pas le même partout? Chaque mort, dans son langage muet et cependant énergique, nous avertit de la brièveté de la vie, et la douleur, tantôt sincère et causée tout entière par l'objet que l'on a perdu, tantôt moins franche, mais toujours accompagnée d'un retour égoïste vers une destinée commune, saisit les cœurs de la même manière et les dispose au recueillement. Rarement les funérailles ont de nos jours un caractère spécial. Il faut en excepter celles des personnages qui ont joué un grand rôle social; mais, pour être imposantes, elles ne touchent guère l'âme disposée, au contraire, à l'attendrissement en présence d'un cercueil simplement orné et arrosé de larmes véritables.

[1] *Vocero*, *compito*, *ballata*, *buceratu*, *lamentu* dans diverses parties de la Corse; *titio* en Sardaigne et *tribolo* à Naples.

Les obsèques accompagnées d'un grand cérémonial donnent lieu à cette expression singulière : les honneurs funèbres. C'est la mort dans toute sa pompe, non telle qu'elle est, mais telle que veulent la voir les vivants. S'agit-il d'un militaire, le corps est entouré d'insignes de guerre, le cheval y caracole sous une housse de deuil ; on brûle quelque peu d'encens, beaucoup de poudre, et tout est fini. S'il s'agit d'un savant illustre ou d'un magistrat de haut rang, l'appareil militaire, du moins en France, s'y déploie, quoique sur une échelle plus réduite. On salue le cercueil avec un nombre déterminé de coups de fusil ; car, à l'époque de notre histoire, où l'on devait le mieux comprendre les bienfaits de la paix, on veut toujours voir dans les cérémonies les plus pacifiques quelque chose qui rappelle la guerre. Qu'un évêque de mœurs simples et évangéliques meure, et il aura sa part de poudre ; on ne la refuse presque à personne ; on n'en dispense que les femmes.

Les funérailles privées sont en général réduites aux cérémonies de l'église. Il y a bien encore les *suttia* dans l'Inde et quelques mutilations dans les pays privés des lumières du christianisme, mais tout tend à se simplifier.

En Europe, les douleurs bruyantes ne s'exhalent que parmi le peuple. Les personnes les plus affligées ne sont pas celles qui pleurent le plus et le plus haut ; la douleur a sa pudeur comme le plaisir.

Dans les pays encore peu civilisés, la mort est un événement grave. Il semble dans les grandes villes, par exemple, qu'on ne soit préoccupé que d'un soin, celui de se délivrer du cadavre ; les morts gênent évidemment les vivants, et l'on abrège autant qu'on le peut les cérémonies funèbres, afin de rentrer le plus promptement possible dans les habitudes ordinaires de la vie. Il n'en est pas tout à fait de même dans les campagnes.

C'est encore là qu'il faut chercher quelques usages tou-

chants, mais il ne faut pas qu'elles avoisinent les grandes villes. La France, à fort peu d'exceptions près, n'a rien qui soit digne d'être noté. Cependant le respect dû aux morts est dans les mœurs et tout se passe avec décence. On met parfois une couronne de fleurs blanches sur le cercueil des jeunes filles; les protestants couvrent celui de leurs morts de rameaux verts, et prononcent un panégyrique que précèdent et suivent les prières de l'Église.

On voit journellement à Paris, dans une même église et à la même heure, un enterrement, un baptême et un mariage. On est mort, on est né et on va naître, le tout sur une surface de quelques centaines de mètres carrés. Ici des pleurs, et là de la joie. Ces circonstances habituelles ôtent aux funérailles des grandes villes leur caractère de tristesse. A voir dans le chœur l'église se réjouir d'un mariage et s'affliger d'une mort dans la chapelle, on se sent blessé comme par un défaut d'harmonie.

Dans le midi de l'Europe, en Italie et en Espagne, on a moins peur du mort que dans nos régions septentrionales. On lui fait une toilette soignée, et souvent il est porté à l'église la face découverte. Les veilles mortuaires, les plaintes bruyantes, les improvisations en l'honneur du défunt n'y sont pas tout à fait passées de mode; on aime à voir donner ces témoignages de douleur extérieure qui, s'ils sont modérés, ont leur côté moral et philosophique.

Les vêtements dont on recouvre les morts ne sont pas toujours ceux qu'ils avaient durant la vie. Souvent les hommes et même les femmes sont affublés d'habits religieux, comme si l'on pensait à les mettre ainsi sous la protection des saints dont ils portent l'habit.

En Corse, lorsqu'une jeune fille meurt, elle est parée de ses plus beaux atours et exposée à visage découvert sur le seuil de sa porte, les pieds tournés du côté de la maison. On a eu soin de soutenir la bouche avec un ruban pour conserver le

calme de la physionomie; quelquefois même on lui met du rouge sur la face.

Si c'est un homme ou une femme, on agit de même. Des pleureuses entourent le corps. On récite le rosaire et, s'il y a lieu, le *vocero* commence. Les parents et les amis se réunissent dans la salle des étrangers. La confrérie dont tous les membres se cachent la figure sous des cagoules, enlève le corps et le conduit au cimetière; puis chacun revient à la maison mortuaire pour le repas des funérailles. Si le mort est un ecclésiastique, on le revêt des habits sacerdotaux et on lui met un calice entre les mains.

On voit par le texte de plusieurs *voceri* que les femmes réunies tournent autour du corps en faisant des gestes de douleur et en poussant des cris plaintifs. C'est alors que parfois elles se déchirent la figure avec les ongles. Cette sorte de danse funèbre est nommé le *caracolu*.

Le deuil est très-rigoureux, surtout pour les femmes; elles portent pendantes les tresses de leurs cheveux et mettent, quand elles sortent, les *faldette*, sorte de jupon dont on fait un capuchon en le relevant sur la tête.

Mais ce qui donne aux funérailles corses un caractère tout particulier, ce sont les *voceri*. Des femmes auxquelles on donne le nom de *voceratrice*, les improvisent et les débitent avec une énergie et une facilité incroyables. Il en est qui ont acquis dans ce genre une véritable célébrité, telle est cette *Angela Maria* (*Anghiula Maria*) dont il est question dans le dix-septième *vocero*. Elles marchent en tête du convoi et versifient avec lenteur, mais avec élan. Souvent il arrive qu'une femme de la *sciratu* l'interrompt et prononce un couplet auquel répond aussitôt la principale interlocutrice qui continue sans que cet incident paraisse le moins du monde la troubler. Celle-ci peut être étrangère à la famille du mort, mais d'ordinaire c'est une parente, une mère, une sœur, une cousine. Si, en cheminant, la vocératrice rencontre un des ennemis

du défunt, quand celui-ci a été tué, elle l'apostrophe avec une telle vigueur qu'il en est tout troublé et qu'il s'est vu des circonstances où cette terreur est devenue accusatrice et a servi à établir la culpabilité de l'assassin devant la cour d'assises.

Ceux de ces *voceri* qui sont mieux faits que les autres, car tous ne méritent pas qu'on les conserve, circulent dans le peuple et font ensuite partie des recueils de poésies populaires. On les laisse tels qu'ils ont été composés, sauf quelquels incorrections que l'on fait disparaître.

Les *voceri* n'ont pas le caractère des oraisons funèbres; ils ne traitent pas des vertus du mort; vertueux ou criminel, innocent ou coupable, on se contente de le regretter, il n'est plus, cela suffit; pleurons-le. Ce genre de poésie n'existe dans aucune littérature sous cette même forme. Il en est de deux genres : les uns qui s'adressent aux gens morts naturellement, les autres aux gens frappés par une main ennemie :

La morte, è bèru, è comune;
Ma quest'è particulare.
(*Vocero* x, 3.)

Les femmes qui accourent des villages voisins pour pleurer le défunt, vont à la *sciratu*, à la file ou à la procession, s'il a succombé à une maladie; elles vont, au contraire, à la *gridatu*, à la vocifération, s'il est tombé sous les coups d'un ennemi dans une *vendetta*.

Les *voceri* prononcés dans les circonstances ordinaires sont presque tous composés sur un même plan. Ce sont des plaintes sans emportement, c'est l'expression d'une vive souffrance tempérée par l'espérance d'une vie meilleure. Dans toutes ces pièces on se montre prodigue d'épithètes louangeuses qui peignent la tendresse et le regret, quelques-unes d'entre elles sont d'une naïveté charmante. Une femme dit à son mari qu'il est le redresseur de ses torts, son navire en haute mer, sa forte colonne, sa grandeur, sa perle orientale. Une mère dit à sa fille qu'elle était comme la rose parmi

les fleurs, comme la lune parmi les étoiles, qu'elle était sa vie, sa substance, sa colombe du matin, son bouquet odorant chargé de toutes sortes d'ornements. Mères et épouses s'adressent à l'objet de leur amour comme s'il vivait et pouvait les entendre : Lève-toi, voilà ton époux qui vient pour te conduire à l'autel, dit la mère à sa fille. Sus, debout, dit la femme, voilà l'instant du travail! pourquoi ne me réponds-tu pas? es-tu fâché? t'ai-je déplu? etc. ; puis intervient l'idée chrétienne qui commande la résignation, et la résignation descend d'en haut. Quelquefois ces expressions sont si naturelles que pour quiconque a souffert ou vu souffrir, et c'est parler de tous les hommes, il semble qu'on les ait prononcées ou entendues. Ce sont des élans de tendresse, des murmures contre la rigueur des arrêts célestes, de doux reproches adressés à ceux qui vous ont quittés, comme s'ils avaient pu faire autrement.

La langue de tous les pays exprime les souffrances morales avec une égale richesse d'expression et une énergie pareille. C'est que partout la douleur est sentie de même et que le cœur de l'homme, quand il est blessé, fait entendre des plaintes semblables qui appartiennent toutes à la langue universelle, celle que parlent les cœurs blessés.

Ces *voceri*, comme on le pense bien, ne peuvent exercer aucune influence fâcheuse sur les mœurs populaires, car ils ne traitent que de sentiments affectueux et humains. Il n'en est pas de même de ceux consacrés aux hommes tués dans les *vendette*. Ces improvisations méritent bien le nom de *voceri*. Ce sont des vociférations haineuses dans lesquelles on fait un appel aux passions, et tel qui les a entendus, s'est quelquefois écrié avec la vocératrice, en saisissant une arme :

Di sangue sentu una sete
Di morte sentu una brama.
(*Vocero* x, 16.)

On assure que ces sortes d'improvisations sont aujour-

d'hui rares et qu'elles n'ont plus lieu que dans le bas peuple, mais les plus énergiques d'entre elles sont désormais dans le domaine de la littérature. On les récite, on les chante, et l'effet est produit; il n'y a d'ailleurs que les noms à changer, les circonstances étant toujours les mêmes. La *Marseillaise* renferme aujourd'hui beaucoup de passages sans application, et cependant elle guiderait encore nos bataillons au combat; c'est un chant de guerre comme le *vocero* est un cri de vengeance. Ces vers brûlants de haine contribuent à entretenir le désir de vengeance qui dévore l'âme d'un Corse. Des femmes les prononcent, et c'est ce qui les rend plus dangereux. Eh quoi! se disent les hommes, une femme nous enseignera ce que nous devons faire; elle déclare que si nous ne nous vengeons pas, elle quittera la jupe pour la veste et quelle s'armera d'un fusil, et nous resterions tranquilles à subir un affront? Non; elle nous a dit ce qu'il fallait faire, et nous le ferons.

La poétesse, agitée comme une pythonisse, ne s'occupe jamais de la moralité de l'action. Le bandit qui tombe frappé par le gendarme, après avoir fait de nombreuses victimes, est glorifié tout autant que l'homme inoffensif assassiné par un ennemi; un gendarme, d'ailleurs, n'est pas autre chose qu'un adversaire; ce n'est ni un Corse, ni un Français, c'est un *turchino*, un méchant Turc.

Un jeune homme coupable d'assassinat et de rapt se tue dans une maison où il soutenait un siége, après avoir jeté par terre quatre pauvres soldats qui venaient pour l'arrêter, et sa mère se contente de dire :

Sì ben ch'ellu abbià mancatu
Voi lo compatiscerete.
(*Vocero* I, 12.)

Toute vocératrice prend fait et cause pour le héros qu'elle célèbre; elle lance l'anathème sur les meurtriers et va jusqu'à menacer ses proches s'ils refusent de s'armer :

Un diavolo nun faccia
Che l'ommu di tante jente
Un si picchi ancu d'onore
A scuntà le me' lamente;
E se boi nun la farete,
Nou sarete da niente.
(*Vocero* IX, 12.)

L'ironie, l'emportement, le pittoresque de l'expression, la sensibilité, la fureur éclatent et se montrent tour à tour dans ces compositions singulières.

Au milieu de notre Europe civilisée, la Corse est le seul pays où ces mœurs sauvages aient résisté à la civilisation. Ailleurs on commet autant de crimes, mais chaque passion paie son tribut. En Corse la vengeance domine tout le reste et suffit seule pour occuper les tribunaux. Quelquefois, et le huitième *vocero* en est un exemple, la voix de la sagesse essaie de se faire entendre, et la vénérable matrone, pour mieux réussir auprès de ses compagnes exaspérées, après avoir invoqué la religion, fait intervenir l'intérêt personnel :

A bastanza è torbu u mare;
Perch' avale emu d' avè,
E po' avriamu da dàne.
(*Vocero* VIII, 14.)

Les *voceri* sont extrêmement dangereux, car ils s'adressent aux passions humaines. Il n'est peut-être point de pays où le désir de se venger ait plus de puissance sur les cœurs, et comme il n'en est aucun non plus où cette passion trouve à s'exercer avec plus de facilité et, disons-le, avec plus d'impunité, il en résulte que chaque assassinat commis n'est en quelque sorte que l'exposition ou la première scène d'un drame lugubre dont les péripéties, quoique nombreuses, sont toutes prévues. Les *voceri* exercent une influence funeste sur le peuple et devraient être proscrits; ce sont des brandons de discorde; ils préludent au meurtre et demandent du sang.

Sans doute des *vendette* auraient lieu, quand bien même ces improvisations cesseraient d'être proférées; car il faudrait, pour arriver à ce résultat, changer les mœurs et les rendre plus douces, ce qui ne peut être que l'œuvre du temps, mais enfin par là devrait commencer la réforme. Nous n'avons pas vu que les Corses fussent tous d'accord pour flétrir ces actes d'une vengeance féroce et souvent stupide; si tout le monde ne les encourage pas, trop peu de gens les blâment. Peut-on d'ailleurs espérer beaucoup quand on entend dire de celui qui tue son ennemi par vengeance, c'est-à-dire en se cachant pour lui tirer une balle en pleine poitrine, qu'il obtiendra s'il réussit :

Onore in vita, in morte fama.

(*Vocero* IX, 16.)

Que promet-on de plus à celui qui meurt pour son pays?

Les *voceri* sont communément en strophes de six vers octosyllabiques; les deuxième, quatrième et sixième riment ensemble, mais non les autres. On y trouve des négligences, parfois de l'enflure et des redites; mais ces défauts sont rachetés par une foule de traits heureux, pleins de force, d'originalité et de naturel.

Le dialecte corse a une allure toute italienne, et il faut peu d'efforts pour le comprendre. Il n'est pas le même dans tous les cantons, quoique peu différent d'ailleurs. On trouve çà et là quelques expressions toscanes et siciliennes, fort peu de génois, quelques mots grecs et arabes, point d'espagnol, quoiqu'on ait écrit le contraire, et presque pas de français, ce qui est caractéristique et montre combien peu les conquérants de la Corse ont influé sur le pays. Les désinences qui sont en *o* dans la langue mère, sont en *u* dans le dialecte, ce qui lui donne un air d'étrangeté auquel on se fait bientôt. Il diffère grandement du sarde, bien plus éloigné de l'italien. Beaucoup de mots sont contractés, à peine s'il en existe un vingtième que n'entendrait pas un Italien, et ce vingtième ne

renferme presque pas de mots usuels. Il suffira de jeter un coup d'œil sur le texte des *voceri* pour s'assurer combien il est facile, dans la plupart des cas, de le rétablir en bon italien.

La traduction que nous donnons est littérale. Le peu de sacrifices que nous avons faits à l'exactitude s'explique par la nécessité de rester fidèle à l'euphonie, et quelquefois par le besoin de rendre le texte plus intelligible. Dans les *nanna* ou berceries corses, nous avons tâché de conserver le mouvement doux et monotone du vers. Ces chants populaires, épars dans une foule de recueils, ont été en grande partie réunis dans un recueil intitulé *Saggio di versi italiani*. Le cinquième fascicule qui renferme les *canti populari corsi* a été publié sous la direction de M. Niccolo Tommaséo. Les commentaires dont il les a accompagnés sont intéressants, et ils nous ont été utiles.

On trouvera à la fin de chaque division principale de ce recueil des notes destinées à éclaircir les passages difficiles du texte; elles sont parfois précédées d'un court sommaire explicatif du morceau traduit. Il sera bon de le consulter, ainsi que le petit vocabulaire des mots corses qui s'éloignent le plus de l'italien. Les études philologiques, destinées à permettre de suivre le dialecte dans toutes ses transformations, deviendront alors faciles et intéressantes.

CHANTS POPULAIRES CORSES.

VOCERI.

I.

VOCERI

PRONUNZIATI

INNANZI AL CADAVERE DI PERSONE AMMAZZATE DAI LORO NEMICI.

I.

IN MORTE DI UN BANDITO.

VOCERO DELLA MADRE.

Dialetto del di quà da monti.

O Lucía la capi-vana,
E di pòcu sentimentu,
Ancu contru a lu tò sangue
Ordi tantu tradimentu?
Lu mandàsti alla campagna
Cun assédiu e patimentu.

Quand'éo ti vidía pigliàne
La tò zucca, e lu pilòne,
La terzetta, e lu fucile,
Mi sentìa ghiaccià lu córe.
O Savé, caru di mamma,
E nun crépu di dulòre!

E lu nome di Lucía
Lu pudïamu chiammà;
O Savé, caru di mamma,
Lu pudïamu inguadrà.
Ella a te levò lu fiàtu,
E a me m'ajúta a imbecchià.

I.

VOCERI

PRONONCÉS

DEVANT LE CADAVRE DE PERSONNES TUÉES PAR LEURS ENNEMIS.

I.

SUR LA MORT D'UN BANDIT.

VOCERO DE LA MÈRE.

Dialecte d'en deçà les monts.

O Lucie, la tête folle
Et de mauvais naturel,
Même contre ton sang
Tu ourdis une telle trahison ?
Tu l'envoyas à la campagne
Pour être assiégé et souffrir.

Quand je te vis prendre
La gourde et le *pilone*,
Le pistolet et le fusil,
Je me sentis glacer le cœur.
O Savè, chéri de ta mère,
Et je ne meurs pas de douleur !

Et le nom de Lucie
Nous le pouvions prononcer ;
O Savè, chéri de ta mère,
(Ce nom) nous pouvions l'encadrer.
Et c'est elle qui t'a arraché la vie
Et c'est elle qui m'aide à vieillir.

O caru di la tò mamma,
Lu tò vabu è a cóllu tórtu;
Rizzati, lu miò figliólu,
E dalli qualche cunfórtu....
Ah! ch'io piènghiu li to panni,
E nun vedu lu tò voltu.

Ti teniamu lu frènu
Perché tu nun féssi male;
Perch'avïamu la speranza
Di pudetti liberàne;
Ma e tò paci, u miò figliólu,
Cumínciàrunu éri mane.

O Savé, lu miò figliólu,
Eo ti vógliu dà un cunsigliu:
Pensu a te, caru di mamma,
Dunde passu, e dunde éo pigliu:
Diventàtu é lu miò core,
Cume un gròmbulo di migliu.

O Savé, caru di mamma,
Tu di nimmu un ti fidà.
Finghierèbènu d'amàtti:
Ti putrèbenu ingannà;
Ancu l'altri ti faranu
Cume lu tò ziu Don Ghià.

Entra una vicina e la madre la salutando gli dice:

Bénbenuta insignuría,
Boi o signora Jacinta:
La causa di u miò figliólu
Istamàne l'emmu vinta;
E di tamanta famiglia
Oghie la candèla è stinta.

O chéri de ta mère,
Ton père est ici la tête baissée;
Relève-toi, mon fils,
Et donne lui quelque consolation.
Hélas! c'est sur tes habits (seuls) que je pleure,
Et ton visage je ne puis le voir.

Nous te serrions le frein
Pour que tu ne fisses aucun mal,
Et nous avions l'espérance
De te pouvoir sauver.
Mais, ô mon fils, des jours de paix
Hier seulement commencèrent pour toi.

O Savè, mon fils,
Je veux te donner un conseil;
Je pense à toi, chéri de ta mère,
Partout où je passe, et partout où je suis.
Hélas! mon cœur est serré
Comme un grain de millet.

O Savè, chéri de ta mère,
Ne te fie à personne.
Ils feindraient de t'aimer
Et pourraient te tromper,
Comme d'autres le firent,
Comme le fit ton oncle Don Ghia.

Une voisine entre et la mère la salue en ces termes:

Bienvenue soit votre seigneurie,
Vous, dame Jacinta;
La cause de mon fils
Ce matin nous l'avons gagnée.
Et d'une famille si nombreuse,
Aujourd'hui la flamme est éteinte.

Parlando all' assistenti:

Eo a bojaltre Signòre
Bi chiédu a tutte licenza:
Bógliu scende a san Ghiuvanni;
Chì ci aghiu la miò speranza.
O Savé, caru di mamma,
T'aghiu da brammà abbastanza.

La to mamma scunsulàta
T'ha nudritu, t'ha ingrandatu:
Eri dalle to férite
Lu so sangue s'ha succhiatu:
Quest'é il ben che duvía avé
Da u sò figliu tantu amatu.

Qui interloquisce una cugina del defunto:

Mi tengu maravigliata
Ch'eo nun bólti di cervéllu;
Perchì vècu lì nimici
Qui da nantu lu purtéllu:
Nun t'ógliu piènghie cuginu;
Bógliu piènghieti fratéllu!

Prosiegue la Madre:

Dissi: o cumpare Taddéo,
Fate voi quel chi pudète;
Sì ben ch'ellu abbià mancatu,
Voi lo compatiscerete:
Quantu méritu da Dio,
O cumpà, chi n'averete!

Rispose lu mió cumpare:
Eo feràchiu quantu póssu:
Só di li Paganellàcci;
Persuàde éo nun lì póssu;

Elle parle à l'assistance :

Mesdames, je m'adresse à vous
Avec votre permission ;
Je veux descendre à Saint-Jean ;
C'est là que j'ai tout mon espoir.
O Savè, chéri de ta mère,
Je dois (désormais) te désirer sans cesse.

Ta mère inconsolable
T'a nourri, t'a élevé.
Hier de tes blessures
Elle a sucé le sang.
C'était là tout le bonheur qu'elle devait avoir
De son fils tant aimé.

Une cousine de Savè prend la parole :

Je suis émerveillée
De ne pas perdre la raison,
En voyant ses ennemis
Ici de ma croisée.
Je ne veux pas te pleurer en cousin,
Je veux te pleurer en frère.

La mère poursuit :

J'avais dit : ô compère Taddéo,
Faites ce que vous pourrez !
Bien qu'il ait manqué en quelque chose,
Vous en prendrez pitié.
Combien auprès de Dieu
Vous en aurez de mérite !

Mon compère répondit :
Je ferai tout ce que je pourrai ;
Mais ce sont des Paganellacci ;
Et je ne pourrai les persuader ;

Hannu a vòlpe nell'ascélla
Cu lu so mantéllu addóssu.

Lu sapïanu li Bunélli
Lu sapïanu li Marcúcci.
Si l'avïanu capita,
Ci vuliamu falà tutti,
Carchi di muniziòne
E dì pòlvera e cartucci.

Oh lu mió cane di pósta!
Oh lu mió fiéru lèone!
Nun seria firmatu a quattru,
S'ellu avia muniziòne:
L'averia lampàtu in terra
A Taddéo lu gran latrône.

Duv'é lu mió curaggiòsu?
Lu mió campiône duv'é?
Benché tu fussi zitéllu
Si bagliûtu quant'e trè.
Quandu nun pudésti piûne,
Ti tumbàsti da per te.

Per avé traditu a te
Ci serà croce d'onòre.....
O Savé, lu mió figliólu,
Mi sentu crepà lu córe!
Mi so tumbàta di piantu;
Ma tantu nun póssu móre!

Ils ont le renard sous l'aisselle
Avec le manteau par-dessus.

Les Bunelli le savaient,
Les Marucci le savaient.
Ils avaient compris
Et voulaient tous descendre
Chargés de munitions
De poudre et de cartouches.

O mon chien rapide !
O mon fier lion !
Tu ne te serais pas arrêté à quatre,
Si tu avais eu des munitions ;
Tu aurais encore jeté par terre
Taddéo le grand voleur.

Où est-il, mon brave ?
Mon champion où est-il ?
Bien que tu fusses tout jeune
Tu t'es battu comme trois.
Et lorsque tu ne pus faire davantage
Toi-même tu te frappas.

Pour t'avoir trahi
Sera-ce une croix d'honneur ! . . .
O Savè, ô mon fils !
Je sens mon cœur qui se déchire,
Je succombe dans les larmes ;
Et malgré tout, je ne puis mourir.

II.

VOCERO D'UNA ZUCCARELLI

PER

L'OMMICIDIO DEL PADRE.

Dialetto del di quà da monti.

Eo partu dalle Calànche
Circa quattr'óre di nótte:
Mì ne fàlgu cu la téda
A circà per tutte l'órte,
Per truvàllu lu miò vabu:
Ma li avianu datu mórte.

Rincontra una personna alla ricerca d'un cadavere e gli dice:

Cullàtevene più in sù,
Chi truvarete a Mattéju;
Perchè questu é lu miò vàbu
E l'aghiu da piénghie éju.

Via, pigliàtemi u scuzzàle
La cazzóla e lu martéllu.
Nun ci vulete andà, vabu,
A travaglià a San Marcéllu?....
Tómbu m'hanu lu miò vabu,
E féritu u mió fratéllu.

Or circàtemi e trisòre
E qui préstu ne venite:
Vógliu tóndemi i capelli
Per tuppàlli le férite;
Chi di lu sangue di vabu
N'achiu carcu le miò dite.

II.

VOCERO D'UNE ZUCCARELLI

A L'OCCASION

DE LA MORT DE SON PÈRE.

Dialecte de par deçà les monts.

Je suis partie des Calanche
Vers les quatre heures de la nuit,
Et suis descendue avec la *téda*
Chercher dans tous les jardins
Pour trouver mon père;
Mais ils lui avaient donné la mort.

Elle trouve une personne en quête aussi d'un cadavre, car il y avait eu plusieurs meurtres, et elle lui dit:

Allez, montez plus haut,
Vous trouverez (le corps de) Mattéo;
Car celui-ci est mon père,
Et c'est à moi de le pleurer.

Sus, prenez un tablier,
La truelle et le marteau;
Ne voulez-vous pas aller, mon père!
Travailler à Saint-Marcelin?...
Hélas! ils ont tué mon père
Et blessé mon frère!

Apportez-moi des ciseaux
Et venez ici promptement.
Je veux me couper les cheveux
Pour couvrir les blessures
Qui, du sang de mon père,
Ont chargé mes doigts.

Di lu vóstru sangue, o vabu,
Bógliu tinghiemi un mandíle;
Lu mi vógliu mette a cóllu
Quandu avràchiu óziu di ride.

Eo cóllu per le Calànche,
Falgu per la Santa Cròce,
Sempre chiamànduvi, vabu:
Rìspunditemi una voce....
Mi l'hanu crucifissàtu
Cume Ghiesù Cristu in croce.

III.

VOCERO DI UNA GIOVINE VEDOVA

SUL

CADAVERE DEL MARITO.

Dialetto del di là dà monti.

O caru di la surélla,
Còsa vècu qui stamàne?
Lu miò cèrvu pelibrúnu,
Lu miò falcu senza l'ale!
Vi vècu cu li mé ócchi
Vi tòccu cu le mió mane;
O caru di la surélla,
Basciu le vostre funtane.
Pussíbile ch'èllu sia?
Nun la crèdu mancu avàne.

Lu mió mèrmaru piantàtu,
Lu vapòre a mézzu marc,
Lu mió fattu a lu pinnéllu,

De votre sang, ô mon père!
Je veux me teindre un mouchoir
Et veux me le mettre au cou
Pour m'interdire toute joie.

Je monte vers les Calanche
Et descends vers Sainte-Croix
Toujours vous appelant, mon père!
Répondez-moi un seul mot....
Hélas! ils me l'ont crucifié,
Comme Jésus mis en croix.

III.

VOCERO D'UNE JEUNE VEUVE

SUR

LE CADAVRE DE SON MARI.

Dialecte d'au delà des monts.

O chéri de votre sœur,
Qu'ai-je vu ce matin?
O mon cerf au poil brun,
Mon faucon sans ailes!
Je vous vois de mes yeux,
Je vous touche de mes mains.
O chéri de votre sœur,
Je baise vos fontaines (de sang).
Est-il possible que cela soit?
Je ne puis encore le croire.

O mon solide rocher,
Bateau à vapeur en pleine mer,
Qui sembliez fait au pinceau,

Ghiuntu quí da le cittàne!
Tantu vidi che a Maria
Ella nun pudía durane.

Lu miò scortu per fugghí,
Lu miò bravu per paràne!
S'ellu si fusse truvàtu
Cu le sò arme a lè màne,
Nun lasciàva fassi tórtu,
Nun l'avíanu fattu male.

O più dolce di lu méle!
O più mansu di lu pàne!
Paria Dío l'avesse fattu,
O Maria, cu le tò mane.

Quantu vi fécenu onòre
Quandu cullàste a Lévie!
Surtínu tutti ì Signori,
Fécenu tante allegrie:
La mattina dì lu Vescu
Nun ci funu tant' ebbive.

S'ella l'avessi saputu
Vostra surélla Maria!...
Perchè tuttu lu mio sangue
Per voi datu l'avería,
E parsòne quant' é mosche
Mandà qui eo bulía,
E poi méttemi a la tésta
Vostra surélla Maria.

Chiunta sù la vóstra pórta,
Voi cun me trattaste male:
Nun usciste mancu fóra
A bulemmi scavalcàne.

Venu ici des villes !
C'était trop de bonheur pour Maria
Et cela ne pouvait durer.

Habile dans la fuite,
Brave de pied ferme !
S'il eût été trouvé
Les armes à la main,
On ne lui aurait fait aucun tort,
On ne lui aurait fait aucun mal.

O vous, plus doux que le miel !
Meilleur que le pain !
Il semblait que Dieu l'eût fait,
O Maria, avec tes mains.

Combien on vous rendit d'honneurs
Quand vous montâtes à Levié !
Tous les messieurs sortirent
Et vous firent mille caresses.
Le matin que vint l'évêque
Il n'y eut pas tant de *vivat*.

Si elle l'avait su,
Votre sœur Maria !
Certes tout mon sang,
Je l'aurais donné pour vous ;
A mon gré j'aurais réuni
Des essaims de personnes,
Et puis, je me serais mise à leur tête
(Moi) votre sœur Maria.

Arrivée à votre porte,
Vous en agîtes mal avec moi.
Vous n'êtes pas sorti
Pour me descendre de cheval.

Ci só entrata a trècce stèse,
O fratéllu, in quéste sale;
E poi ci achiu tróvu a bòi
Spanzàtu cum' un majàle.

E per me lu mió babà
Quantu avía bulútu fàne!
Dalla cima di la piève
Tesu avía lu cannuchiàle;
E pó avía sceltu a boi,
O pegnu particulàre!

O altu quantu lu sòle!
O largu quantu lu mare!
Bastava chi fuste statu
Men di voi la meditàne.

Le richezze in questu lócu
Fússin elle state rare,
E cun voi vóstra surélla
Ne fússe andàta a zappàre
Perchí nun avesse pientu,
Pratéllu, di questu male!

S'ella fússi pe la robba,
Per impègni, o per dinàri,
O caru dì la surélla,
Nun vi lasciàvamu andàri;
Perch' in sù c'éra lu fiumi,
Ed inghiù c'éra lu mari.

Alla suocera:

O Mammà, site la méja:
M'era infurmàta dì tuttu:
Era l'èrburu frundutu,
Era carcu d'ogni fruttu:

Je suis entrée à tresses pendantes,
Dans cette salle, ô mon frère!
Et puis, je vous y trouvai,
Éventré comme un pourceau.

Pour moi, combien, mon père,
N'avait-il pas voulu faire?
Posté au plus haut du canton
Il avait braqué la longue-vue,
Et puis, il vous avait choisi,
Objet si cher!

O vous, élevé comme le soleil!
Vaste comme la mer!
Il eût suffi que vous eussiez été
Plus petit de moitié que vous n'étiez.

Les richesses qui sont ici
Eussent-elles été reduites à rien,
Avec vous, votre sœur
Aurait été bêcher la terre,
Pour n'avoir pas à pleurer,
Frère, sur un pareil malheur!

S'il n'eût fallu que l'héritage,
Que des démarches ou de l'argent,
O chéri de votre sœur,
Nous ne vous eussions pas laissé partir.
Car si là-haut (chez les miens) était le fleuve,
Ici en bas (chez vous) était la mer.

Elle s'adresse à sa belle-mère:

O mère, vous êtes la mienne.
Je m'étais informée de tout.
Il était l'arbre touffu,
Il était chargé de toutes sortes de fruits.

Ma per me la sventurata
Nun c'é statu altru che luttu.

Eo nun àchiu fattu léttu,
Ne impastàtu mancu pane:
Eri sèra ci só entràta;
Devu andàmmine stamàne.
Cume me la sventuràta
Mai si ne possa truvàne!

Stamattina mi sò messa
Tutta bigiù, gióje e fiora;
Ma mi l'àchiu da levà,
Fratéllu, s'appressa l'óra;
Achiu da pònemi indóssu
La tinta dì vitrióla,
Fin tantu ch' a vita dúra,
Vestita da capu a còda.

Fin da mèrcuri mattina
Eo v'aspettàva quíni,
Sempre guerdendu la strada
S'eju vi bidía veníni,
Nun pensandu che voi fuste
In bocca dill' assassíni.

Ah chi mi l'avèsse detta
La mattina di Natàle,
Quandu in chiésa dì Lévie,
Voi muntaste cun babàne
E poi d'un occhiàta sòla
Voi ci vulèste cascàne!
Se nun vi fussi piaciúta,
Quantu ne daría stamàne!

Bestemmià bógliu lu Rè,
Maladí lu Tribunàle!

Mais à moi, infortunée,
Il ne reste plus rien que le deuil.

Je n'avais pas fait le lit,
Ni pétri encore le pain;
D'hier soir je suis entrée,
Et je dois partir ce matin.
Puisse-t-on ne trouver jamais une personne
Aussi malheureuse que moi!

Ce matin je m'étais parée
De bijoux, de joyaux et de fleurs;
Mais je dois les quitter.
Frère, l'heure s'approche;
Je dois mettre sur moi
(Les vêtements) teints de noir,
Et aussi longtemps que durera ma vie
Être ainsi vêtue de la tête aux pieds.

Depuis mercredi matin
Je vous attendais toujours,
Toujours regardant la route
Pour voir si vous veniez,
Ne pensant pas que vous fussiez
Aux mains des assassins.

Qui me l'aurait dit, hélas!
Cette matinée de Noël,
Quand dans l'église de Lévié
Vous montâtes avec mon père,
Et qu'il vous plut
De laisser sur moi tomber un regard.
Pour ne pas vous avoir plu alors,
Combien ne donnerais-je pas aujourd'hui!

Je veux blasphémer le roi
Et maudire le tribunal!

Perchè lu disarmamèntu
Nun l'avïanu da fàne;
Lu tempu dill' assassini
Appunt'è quistu d'avàle!

Più temutu dì lu fócu
Più stimatu di lu mare!
S'ellu avia le sò erme,
U mé caru unn' avìa male..:.
Ahi! ch'avà nun mi n'impórta;
Fate pur cume vi pare.

Ció chi s'è fattu in Tallànu
Nun l'ha fattu mai nissúnu.
Perchè l'avete ammazzàtu
Senz'er fattu male alcunu?
L'avete tombu innucente,
Cume Cristu onniputente.

IV.

VOCERO DI MARIA-FELICE DI CALACUCCIA

IN MORTE DEL FRATELLO.

Dialetto de Niolo.

Eu filàva la miò ròcca,
Quandu intèsu un gran rumóre:
Era un còlpu di fucile,
Che m'intrunò nu lu córe
Parse ch'unu mi dicissi:
Corri; u tò fratéllu móre.

Còrsu in càmera supràna,
E spalancàju la pórta.

Car le désarmement,
Ils ne devaient pas le faire.
Le temps des assassins
Est précisément celui-ci !

Plus craint que le feu,
Plus puissant que la mer !
S'il avait eu ses armes,
Mon ami n'aurait eu aucun mal...
Hélas ! à présent que m'importe,
Faites comme il vous plaira.

Ce qui s'est fait à Tallano
Jamais ne l'a vu personne.
Car vous l'avez assassiné
Sans qu'il eût fait aucun mal.
Vous l'avez frappé innocent,
Comme le Christ tout-puissant.

IV.

VOCERO DE MARIA-FÉLICIE DE CALACCUCCIA

SUR LA MORT DE SON FRÈRE.

Dialecte de Niolo.

Je filais ma quenouille
Quand j'entendis un grand bruit.
C'était un coup de fusil
Qui me retentit dans le cœur.
Il me sembla que quelqu'un me disait :
Cours ! ton frère va mourir.

Je courus dans la chambre haute
Et j'ouvris la porte toute grande ;

Ho livàtu indu lu córe,
Disse, e eju cascàju mórta.
S'allóra nun mórsu anch'éju
Una cosa mi cunfórta.

Bógliu véste li calzòni,
Bógliu cumprà la terzetta.
Per mustrà la tò camiscia
Tantu nimmu nun aspétta,
A tagliàssi la so varba
Dopu fatta la bindetta.

A fàne ta tò bindetta
Quale vóli chi ci sia?...
Màmmata vicinu a móre?
O a tò surélla Maria?
Si Làriu nun éra mórtu,
Senza strage nun finía!

D'una razza cusi grande
Lasci sólu una surélla,
Senza cugini carnali
Povera, órfana, e zitélla.
Ma per fà la to bindetta,
Stà sigùru, basta anch'ella.

Je suis frappé au cœur !
Me dit-il, et je tombai sans vie.
Si alors je ne suis pas morte aussi,
Une chose me réconforte.

Je veux m'habiller en homme ;
Je veux acheter le pistolet,
Et montrer ta chemise (ensanglantée).
Car personne n'attend
Pour se couper la barbe
Que ta *vendetta* soit faite.

Faire ta *vendetta* !
Qui veut-on que ce soit ?
Ta mère qui est mourante,
Ou ta sœur Maria ?
Si Lario vivait encore,
Cela ne finirait pas sans carnage.

D'une race aussi nombreuse
Il ne te reste qu'une sœur,
Sans cousins germains,
Pauvre, orpheline, jeune ;
Mais pour faire ta *vendetta*,
Sois-en sûr, il suffira d'elle.

V.

VOCERO D'UNA DONNA DI NIOLO

PER

LARIONE ABBATE, MORTO IN BALAGNA 1740.

Dialetto de Niolo.

E falatu lu fiadone,
Ed è ghiunta la curtina;
Perchèd ellu m'avia dettu
Ch'èo saria la so madrina...
Or chi mai l'avria criduta
Ochie tamanta ruina?

Volgendosi verso uno dei nemici che guardava alla sua finestra ridendo:

Ridi puru a lu purtéllu,
E pó nun portà più fretu;
Passa puru per la Cósta,
E per Muru e Felicetu:
Ma lu sangue di Lariòne
T' ha da esse tantu acetu.

Prosiegue:

Eju un gottu d'u so sangue
Mi lu vógliu mette in senu:
Ind' u paese di Muru
Ci ógliu sparghie lu velenu.
Un sangue cusi ghientile
Si l'ha betu lu terenu.

Oh lu mio grande di spirdu
Lu miò bellu di persone!

V.

VOCERO D'UNE DAME DE NIOLO

SUR

L'ABBÉ LARIONE (HILAIRE), MORT EN BALAGNE EN 1740.

Dialecte de Niolo.

On a descendu le gâteau,
Et apporté le couvre-pied ;
Car il m'avait annoncé
Que je serais sa marraine....
Qui aurait pu croire jamais
Au grand malheur d'aujourd'hui ?

Elle apostrophe un des ennemis qui se montre à sa fenêtre et qui rit en écoutant le *vocero* :

Ris maintenant à ta fenêtre,
Tu ne seras plus glacé (d'effroi)
Et tu pourras passer par la Côte,
Par Muro et par Feliceto ;
Mais le sang de Lario
Te sera toujours cuisant.

Elle poursuit :

Je veux mettre sur mon sein
Une goutte de son sang,
Et jusqu'au pays de Muro
Je veux répandre le poison.
Un sang aussi précieux
La terre a pu le boire !

O vous, si grand d'esprit,
Si beau de personne !

Oh lu mio attu alle poste!
Oh lu mio fórte leone!
L'ete tombu a tradimentu
Lu miò caru Larione.

VI.

VOCERO D'UNA GIOVINE

PER

DUE SUOI FRATELLI UCCISI NELLO STESSO GIORNO.

Dialetto misto del di qua e del dì là da monti.

Oh le truncate di Piéru!
Oh le sbaccate di Oraziu!
N'hanu fattu un gran flagéllu
Ind'a piazza a San Brancaziu.
Di lu sangue dì li nóstri
Or Michéle sarà saziu.

Mórte, o mórte, tu scià tinta,
Chi cì hai fattu tantu mali!
Una casa cusi piena
L'hai ridótta a nidicali.
Or éste tuccatu a me
A fà lu réchi-casàli?

Eju dì li feminélli
Era sola a lu fuconi;
Eu li mé cinque fratélli
Li pudia tutti disponi.
Avà si chi l'achiu persu
Lu dirittu dì ragioni.

Si résolu dans les embuscades !
O mon fort lion !
Vous l'avez tué par trahison
Ce Lario qui m'était si cher.

VI.

VOCERO D'UNE JEUNE FILLE

SUR

LA MORT DE SES DEUX FRÈRES TUÉS LE MÊME JOUR.

Dialecte mélangé de par delà et de par deça les monts.

O Pierre, le rodomont !
Et toi, Horace, le bravache !
Ils en ont fait une grande tuerie
Sur la place de Saint-Brancazio.
Du sang des nôtres
Maintenant Michel sera rassasié.

Mort ! ô mort, sois maudite !
Pour avoir causé tant de malheurs !
Une maison quasi-pleine
Tu l'as réduite au dernier éclos.
Aujourd'hui c'est à moi qu'il appartient
De faire le chef de famille.

J'étais la seule femme
Au foyer domestique,
Et de mes cinq frères
Je pouvais disposer à mon gré.
Désormais j'ai perdu
Ceux qui pouvaient soutenir mes droits.

Bógliu tinghiemi dì nèru,
M'ógliu poni lì falleti:
Nissun segnu d'alegrìa
Mai più mi vógliu metti
Pe li mè cinque fratélli,
Babbu e màmma, chi só setti;

E pó vógliu mandà ìn Ascu
A cumprà lu negru fumi:
Vógliu tinghiemi dì neru,
Cúme d'un córvu lì piumi.
La mé vita scendì e cori
Cúme l'acqua dì lu fiúmi.

Nun vidèti li mé ócchi?
Sò turnati dúi funtani
Pé li mé duji fratélli
Appacchiati ìn una mani.
Or hanu lu sò da fà
A murtóriu li campani.

Lu mi bóttulu dill' oru
La mé jèmma dill' anellu!
O Piéru lu mè cuntentu!
Od Orà lu mè fratéllu!
Nu la chiésa di Tallànu
Nun ci n'entría cumed ellu.

E lu più ch'eo mi lamentu
E dì voi, Signor Curatu,
Perchè contru a mé famiglia
Vi mustraste cusì ingratu:
In tre anni furnu sétti,
Che boi n'aite levatu.

Or li vógliu accumpagnà
Tinu a u pédi di li chiassi;

Je veux me teindre de noir
Et porter lès *falette*.
Je ne veux plus avoir sur moi
Le moindre signe d'allégresse.
J'ai perdu mes cinq frères,
Mon père et ma mère qui font sept.

Et puis je veux envoyer à Asco
Acheter le noir de fumée;
Je veux me teindre de noir
Comme les plumes d'un corbeau.
Ma vie s'écoule et court
Comme l'eau du fleuve.

Ne voyez-vous pas mes yeux?
Ils sont changés en deux fontaines
Pour (pleurer) mes deux frères
Tués le même jour.
Elles ont fort à faire
Les cloches qui sonnent pour les morts!

O mon bouton d'or,
Gemme de mon anneau!
O Pierre, ma joie!
O Horace, mon frère!
Dans l'église de Tallano
Personne ne se présentait comme lui.

Celui dont je me plains le plus
C'est de vous, Seigneur curé;
Car envers ma famille
Vous vous montrâtes si contraire
Qu'en trois années il en est sept
Que vous nous avez enlevés.

Maintenant je veux les accompagner
Jusqu'au bout du village,

Mì ne vógliu riturnà
Lagrimandu a ócchi vassi.
Pè li mé cinque fratélli
Questi sò l'ultimi passi.

VII.

IN MORTE DI CANINO, BANDITO.

VOCERO DELLA SORELLA.

Dialetto de la pieve de Ghisoni.

Eo buría che le mé vòci
Fusse tamant' é lu tònu,
Chì pudessi trapassà
La foce di Vizzavònu,
Per fàni a tutti palèsi
Le gran próve di Gallónu.

Tutti a lu Lucu di Nazza,
Tutti s'éranu aduniti,
Cun quella barbara razza
Lì sullàti e lì banditi
E la màni di bon' óra
Sonu subitu partiti.

Sonu subitu partiti
A lu son di cialambétri;
Si sò tutti raduniti
Li lupi sopra l'agnétri:
Quandu junsenu a la sèrra
Ti tagliònu i garganétri.

Quandu n'intesi la nóva,
M'affaccài a lu purtétru

Et je veux revenir
Pleurante et les yeux baissés.
Hélas ! pour mes cinq frères
Ce sont là les derniers pas.

VII.

SUR LA MORT DE CANINO, BANDIT.

VOCERO DE SA SŒUR.

Dialecte du canton de Ghisoni.

Je voudrais que ma voix
Fût aussi forte que le tonnerre
Et qu'elle pût traverser
Le défilé de Vizzavona,
Pour faire connaître à tous
Les grandes prouesses de Gallono.

Tous ceux de Luco de Nazza,
Tous s'étaient réunis
A cette race barbare,
Les soldats et les bandits (traîtres),
Et le matin de bonne heure
Ils sont subitement partis.

Ils sont subitement partis
Au son du chalumeau ;
Tous se sont réunis,
Les loups contre l'agneau ;
Et quand ils arrivèrent à la montagne
Ils te coupèrent la gorge.

Quand s'en répandit la nouvelle,
Je me mis à la fenêtre

E dissi : chì nóva c'é?
E mórtu lu tò fratétru :
L'hànu tòmbu in du la sèrra ;
N'hanu fattu lu macétru.

Nun ti valse l'archibusciu,
Nun ti valse la schiuppetta,
Nun ti valse lu pugnàli,
Nun ti valse la tarzètta ;
Nun ti valse ingermatúra,
Nè raziòne binadetta.

A guardà le tò ferite
Mi s'accresci lu dulòri.
Perchè più nun mi rispondi?
Forse ti mànca lu córi?
Canì, cor dì la surétra,
Tu cambiatu hai di culori.

Lu mé largu di spalléra!
Lu mé minutu di vita!
Cume teni, nun ci n'éra ;
Parii una mazza fiurita.
Cani, cor di la surétra,
T'hanu privatu di vita.

A lu paese di Nazza
Eo ci vógliu piantà un prunu,
Perchè di la nóstra razza
Un ci passi più nisunu :
Perchè un fùnu trè nè quattru,
Ma sett' omini contr' unu.

A lu pé di stu pullònu
Ci ógliu piantà lu mé léttu ;
Parchi qui, u mé fratredrònu,
Ti tirònu a mézzu péttu.

En m'écriant : quoi de nouveau ?
Ton frère est mort :
Ils l'ont tué dans la montagne ;
Ils l'ont égorgé.

A rien ne te servit l'arquebuse,
A rien ne te servit le fusil,
A rien ne te servit le poignard,
A rien ne te servit le pistolet,
A rien ne te servit le charme
Ni l'oraison bénite.

A regarder tes blessures
S'accroît ma douleur.
Pourquoi ne me réponds-tu pas ?
Est-ce la force qui te manque ?
O Canino ! cœur de ta sœur,
Comme tu as changé de couleur.

O mon large d'épaules !
Toi qui avais la taille dégagée !
Nul ne t'était comparable ;
Tu ressemblais à un rameau fleuri.
O Canino ! cœur de ta sœur,
Ils t'ont privé de la vie.

Au pays de Nazza
Je veux planter une épine noire,
Pour que de notre race
Nul ne passe désormais :
Car ce ne furent ni un, ni trois, ni quatre,
Mais sept hommes contre un.

Au pied de ce châtaignier
Je veux établir mon lit,
Puisque ce fut là, ô mon frère !
Qu'ils te tirèrent en pleine poitrine.

Bógliu leche lu bunétru,
Bógliu armà schióppu e stilèttu.

Bógliu cinghie la carchéra,
Bógliu cinghie la tarzètta:
Cani, cor di la surétra,
Bógliu fà la tò vindètta.
. . . . . .
. . . . . .

VIII.

IN MORTE DI MATTEO ***, MEDICO. 1745.

ANTICO VOCERO

d'una compaesana e cugina del defunto, la quale andando alla testa della scirata *ad assistere al duolo, arrivata vicino a un ponte, incontrò quelli che portavano il morto nel suo villaggio nativo, e cominciò a ballatare.*

Dialetto del di là dà monti.

Or binendu pe lu ponte
Apparì una fumacciòla:
E innanzi un c'éra croce,
Mancu préte cu la stóla:
Sulamente avia ligata
Di mandile la so gola.

Ricusando di salutare il convoglio funebre, nè volendo porger la mano a nessuno in signo d'amicizia, soggiunge:

Ispuniteci a Mattéju,
Che li tòcchimu la manu:
Di quest' altri un ne bulemu;
Chi nun sonu a lu so paru.

Je veux quitter la jupe,
Je veux m'armer du fusil et du stylet.

Je veux ceindre la carchera,
Je veux porter le pistolet,
O Canino ! cœur de ta sœur,
Je veux faire ta *vendetta*.
. . . . . .
. . . . . .

VIII.

SUR LA MORT DE MATTEO ***, MÉDECIN. 1745.

ANCIEN VOCERO

d'une compatriote et cousine du défunt, laquelle, allant se mettre à la tête de la file pour assister aux funérailles, arriva près d'un pont et rencontra ceux qui portaient le mort au village, où il était né; aussitôt elle commença le chant funèbre.

Dialecte d'au delà des monts.

En venant sur lé pont
Apparut (comme) un petit nuage :
En avant point de croix,
Point de prêtre avec l'étole.
Seulement on avait attaché
Son menton avec un mouchoir.

Elle refuse le salut à ce convoi funèbre, ne voulant tendre la main à personne en signe d'amitié, puis elle continue :

Approchons-nous de Mattéo
Et touchons-lui la main.
Des autres nous ne voulons rien
Qui en rien ne lui ressemblent.

O Mattè, lu mé culombu,
T'hanu tombu a franca manu.

Irrittu, u nostru Mattéju;
Dicci almenu lu to male:
Nun è stata micca frébe,
Nè puntura cattarale.
Sonu stati li Nigretti,
E l'infamu dì Natàle.

Avà si ch'éra lu tempu
D'armà penna e timparinu,
E se un basta taliànu,
Scrive francese e latinu....
Tu pudii cullàcci a Sórru
A fà u médicu a Cainu!

Un' altra cugina del defunto venendo all' incontro interloquisce:

Quandu pensu a u mé cuginu
Sentu cripà lu tarrenu;
Quand'é pensu a la so mórte,
Mi sentu junghie lu tremu.
Animu, ì mé paesani,
Chi bò un bì binghite menu.

Era questu lu culombu
In mezzu a quattru fratélli;
Era cercu dà frustéri
Caru dì lì puvarélli.
Quandu falava in paese,
Carcavanu lì purtelli.

Oh l'infamu di Natale!
Più ch'un cane ell' éra tristu,
Chì tradì lu so duttore,
Cume Juda tradì a Cristu:

O Mattéo, ma colombe,
Ils t'ont frappé d'une main sûre.

Sus, lève-toi, cher Mattéo !
Dis nous au moins quel est ton mal :
Tu n'as pas eu la moindre fièvre,
Ni de fluxion de poitrine.
Ce sont les Nigretti
Et l'infame de Natale !

Il est venu le temps
De saisir la plume et le canif,
Et si l'italien ne suffit pas
D'écrire en français et en latin....
Tu pouvais monter à Sorro
Et servir de médecin à Cain !

Une autre cousine du défunt qui joint le cortége prend la parole :

Quand je pense à mon cousin
Je sens trembler la terre ;
Quand je pense à sa mort
Je suis saisie d'un frémissement.
Courage ! ô mes concitoyens !
Ne montrez aucune faiblesse.

Celui-ci était la colombe
Au milieu de ses quatre frères ;
Il était recherché des étrangers,
Chéri des pauvres.
Quand il descendait au pays
On se mettait aux fenêtres.

O l'infame de Natale !
Il était plus hargneux qu'un chien
Celui qui trahit son médecin
Comme Judas trahit le Christ.

Sopra u so sangue, lu latru,
Si cridía di facci acquistu;

Ma lu sangue dì Mattéju
Inbindécu un pò passà.
L'avete tombu innucente;
Lu duviate lascià stà.
Se un bidissi la bindetta,
Mi burría sbattizzà.

Ripiglia la prima giovine:

Or lu sangue dì Mattéju
Sarà prestu bindicatu.
Qui cì só lì so fratélli
I cugini e lu cugnatu;
E se questi un bastaranu
Ci serà l'imparentatu.

Mentre il convoglio attraversa un villaggio dì quei di Soro in su, un abitante del luogo offre a tutti una piccola refezione; ma la donna ripiglia:

Or da voì ḍa Sórru ìn sù
Un bulemu lu cunfórtu;
Noi v'avemu rigalatu;
Boi cì avete fattu tórtu.
U v'avemu datu vivu,
E lu cì rendite mórtu.

Or magnate u vóstru pane,
E biite u vóstru vinu;
Noi dì questu un ne bulemu,
Ma dì lu bóstru sanguinu,
In bindetta dì lu nóstru,
Che l'avemu a lu strascinu.

Unn'è qué lu paesacciu,
Che tinía lu mé cuginu?

Avec ce sang le misérable
Croyait augmenter son bien.

Mais le sang de Mattéo
Ne peut rester sans vengeance.
Vous l'avez frappé innocent
Et vous deviez le laisser vivre.
Plutôt que de ne pas voir sa *vendetta*
Je renoncerais à mon baptême.

La première jeune fille reprend :

Certes le sang de Mattéo,
Sera promptement vengé.
Ici sont ses frères,
Les cousins et le beau-frère,
Et s'ils ne suffisaient pas
Ce sera la parenté.

Pendant que le convoi funèbre traverse un des villages situés au-dessus de Sorro, un habitant du lieu offre une petite collation ; mais la vocératrice reprend :

Quant à vous qui vivez au-dessus de Sorro,
Nous refusons votre repas ;
Nous vous avons régalé
Et vous nous avez porté dommage ;
Nous vous l'avons donné vivant
Et vous nous le rendez mort.

Mangez donc votre pain
Et buvez votre vin ;
Nous ne voulons rien de tout ceci.
C'est votre sang que nous voulons,
Pour venger le nôtre
Que vous avez répandu.

N'est-ce pas l'indigne pays
Qui a vu tomber mon cousin ?

Ch'ellu ci scappi lu fòcu
E nuo ci ábiti più nimu!

Una vecchia:

Acchitàtevi, o surélle,
E finite stu rumore:
Mattéju un bóle bindetta;
Che stà in célu c'u Signore.

Or guardatela sta bàra
Mirate, surélle care,
Ci sta sopra Jesu-Cristu,
Chi c'insegna a pardunàne:
Un spignìte lì vostri ómi;
Abastanza è torbu u mare;
Perch' avale emu d'avè,
E pó avrìamu da dàne.

IX.

IN MORTE

DI

GIAMMATTEO E DI PASQUALE, CUGINI.

VOCERO DELLA SORELLA DI GIOVANNI MATTEO.

Dialetto del di quà da monti.

O Mattéu dì la surélla,
D'u tò sangue preziòsu
N'hanu lavatu la piazza,
N'hanu bagnatu lu chiòsu.
Nun é più tempu di sonnu;
Nun è tempu da riposu.

Qu'il soit assailli par le feu
Et que personne ne l'habite plus !

Une vieille :

Calmez-vous, ô mes sœurs !
Et finissez ce grand bruit.
Mattéo ne veut pas être vengé,
Car il est au ciel avec le Seigneur.

Regardez bien ce cercueil,
Regardez, chères sœurs ;
Jésus-Christ est dessus,
Lui qui enseigne à pardonner.
N'excitez pas vos hommes,
La mer est assez agitée ;
Songez que si nous voulons avoir,
A notre tour il nous faudra rendre.

IX.

SUR LA MORT DES DEUX COUSINS GIOVANNI MATTEO ET PASCAL.

VOCERO DE LA SŒUR DE GIOVANNI MATTÉO.

Dialecte d'en deçà les monts.

O Mattéo ! chéri de ta sœur,
De ton sang précieux
Ils ont lavé la place,
Ils ont baigné l'enclos.
Plus de sommeil donc maintenant ;
Maintenant plus de repos.

Or che tardi, o Cecc'Antó?
Ordilì trippa e budelli
Di Ricciottu e Mascarone;
Tendila tutta a l'acélli.
Oh! che un nuvulu di córbi
Gli spolpi carne e nudélli.

O Dummé, lu mé cuginu,
Armati, e fanne un spavecchiu;
Ché si só spacchiati ìn piazza;
Hanu dettu chì si bécchiu:
A e minaccie di le dónne
Nun li dannu mancu orecchiu.

Via su rizzati, o Pasquale;
E tu rizzati, o Mattéu....
Ahi! só secche le funtane:
E finìtu lu papèu;
Chè stamane lì nimici
Cì hanu messu a u so disèu.

O Mattéju u me fratéllu,
O Mattéju u me fasciànu,
Questu pudia vedéllu
L'an passatu di veranu
Che spiantonu quellu muru
E taglionu a Campu-pianu.

Nun pienghite più, surélle,
Fate un cor dì Faraòne:
Ingrandatemi a Carlúcciu,
Ch'ellu sgotti a Mascarone
Chi tumbò prima a Mattéju;
Poi ferì Francescantone.

So mute ancu le campane,
O Matté, lu me fasciànu.

Que tardes-tu, ô Cecco Anto?
Arrache les entrailles
De Ricciotto et de Mascarone;
Jette les aux oiseaux,
Et que puisse une nuée de corbeaux
Déchirer leurs chairs et dénuder leurs os!

O Dummé! mon cousin,
Arme-toi, et fais un *épouvantement!*
Ils se sont vantés sur la place,
Disant que tu étais trop vieux,
Et qu'ils n'avaient point d'oreilles
Pour les menaces des femmes.

Sus, debout, ô Pascal!
Et toi, debout, Mattéo.
Hélas! les fontaines sont taries,
Il n'est plus besoin de marquer le but;
Car ce matin nos ennemis
Ont fait de nous ce qu'ils voulaient.

O Mattéo, mon frère,
O Mattéo, mon faisan!
Tu aurais dû prévoir cela
Quand l'année dernière, au printemps,
Ils abattirent notre mur
Et coupèrent les arbres de Campo-piano.

Ne pleurez plus, ô mes sœurs!
Faites-vous un cœur de Pharaon.
Que mon Carluccio grandisse
Pour verser tout le sang de Mascarone
Qui d'abord tua Mattéo,
Puis blessa Francescantone.

Les cloches sont muettes,
O Mattéo! mon faisan!

Vider possa in un spurtéllu
La civa dì lu Piuvanu;
Ch'éo la stracci cu li denti
E la palpi di mià manu.

Nella casa di lu préte
Lu diavule ci sentu,
Pretacciu scummunicatu,
Cane rodi-sagramentu,
Ch'ellu si crépi d'affannu
E dì spasimu e turmentu!

. . . . . .
. . . . . .

Che t'avia fattu Mattéju,
O ladracciu Mascarone?
Hai pensatu ch'ellu fusse
Danaru di Sant' Antone,
Per campattine la vita,
E per fanne un bon buccone?

Un pensate che Mattéju
Vì passi per Ghiacarone,
Ladru contrasegna-boi,
Usu a fà lu compagnone,
Omu a vendesi in galéa
Per un pane di granone.

O Mattéu, chi purterà
Tutti li to camisciótti?
Nun eri cume sti ladri
Che nun hanu che pillótti,
E burianu bede l'altri
A li so stracci ridótti.

U diavule nun faccia
Che l'ommu dì tanta jente

Que ne puis-je voir dans un panier
Les entrailles de ce Curé ;
Je les déchirerais avec les dents
Et les froisserais avec les mains.

Dans la maison de ce prêtre
On sent (qu'habite) le diable.
Méchant prêtre excomunié,
Chien rongeur d'hosties,
Puisses-tu mourir dans les affronts,
Les convulsions et le désespoir !

. . . . . .
. . . . . .

Que t'avait fait Mattéo,
Grand voleur de Mascarone?
Pensais-tu qu'il en serait de lui
Comme de l'argent de Saint-Antoine,
Qu'il te rendrait la vie douce
Et te ferait faire un bon régal ?

Ne pensez pas qu'il en sera de Mattéo
Comme de Ghiacarone ;
Habile voleur de bœufs,
Accoutumé à faire le journalier,
Homme à te vendre pour les galères
Pour avoir un pain de maïs.

O Mattéo ! qui portera
Tes belles chemisettes?
Tu n'étais pas comme ces gueux
Qui n'ont que des guenilles,
Et qui voudraient voir les autres
Comme eux réduits à des haillons.

Comment, diable ! pourrait-il se faire,
Que (pour un) homme qui tient à tant de gens,

Un si picchi ancu d'onore
A scuntà le mé lamente;
E se boi nun la farete,
Nun sarete da niente.

Oh s'eju avessi un figliólu!
Oh s'eju avessi un zitéllu,
E tagliammi u mió grembiólu,
Fàlline un sottabitéllu,
Perchè mai nun sì scurdasse
Lu sangue di u mé fratéllu,
E quand'ellu fusse grande
Ne facesse lu macéllu!

Che più tardi, o Juvan Pé?
Cinghiti un' arma trujàna:
Bindicate u nostru sangue,
Onore in vita, in mórte fama.
Di sangue sentu una sete,
Di morte sentu una brama.

Sviene, e a poco a poco s'addormenta poi si ridesta e ripiglia:

O Mattéu di la surélla
Mi n'aghiu pigliatu un sonnu
Or cun te bógliu restà
Lagrimandu fin a ghiornu:
Eo la so che stamatina
Si ne va lu mé culombu.

Cum' é tintu lu mé córe,
Bógliu tinghie li mé panni.
Per te, Ghiuvanni Mattéju,
Chi ne pagherà li danni?
Chi scunterà le mé pene,
E tutti li nostri affanni!...

Personne ne se piquât d'honneur
En écoutant mes lamentations?
Si nul de vous ne faisait sa *vendetta*,
Vous ne me seriez plus de rien.

Oh, si j'avais un fils!
Oh, si j'avais un enfant!
Je taillerais dans mon tablier (sanglant)
De quoi lui faire un gilet,
Afin qu'il n'oubliât jamais
Le sang (versé) de mon frère,
Et que devenu grand
Il fît le massacre!

O Juvan-Pè, que tardes-tu?
Ceins une arme troyenne
Et venge notre sang.
Vivant (tu auras) l'honneur, et mort la réputation.
Je sens la soif du sang,
Je sens le désir de (donner) la mort!

Elle s'affaisse et peu après s'assoupit; mais bientôt elle se relève et reprend:

O Mattéo! chéri de ta sœur,
Le sommeil m'avait vaincue;
Mais avec toi je veux rester
A pleurer jusqu'au jour.
Je le sais; c'est bien ce matin
Que s'en va ma colombe.

Comme est teint mon cœur
Je veux teindre mes habits.
O Giovanni Mattéo!
Qui me dédommagera de ta perte?
Qui me payera mes douleurs
Et tous nos affronts.

Or piattate li friscetti
E stracciate le griscélle:
Hanu tiratu di piombu
A Mattéu nelle cervélle,
A Pasquale né pulmoni
Peghiu ch'a le passarélle.

Hanu tiratu a li vóstri,
Hanu tiratu a li méi;
Hanu tombu li Piretti,
E feritu li Taddéi;
E l'éséquie di li nóstri
Avà só li so troféi.

Prigà bógliu lu Signore,
E prigà bógliu li Santi
Ch'elli compjinu li Ricci,
E che lascinu i sò stanti
Halla mai bistu nisùnu
Tumbà l'ómi pe li canti?

. . . . . .
. . . . . .

Vede accostarsi la compagnia:

Eccu a préte Juvan-Santu
Eccu junghie u mé cuginu.
Haimi purtatu a Mattéju,
Ch'un mi ne dà nóva nimu?
L'hanu presu li Mafrini!
Razza e sangue di Cainu!

Tanti préti e tanta jente
Perchè benenu schiérati?
Forse nóva han di recente,
E so ghiunti preparati?
Questu è l'ultimu cimentu:
O Matté, semu avanzati.

Maintenant cachez mes rubans,
Déchirez mes dentelles !
Ils ont mis du plomb
Dans la cervelle de Mattéo
Et dans les poumons de Pasquale,
Pire qu'à des passereaux.

Ils ont tiré sur les vôtres,
Ils ont tiré sur les miens ;
Ils ont tué les Piretti,
Ils ont blessé les Taddei ;
Et les obsèques des nôtres
Sont aujourd'hui leurs trophées.

Je veux prier le Seigneur,
Je veux prier les Saints,
Pour qu'ils exterminent les Ricci,
Et qu'ils laissent leurs biens terrestres.
A-t-on jamais vu personne
Tuer un homme à propos de chant ?

. . . . . .
. . . . . .

Elle voit s'approcher le convoi :

Voici venir le prêtre Juvan-Santu ;
Le voici avec mon cousin.
Hélas ! me rendez-vous Mattéo ?
Personne ne me donnera-t-il de ses nouvelles ?
Les Mafrini me l'ont enlevé !
Race et sang de Caïn !

Tant de prêtres et tant de gens
Pourquoi sont-ils là réunis ?
Peut-être ont-ils appris du nouveau
Et se sont-ils assemblés (pour cela) ?
Non, non, voici la dernière épreuve :
O Mattéo ! le moment est venu !

X.

IN MORTE DI MATTEO **.

VOCERO DELLA SORELLA.

Dialetto del di quà dà monti.

Ch'ella strùca la so razza,
E quantu li ne dipende.
Ammazzaste u me fratéllu,
Che facìa le so faccende.
D'unde vóglia ellu venissi
Vó l'aviate messu e tende
Tuttu ció ch'è guaitàtu
O tósto o tardi si prende.

Eu nun parlu qual' è statu,
Nè qui dicu qual ell'è,
Lasciu ognunu in casa sója,
Lasciu ognunu in so tenè.
O altissimu Gesù,
Lu riméttu tutto a te.

Or avà m'ógliu vultàne
In versu a lu Fiuminàle,
Versu duve u mé culombu
Si lasciò le piume e l'ale,
Camminandu pe la strada
Senz' avè mai fattu male.
La morte, è beru, è cumune;
Ma quest' è particulare.
. . . . . .
. . . . . .

Nun ne possu più discore;
Chè mi cresce troppu u dólu;

X.

SUR LA MORT DE MATTÉO ***.

VOCERO DE LA SŒUR.

Dialecte d'en deçà des monts.

Qu'elle périsse votre race
Et tout ce qui en dépend.
Vous avez tué mon frère,
Qui s'occupait de ses affaires.
De quelque côté qu'il pût venir
Vous lui aviez tendu des embûches;
Tout ce qui est guetté (avec persévérance)
Tôt ou tard on le prend.

Je ne dis pas quel a été (le coupable),
Je ne dis pas son nom,
Je laisse chacun dans sa maison,
Je laisse chacun dans ses habits.
O Jésus tout-puissant,
Je m'en remets entièrement à toi!

A présent je veux me tourner
Du côté de Fiuminale,
Là où ma colombe
A laissé la plume et les ailes,
En cheminant sur la route
Sans avoir jamais fait de mal.
Certainement la mort est chose ordinaire;
Mais celle-ci est accidentelle.
. . . . . .
. . . . . .

Je ne puis en dire davantage,
Ma douleur devient trop vive;

Perchè di cinque fratélli
Màche dui nun mi ne trövu.
L'avete truvatu dolce
U sangue di Petracchiólu!

Semu accinti di gendarmi,
Di sullati e di sergenti:
Sgòttano li mé fratélli,
E ci sgrignano li denti.
S'ella bene l'occasione,
Si vedrà se siam cuntenti.

Qual'è statu ch'ha tiratu,
Oh trista! a la mé candélla?
Oh se pudessi arivallu,
E passallu di cultélla!

O Mattéu di la surélla,
Sarai trivella di senu.
Ti l'avia ridetta tantu,
Venti volte eranu almenu,
Che' ndu córe di sti latri
Nun ci stava che belenu.

O ch' imbidia maladctta!
Una peste li divora:
Stanu sempre a la veletta;
Nè ci lascianu ésce fóra:
Tempu è da fanne vindetta,
E mandalli alla malóra.

O Matté, che strappa-córe
Mi punghie l'ócchi la nótte!
A siccamini lu mé fiore
Ci vulianu tante vótte?
Ajutatemi, o surélle:
Mi sentu le vene rotte.

Hélas! de mes cinq frères
Il ne m'en reste plus que deux.
Vous l'avez trouvé doux
Le sang de Petracchiolo!

Nous sommes entourés de gendarmes,
De soldats et de sergents.
Mes frères sont là; ils saignent,
Et nos dents grincent.
Que l'occasion vienne
Et l'on verra si nous sommes contents.

Quel a été celui qui a tiré,
Malheureuse! sur ma flamme?
O, si je pouvais le rencontrer
Et le passer au couteau.

O Mattéo de ta sœur!
Toi qui me perces le cœur!
Je te l'avais tant redit,
Plus de vingt fois au moins,
Qu'il n'y avait que du venin
Dans le cœur de ces misérables.

O envie maudite!
Peste qui les dévore!
Ils étaient toujours à l'affût,
Et ne nous laissaient pas sortir.
Il est temps de faire la *vendetta*,
Et de les envoyer à la *male heure*.

O Mattéo! quel crève-cœur
Tient mes yeux ouverts la nuit!
Pour te flétrir, ô ma fleur!
Fallait-il tant de coups?
Secourez-moi, mes sœurs,
Je sens mon cœur brisé.

XI.

VOCERO DI BEATRICE DI PEDICROCE

ALLA

MORTE D'EMMANUELLI DELLE PIAZZOLE,

guidice di pace del cantone d'Orezza. 1813.

Dialetto della pieve d'Alesani.

Quandu n'intesi la nóva
Era alla nostra funtana;
Dissi : qual notizia corre
Oggi in Orezza sottana?
— Mi dissero : alle Piazzóle
Si macélla carne humana.

Passandu sotto San-Piétru
Eju non vedéa piu lume,
Il mandile ch'avéa in manu
Parea bagnatu nel fiume.
È per terra il mio columbu
E per l'ária son le piume

Abbastanza in questu lócu
Ne siamo state à pusà
Signor giudice; à San-Piétru.
Nun ne vulete muntà
V'áspetta il signor Piuvanu
Ch' è gia prontu il desinà.

Oggi, si, lu vostru sangue
Si lu inghiotti lu terrenu.
Ma si éju mi c'éra truvata
Mi lu vógliu pone in senu

XI.

VOCERO DE BÉATRIX DE PIEDICROCE

SUR

LA MORT D'EMMANUEL DES PIAZZOLLE,

juge de paix du canton d'Orezza, tué en 1813.

Dialecte du canton d'Alesani.

Quand j'en appris la nouvelle,
J'étais à notre fontaine;
Je demandai : quel bruit court
Aujourd'hui dans le Bas-Orezza?
On me dit : aux Piazzole
On fait boucherie de chair humaine.

Passant au-dessous de Saint-Pierre,
Je ne voyais plus de lumière;
Le mouchoir que j'avais en main
Paraissait trempé dans le fleuve.
Elle est par terre ma colombe
Et ses plumes sont dans l'air.

Assez longtemps dans ce lieu
Nous nous sommes reposées;
Monsieur le juge, à San-Piétro,
Ne voulez-vous pas monter?
Monsieur le curé vous attend,
Et le dîner est tout prêt.

Aujourd'hui votre sang
La terre s'en est imbibée;
Mais si je m'étais trouvée là,
Je l'aurais mis sur mon sein,

Poi spargelu pè le Piazzóle,
Che fosse tantu velenu.

Maladì vógliu lu ditu!
Maladì vógliu la mano!
Quello chi ha tumbatu a voi
Statu è un Turco o un luterano?
E di paese vicinu?
O di paese luntanu?

Duve è la so cara figlia
Ch'ella si compri un mandile
E tinge lu nel lu so sangue:
O sanzue cusì gentile!
E poi cingelusi al collu,
Quan l' ella ha bóglia di ride.

Ora si miei cari figli,
Che son fatte le faccende,
Eju vedu que uscite fuori
E ciascun l'armi prende
Mortu è il giudice di pace
Oggi piu non si defende.

XII.

IN MORTE DI CESARIO E DI CAPPATO.

(AUTORE INCOGNITO.)

Dialetto del dì quà dà monti.

Ghiesù, Ghiuseppe, Maria
Santissimu Sacramentu,
Ora tutti in cumpagnia
Ajutate stu laméntu.

Puis répandu sur les Piazzole,
Pour qu'il fût autant de poison.

Je veux maudire le doigt !
Je veux maudire la main !
Celui qui vous a tué,
Était-ce un Turc, un luthérien ?
Était-il d'une contrée voisine
Ou d'un pays lointain ?

Où donc est sa fille chérie ?
Qu'elle s'achète un mouchoir
Et le teigne dans son sang,
Un sang aussi précieux !
Et qu'elle s'en entoure le cou
Quand elle aura l'envie de rire.

Hélas ! à présent, mes chers fils,
Il ne s'agit que d'une seule affaire :
Je vois que vous sortez
Et chacun prend ses armes.
Le juge de paix est mort,
Et aujourd'hui il ne se défend plus.

XII.

SUR LA MORT DE CESARIO ET DE CAPPATO.

(AUTEUR INCONNU.)

Dialecte d'en deçà des monts.

Jésus, Joseph et Marie,
Très-saint sacrement,
Et toute la compagnie
Venez en aide à cette complainte,

Chì da per tuttu risoni
La mórte di due campioni.

Or girate lu cantone
E girate u circundariu,
Che sià simile a Cesàriu
Nun truvate una persone,
Unu ch' abbia a sò presenza
La sò lingua, e la sò scienza.

Lu latrone di Martini,
Lu figliólu di Passione
S'impustò n'u pruniccione
Cunsigliatu dai mastini;
Quandu poi li venne a pare,
Li tiró e lu fè cascare.

Tiró a fermu lu sò colpu
Lu famosu latrunchinu,
Chi lu chiamanu Chiucchinu;
Di pistóla, o fusse schióppu,
Li passó lu córe in pettu,
Cume fusse di stiletto.

Cappatu, cume un Leone,
Bench' avesse una ferita,
Si lampò sopra Tangone,
Chi gli dimandó la vita,
E mustrava pentimentu
Per tumballu a tradimentu.

Avà lu cuppiólu è mórtu:
Ma lasciò Paulu in vita
Chi sarà Primu Ermita,
E si chiama Paulu-tortu;
S'ellu prende la campagna,
Qualchì pochì si ne lagna.

Et qu'on sache partout
La mort de deux hommes de cœur.

Or, parcourez le canton
Et cherchez dans l'arrondissement,
Vous ne trouverez personne
Qui soit comparable à Cesario,
Qui ait sa prestance,
Son langage et son savoir.

Le vaurien de Martini,
Le fils de Passione
S'embusca dans les buissons
Conseillé par des misérables;
Puis, quand il le vit paraître,
Il tira et le jeta par terre.

Il tira de sang-froid,
Ce fameux voleur
Que l'on nomme Chiuccino;
Et (la balle) du fusil ou du pistolet
Lui traversa le cœur,
Comme si c'eût été un stylet.

Cappato, comme un lion,
Bien qu'il eût une blessure,
Se jeta sur Tangone,
Qui lui demanda la vie,
Et qui montra du repentir
Pour l'achever par trahison.

Le couple est mort à présent,
Mais on a laissé Paul en vie
Qui sera Saint-Paul hermite
Et se nomme Paolo-torto.
S'il se met en campagne
Quelques-uns s'en plaindront.

Or lasciate ch'a campagna
Sia scuperta e senza neve:
Sarà male per la pieve
Dalla piaghia alla muntagna;
Chi lu male è cumu u fócu,
Chi si sperghie in ogni lócu.

Si ne móre una duzena
D'i più ricchi e principali
Di Cesariu li stivali
Sonu vindicati appena;
E lu poveru Cappatu
Mancu resta vindicatu.

Qui finiscu u miò lamentu,
E nun dicu più niente.
Guai, guai a quella jente
Chi ci fussinu a cunsentu!
State in guardia, se pudete;
Altrimente canta u préte.

Attendez que la contrée
Soit découverte et sans neige.
Il en adviendra mal dans le canton
De la plage à la montagne.
Car le mal est comme le feu
Qui se répand en tout lieu.

S'il ne meurt qu'une douzaine
Des plus riches du pays,
Les bottes de Cesario
Seront à peine payées,
Et le pauvre Cappato
Sera tout entier à venger.

Ici finit ma complainte
Et je ne dis plus rien.
Gare, gare aux gens
Qui se sont faits conseillers!
Qu'ils se gardent, s'ils le peuvent,
Ou bien chantera le prêtre.

II.

VOCERI

PRONUNZIATI

INNANZI AL CADAVERE DI PERSONE NON AMMAZZATE DAI LORO NEMICI.

XIII.

VOCERO D'UNA TALAVESE

PER

LA MORTE DEL MARITO, VACCAJO.

Dialetto del dì lò dà monti.

Fù la piagghia la sò mórti
Due stanu li curnacchj.
Oh crudeli, oh iniqua sórti
Par Francescu di li vacchi!
La còrcia cumu faràghiu
A stà sola in questi macchi?

Isfurcà vógliu lu palu,
Quìllu d'i sette furconi,
Ch'un ci s'appenda più zanu
Nè cappucciu nè pilòni;
E taglià vógliu la coda
A Cimoscu ed a Falcòni.

Di di dih! par me só lutti:
Fati un gridi universàli,
Fratélli e surélli tutti:

II.

VOCERI

PRONONCÉS

DEVANT LE CADAVRE DE PERSONNES QUI NE SONT POINT TOMBÉES SOUS LES COUPS DE LEURS ENNEMIS.

XIII.

VOCERO D'UNE FEMME DES BORDS DU TALAVO

SUR

LA MORT DE SON MARI

tué dans un pâturage par l'une des bêtes de son troupeau.

Dialecte d'au delà des monts.

La plage qui vit sa mort fut (celle)
Où étaient les corneilles.
O sort cruel, sort perfide
Envers Francesco le vacher!
Malheureuse, comment ferai-je,
Seule à présent dans ces makis?

Je veux arracher le poteau,
Celui qui a sept fourches,
Pour qu'on n'y suspende plus ni panetière,
Ni capuche, ni *pilone;*
Et je veux couper la queue
A Cimosco et à Falconi.

Di di dih! pour moi est le deuil.
Poussez une plainte universelle
Vous tous mes frères et mes sœurs:

Unn é statu pòcu mali.
Mórtu é u capu di a famiglia:
Oh! la mé sorti fatàli!

Seppellito il defunto, la vedova ritorna alla sua capanna et e descrive alla famiglia ed a vicini l'interro:

Quandu lu pósinu in bàra
E u cullòni a li Prunélli.
Piansinu par dóglia amara
Li pécura cu l'agnélli;
E l'égghj du lu sarcònu
Bè bè bè facianu anch'elli.

Riposto in Santa-Maria
In n'a jéscia parocchiàli,
Lu Piuvànu, anima mia!
Cumu capi principali,
Cantàjà cu l'altri préta
Li còsi di li missàli.

Finite le finziòni,
Tutti pronti ad ubbidíni
Una folla di parsòni
Incominciòni a scrupíni,
Alzandu sopra una tegghia,
Par vulellu sepellíni.

La còrcia, da me pinsàja
Chi ne faránu avà d'ellu?
Dentru l'arca mi pinsaja
Cì fusse qualchi purtéllu:
Ma vidi che lu lampòni
Ind'u tufunàcciu miéllu.

Il ne s'agit pas d'un petit malheur :
Un chef de famille est mort ;
Oh ! pour moi, quel sort fatal !

Le défunt étant enseveli, la veuve de retour à sa cabane, décrit à sa famille et à ses voisins la cérémonie des funérailles :

Quand ils l'eurent mis au cercueil
Ils le montèrent à Prunelli.
De douleur amère
Agneaux et brebis pleurèrent ;
Et tristement dans l'étable
Les chevreaux faisaient *bè*, *bè*.

On le porta à Santa-Maria
Dans l'église paroissiale,
Le curé, ô mon âme !
Comme principal officiant,
Chantait avec l'autre prêtre
Les prières du missel.

La cérémonie terminée,
Une foule de personnes,
A obéir empressées,
Commencèrent à ouvrir (la tombe),
Puis, élevant (le cercueil) sur une dalle
Se préparèrent à l'enterrer.

Malheureuse, dis-je, à part moi,
Que vont-ils faire de lui ?
Je croyais que dans ce tombeau
Il y avait quelque ouverture ;
Mais je vis qu'ils le jetèrent
Dans un vilain trou noir.

XIV.

IN MORTE

DI

GIOVANNI FAZIO, DEL VESCOVATO.

VOCERO DI SANTIA SUA MOGLIE.

Dialetto del di quà da monti.

Eo sò un acéllu di vòscu;
Pórtu una gattiva póva.
Prestu falàte disòttu;
Appariccbiàte la tóla. —

Appariccbiata è la tóla
Cun cinquecentu purtàte:
Ghiuvanni vi préga a tutti
Disottu se voi falàte. —

Tavula di tantu gustu
E di tanta cuntentezza!...
O Juvà, perchè la fàci
Di dammi tant'ammarezza?
M'hai tiratu a mezu córe,
E passatu c'una frezza.

Cullèmucine disòpra;
Questa è sala di frestéri:
O Juvà, tu la sai puru
Chi nun ci stàvamu guéri.
Stamane a la to famiglia
Quantu l'accresci penséri!

Qual'è chi t' ha cunsigliàtu,
Ghiuvà, chi nulla nun dici?

XIV.

SUR LA MORT
DE
GIOVANNI FAZIO, DE VESCOVATO,
VOCERO DE SA FEMME SANTIA.

Dialecte d'en deçà les monts.

Je suis un oiseau des bois ;
J'apporte une triste nouvelle.
Vite descendez en bas
Et dressez la table.

La table est dressée
Avec cinq cents couverts ;
C'est Giovanni qui vous invite tous,
Si vous descendez ici dessous.

Table destinée à tant de plaisirs
Et à tant de joie !
O Giovanni, comment as-tu fait
Pour me donner tant d'amertume ?
Tu m'as tiré au milieu du cœur
Et tu l'as traversé d'une flèche.

Montons en haut ;
Celle-ci est la salle des étrangers.
O Giovanni ! tu sais bien
Que nous ne la fréquentions guères.
Ce matin à ta famille
Quelle douleur tu causes !

Quel est donc celui qui t'a conseillé,
O Giovanni, de ne pas nous répondre ?

Mi vógliu strappà lu córe
Eo cun tutte le radíci,
Perchè m'hai da fà passà
I jorni cusì infelíci?

Eccuti lu diamànte,
Quellu chi m'hai póstu in ditu:
Nun la sai ch'éo sò a to moglie,
E tu sì lu miò maritu?
Ahi sì statu cum'a nébbia,
Chi per aria sì smaritu!

Si tu un bóli stà a paesi,
Ti mandaràchiu in Bastia;
E culà ti ne starài
Cu la to Nunzia Maria:
Forse nun ti piace più,
Ghiuvà, la miò cumpagnia?

Duve sì, la miò Lillina,
E lu miò Carlu Filice?
Mi vógliu strappà lu córe
Eo cun tutte le radíce....
Ch'ella sia la verità
Quellu chi la jente dice?

Una donna della Venzolasca interloquisce:

Cuntentàtevi, Signora,
Di lasciàcci u sciò Ghiuvanni.
Quelli di lu Viscuvàtu
L'hanu gòsu per tant' anni:
Stamàne alla Venzulasca
Lu vulemmu transpurtà.

Santia risponde:

Eo credu ch'a comune
Nun gli lu permetterà....

Je veux m'arracher le cœur
Jusques dans ses racines,
Puisque tu dois me faire passer
Des jours aussi malheureux.

Voici le diamant
Celui que tu m'as mis au doigt;
Ne sais-tu plus que je suis ta femme
Et que tu es mon mari?
Hélas! tu as été comme le brouillard
Qui s'est évanoui dans l'air.

Si tu ne veux plus rester au pays,
Je t'enverrai à Bastia,
Et là tu demeureras
Avec ta Nunzia-Maria;
Peut-être ma compagnie
Ne te plaît-elle plus, ô Giovanni!

Où donc est ma chère Lillina
Et mon bien-aimé Charles-Félix?
Je veux m'arracher le cœur
Jusques dans ses racines....
Est-ce bien la vérité,
Ce que chacun dit ici?

Une dame de Venzolasca, village voisin de Vescovato, prend la parole:

Qu'il vous plaise, chère Dame!
De laisser enlever Giovanni.
Ceux du Vescovato
En ont joui depuis tant d'années.
Ce matin, à Venzolasca,
Nous le voulons transporter.

La femme Santia répond:

Je crois que la Commune
Ne le permettra pas....

Ripiglia Santia:

Or nun vedi e compagnie
Ghiunte quì da tre paèsi?
O Juvà, sai chi per te
Or ci sò li lacci tèsi?....

Signori Venzulaschèsi,
Voi l'avete superata
Di pigliabi u miò Juvanni,
E lasciammi abandunata.

U mesaru u m'ógliu caccià,
Bógliu mette le fallète;
E pò mi ne vógliu andà
Cume tutte le puarètte.

. . . . . .
. . . . . .

XV.

IN MORTE
DI
ROMANA, FIGLIA DI DARIOLA DANESI, DI ZUANI.
VOCERO DELLA MADRE.

Dialetto del di quà da monti.

Or eccu la miò figlióla
Zitélla di sedeci anni;
Eccula sopra la tóla
Dopu cusì longhi affanni;
Or eccula quì béstita
Cu li sò più belli panni.

Elle continue après une pause :

Maintenant ne vois-tu pas ces confréries
Réunies ici de trois pays ?
O Giovanni ! sais-tu que c'est pour toi
Que sont tendus les filets ?

Habitants de Venzolasca,
Vous l'avez emporté.
Prenez mon cher Giovanni
Et me laissez dans l'abandon.

Je dois quitter le *mezzaro*
Pour prendre les *faldette*,
Et désormais aller vêtue
Comme toutes les pauvresses.

. . . . . .
. . . . . .

XV.

SUR LA MORT

DE

ROMANA, FILLE DE DARIOLA DANESI, DE ZUANI.

VOCERO DE LA MÈRE.

Dialecte d'en deçà les monts.

La voilà donc ma fille,
Jeune enfant de seize ans ;
La voilà étendue sur la table,
Après de longues douleurs ;
La voilà revêtue
De ses plus beaux habits.

Cu li sò panni più belli
Si ne vóle perte avà;
Perchè lu Signore quì
Nun la vóle più lascià.
Chi nascì pe u Paradísu
A stu mondu un pó'imbecchià.

O figlióla, lu to visu
Cusì biancu e rusulàtu,
Fattu pe lu Paradísu,
Morte cumme l'ha cambiatu!
Quand'éo lu vecu cusì,
Mi pare un sole oscuràtu.

Era tu fra le migliori
E le più belle zitélle,
Cumme rósa fra li fiori,
Cumme luna tra le stelle:
Tant'eri più bella tu
Ancu in mezu a le più belle.

I giovani d'u paèse,
Quandu t'eranu in presenza,
Parianu fiàccule accese,
Ma pieni di riverenza:
Tu cun tutti eri cortèse
Ma cun nimmu in cunfidenza.

Nu la jésa tutti quanti,
Dall'ultimu fino a u primmu,
Guerdàvanu sola a te,
Ma tu nun guerdàva a nimu;
E appena dettu la messa
Mi dicìi: mammà, pertimmu.

Eri tu cusì stimmàta,
E cusì piena d'onore,

Avec ses plus beaux habits
Elle veut partir à l'instant ;
Car ici le Seigneur
Ne veut plus la laisser.
Celui qui naquit pour le paradis
Ne peut vieillir dans ce monde.

O ma fille ! ton visage,
Si blanc et si rose,
Fait pour le paradis,
Comme la mort l'a changé !
Quand je te vois ainsi,
Je crois voir un soleil obscurci.

Tu étais parmi les meilleures
Et les plus belles filles,
Comme la rose au milieu des fleurs,
Comme la lune au milieu des étoiles.
Tu étais la plus belle,
Même parmi les plus belles.

Les jeunes gens du pays,
Lorsqu'ils étaient en ta présence,
Paraissaient des flambeaux allumés,
Sans cesser d'être respectueux ;
Tu étais polie avec tous,
Mais familière avec aucun.

Tous, sans exception, dans l'église,
Du premier jusqu'au dernier,
Ne regardaient que toi seule,
Et tu ne regardais personne ;
La messe à peine terminée,
Tu me disais : maman ! partons.

Ainsi tu te montrais digne,
Ainsi tu chérissais l'honneur,

E poi cusì addutrinàta
Nelle cose di u Signore :
Altru che divuziòne
Nun ti si truvava in córe.

Chi mi cunsulerà mai,
O speranza di a to màmma!
Avà chi tu ti ne vai
Duve u Signore ti chiamma.
Oh! perchè u Signore anch'ellu
Ebbe di te tanta bramma?

Ma tu ti riposi in Célu,
Tutta festa e tutta risu,
Perchè unn' era degnu u mondu
D'avè cusi bellu visu.
Oh quantu sarà più bellu
Avale lu Paradisu!

Ma quantu pienu d'affànni
Sarà lu mondu per me!
Un ghiornu solu mill' anni
Mi sarà pensandu a te,
Dimandendu sempre a tutti:
La miò figlióla duv'è?

Ah! perchè mi strappi, o mórte,
Da lu senu a miò figlióla,
E perchè di più mi lasci
Quici a pienghie sempre sola?
Cosa voi ch'éo faccia quì,
S'ella più nun mi cunsòla?

Tra parenti senz'affèttu,
Tra bicini senz'amore,
S'eo cascu malata in léttu,
Chi m'asciuverà u sudore?

Ainsi tu paraissais instruite
Des lois prescrites par le Seigneur.
La dévotion seule
Remplissait ton cœur.

Qui me consolera jamais,
O chère espérance de ta mère!
Tu vas dans le lieu
Où le Seigneur t'appelle.
Hélas! pourquoi a-t-il sitôt montré
Le désir de te posséder?

Mais tu te reposes dans le ciel,
Où tout est fête et bonheur.
Ce monde n'était pas digne
De posséder ton beau visage.
O combien désormais
Le paradis sera plus beau!

Mais aussi combien ce monde
Va me sembler plein de douleurs.
Un seul jour me paraîtra mille ans,
Sans cesse pensant à toi;
Répétant à tout ce qui m'entoure:
Ma fille! où donc est-elle, ma fille?

Pourquoi, ô mort! arraches-tu
Ma fille du sein maternel?
Et pourquoi me laisses-tu ici-bas,
Là pleurer toujours seule?
Ici que veux-tu que je fasse,
Si elle n'est plus là pour me consoler?

Au milieu de parents sans affection,
De voisins sans amour,
Si je tombe malade au lit,
Qui m'essuiera la sueur?

Chi mi derà un gottu d'acqua?
Chi nun mi lascerà móre?

O cara la miò figlióla;
Pensa chi sarà di me,
Bécchia, disperata e sola,
Quandu più pudràchiu avè
Un'óra di contentezza,
Un mumentu di piacè!

S'éo pudissi almenu móre,
Cumme tu sì mórta tu,
O speranza d' u miò córe,
E pò anch'éo piglià all'insù,
E truvatti, e stà cun tècu,
Senza pèrdeti ma' più!

Préga dunque lu Signore
Chi mi cacci via di quì,
O speranza d'u miò córe!
Ch'éo nun possu stà cusì:
Altrimenti u miò dulòre
Un pudrà mai più finì.

XVI.

IN MORTE
DI
GIOVANNI-ANDREA ACQUAVIVA, ABATE DI LOZZI.
VOCERO DELLA SORELLA DEL DEFUNTO.

Dialetto di Niolo.

Stammatina, e miò surélle,
Site qui tutte invitate:
S'ha da fà la Cantamessa

Qui m'aidera d'une goutte d'eau ?
Qui m'empêchera de mourir ?

O ma fille chérie !
Pense à ce que je deviendrai,
Vieille, seule et désespérée !
Aurai-je jamais
Une heure de contentement,
Un instant de repos ?

Au moins si je pouvais mourir
Comme tu es morte.
O doux espoir de mon cœur !
Et si je pouvais aller au ciel,
Te trouver et être avec toi
Sans plus te perdre jamais.

Prie donc le Seigneur
Qu'il m'arrache de ces lieux,
O doux espoir de mon âme !
Car je ne puis rester ainsi ;
Autrement ma douleur
Ne pourra jamais finir.

XVI.

SUR LA MORT DE GIOVANNI-ANDREA ACQUAVIVA, ABBÉ DE LOZZI.

VOCERO DE LA SŒUR DU DÉFUNT.

Dialecte de Niolo.

Ce matin, ô mes sœurs,
Vous êtes toutes invitées :
On doit chanter la première messe

Di Ghiuvann'Andria l'Abbate;
Or purtate le salviette:
E li piatti e le pusate.

La Parrocchia dill'Acquale
Resterà tutta invitata.
Ha da fà la Cantamessa
Ghiuvann'Andría aspettata:
C'è li préti, e la madrina;
Ci serà messa parata.

Ma vo' avete chiusa a bocca;
A nissuno date udienza....
Avà sì po' chi ci vecu
Chi di voi ne simmu senza.

Or punimmu a mente a segnu,
E parlemmu in pusitura;
Chi stamane Jann'Andria
Ha da scende in sepultura:
E li cusciamu a pianeta
E la veste di tunsura!

O mórte iniqua e crudéle,
Tu nun hai cumpassione:
Veramente tu sì céca;
Nun hai gherbu nè ragione:
Hai lasciatu quì lu fusti,
E t'hai pigliatu lu fiore.

Fu di Marzu la so morte
A principiu di veránu.
S'è firmata la riezza,
E si n'è andatu lu granu.
Sarà què' l'ultima mane
Ch'io vi vecu u càlge in manu.

De l'abbé Giovann' Andrea.
Apportez donc la nappe,
Les plats et les couverts.

La paroisse de l'Acquale
Sera toute conviée.
On doit chanter une première messe,
Celle de Giovann' Andrea.
Voici les prêtres et la marraine;
Ce sera une messe solennelle.

Mais vous avez la bouche close;
Vous ne donnez audience à personne....
C'est bien à présent que je vois
Que nous sommes privés de vous.

Tâchons de calmer nos esprits
Et de parler avec précision.
C'est ce matin que Giovanni
Va descendre dans la sépulture:
Et nous qui lui cousions la chasuble
Et la soutane du prêtre!

O mort inique, mort cruelle!
Tu n'as point de pitié,
Véritablement tu es aveugle,
Sans grâce et sans discernement.
Tu as laissé ici les rameaux
Et tu as pris la fleur.

Ce fut en mars qu'il mourut,
Au commencement du printemps.
Les épluchures ont été conservées
Et le bon grain s'est perdu.
Cette matinée sera la dernière
Où je vous verrai le calice à la main.

Più nun bógliu andà a rusàrj;
Nè sentì la campanélla.
Eo cridia di sente messa,
Caru, a la vóstra cappélla.
Di dulore nun pò móre,
Fiore, la vostra surélla.

Chi purterà lu cappéllu
A tre pinzi a la rumana,
O caru di la surélla!
Fior d'una Córsica sana?
Più nun m'ógliu ralligrà
Quandu sentu la campana.

Eo l'altréri vidi a màmma
Ch'aduprava un ingégnóla:
Scuzzulava li so panni;
Chi li ròde la tignóla.
Un v'è nimmu da purtàlli
Più persona para sója.

Per me nun c'è che dulore,
Nun c'è più ghiornu di fésta.
Or piattate su cullàre,
E stracciatela sa vésta.
Di tant'omini di vàglia
In sta casa chi ci résta?

A chi mai l'ète lasciati
Tanti libri, e calamari,
O la pompa di Niólu!
O lu fior di li sculari!
Voi, o riceu di custumi
Di talenti e di danari?

Voi, o lu miò cartabianca,
Culuritu cume u vinu:

Je ne veux plus me rendre au rosaire,
Ni entendre la sonnette.
Je croyais aller à la messe,
O cher à votre chapelle!
Hélas de sa douleur
Votre sœur ne peut mourir!

Qui portera le chapeau
A trois pointes à la romaine,
O chéri de votre sœur!
Vous la plus belle fleur de la Corse!
Je ne veux plus me réjouir
Lorsque j'entendrai la cloche.

Avant-hier je vis ma mère
Qui se servait de la brosse:
Elle battait vos habits
Que dévorait la teigne.
Il n'y a plus personne
Qui soit digne de les porter.

Pour moi seulement la douleur,
Pour moi plus de jours de fête.
Cachez, cachez son rabat
Et déchirez sa soutane.
De tant d'hommes de valeur
Qui reste-t-il dans cette maison?

A qui avez-vous laissé
Tant de livres et d'encriers;
O vous l'orgueil du Niolo!
Vous la fleur des écoliers!
Si riche par les mœurs,
Par le talent et l'argent?

O vous, blanc comme le papier,
Coloré comme le vin;

Nun pariate muntagnólu;
Ma pariate citatinu.
Lasciatemi dì, o surélle,
Perch'éo pienghiu u miò destinu!

Cumpatitemi, o surélle,
S'éo vi parlu d'ignuranza.
Ci vurría un pozzu d'inchióstru,
Di carta piena una stanza,
E poi tutte ste paróle
Andà a méttele a la stampa.

A bidecci in Paradisu,
Ove si sta in féste e in canti.
Erate servu di Dio,
E starete cu li Santi:
Or pregateli per me,
Chi mi réstu in dóglia e pianti.

XVII.

IN MORTE

DI

FRANCESCA, DI PENTA DI CASINCA,

La quale, da ch'erasi, malgrado dei suoi genitori, sposata col suo rapitore nel villaggio di Pruno d'Ampugnani, non avea più riveduto nessuno della sua famiglia.

VOCERO DELLA SORELLA MADDALENA,

CANTATO IN PRUNO INNANZI AL CADAVERE.

Dialetto del di là dà monti.

Nun ti ne ricórdi, o Cècca,
Quandu in tempu di missione
Ti mandàimu a chiamà

Vous ne paraissiez pas un montagnard,
Vous paraissiez un citadin.
Laissez-moi dire, ô mes sœurs !
C'est mon malheur que je déplore.

O mes sœurs, excusez-moi
Si je vous parle sans art.
Il faudrait un puits d'encre,
Une chambre pleine de papier,
Et puis, toutes ces paroles,
Les envoyer à l'impression.

Au revoir dans le paradis
Où l'on est dans les fêtes et dans les chants.
Vous étiez le serviteur de Dieu :
Vous séjournerez avec les saints.
Priez-les maintenant pour moi
Qui suis dans le deuil et les pleurs.

XVII.

SUR LA MORT

DE

FRANCESCA, DE PENTA DE CASINCA,

Laquelle, mal avec ses parents pour avoir épousé son ravisseur dans le village de Pruno d'Ampugnani, n'avait vu personne de sa famille depuis son mariage.

VOCERO DE SA SŒUR MAGDELEINE,

CHANTÉ A PRUNO DEVANT LE CADAVRE.

Dialecte d'au delà des monts.

Ne te souvient-il plus, ô Cecca !
Quand au temps de la moisson
Nous te fîmes appeler

A u cunventu a Sant'Antone,
Per bede la to famiglia,
E sfugatti lu to córe?

Vidi una to paisana,
E mi missi a dumandà:
Avereste vistu a Cècca
S'ella cólla per avà?

Allor ella mi rispose:
Un vurrà lu so maritu
Ch'ella cólli a Sant'Antone,
Perchè unn'ha bellu vestitu.

Or quand'éo 'ntesi cusì,
Mi sentii crepà lu córe,
E falai sempre pienghiendu
A Penta da Sant'Antone;
Dissi: e figlióle di vàpu
Braman ancu lu culore!

O cugnatu Jan-Filì,
Avete trattatu male:
Ci avete mandatu a dì
A lu son di le campane:
Unn'avía che sta surélla:
Quest'un l'aviate da fàne.

Interloquise una cognata della defunta, sorella di Giov. Felice:

Or scusate; lu maritu
V'avería mandatu a dì;
Ma, Signora, ellu cridía
Ch'un vuleste cullà quì.

Maddalena ripiglia:

Era forse qualchi Turca
Benuta di Berberia.

Au couvent de Saint-Antoine,
Pour voir ta famille
Et soulager ton cœur ?

Je vis une femme de ton village
Et me mis à demander :
Auriez-vous vu Cecca ?
Va-t-elle bientôt monter ?

Alors elle me répondit :
Son mari ne voudra pas
Qu'elle vienne à Saint-Antoine,
Parce qu'elle n'a pas un bel habit.

Or, quand j'entendis cela,
Je sentis mon cœur se déchirer,
Et je descendis toujours pleurante
A Penta de Saint-Antoine.
Disant : les filles de mon père
N'ont pas même le drap de couleur.

O Jan-Fili, mon beau-frère,
Vous vous êtes mal conduit.
Votre message de mort
Ce fut le tintement des cloches.
Je n'avais que cette sœur ;
Vous deviez faire autrement.

Une belle-sœur de la défunte, sœur de Jean-Félix, prend la parole :

Excusez donc : Le mari
Vous l'aurait envoyé dire ;
Mais il ne croyait pas, madame,
Qu'ici vous auriez voulu monter.

Magdeleine reprend :

J'étais peut-être quelque Turque
Venue de la Barbarie.

Che pe' a miò surélla Cècca
Eo cullata un ci sería?
L'averia vuluta vede
Eo cu la so malatía.

La famiglia di Trinchettu
T'ha trattatu cun ingannu;
E perfinu m'hanu dettu
Che tu purtava lu pannu.

La suocera:

Eo la sò, la miò Signora,
Vi lagnate d'u maritu;
Ma indèh pannu indóssu a Cècca
Nun ci n'è andatu mai ditu.

Maddalena prosigue:

E ancu m'è statu dettu
Da una to paisana
Chi purtavi lu capagnu,
E ch'andavi a la funtana.

Eo nun àchiu mai cridutu
Di truvatti le fallette:
Mi vógliu cavà una róta,
E indóssu a ti vógliu mette;
Perchè qui a lu miò cummandu
Cridería d'avenne sette.

Or duv'è lu to damascu,
E duv'è lu to villútu?
Chi n'ha fattu u to maritu?
L'ha impignatu, o l'ha vindutu?
Mancu in quest'occasione
Addóssu ti s'è vidutu.

Quoi, pour ma sœur Francisca
Je ne serais pas montée?
J'aurais voulu la voir
Et soigner sa maladie.

La famille de Trinchetto
T'a traitée avec perfidie;
Car enfin on m'a appris
Que tu avais du drap corse.

La sœur du mari:

Oui, je le sais, chère dame,
Vous vous plaignez du mari;
Et certes jamais Cecca
N'en eut grand comme le doigt.

Magdeleine reprend:

Il m'a été dit encore,
Par quelqu'un de ton pays,
Que tu portais le rond de paille,
Et que tu allais à la fontaine.

Jamais je n'aurais pu croire
Trouver ici les *fallette*;
Je veux prendre une juppe
Et la mettre sur toi;
Sans doute qu'à mon commandement
On peut en avoir jusqu'à sept.

Où donc est-il ton damas?
Où donc est-il ton velours?
Qu'en a-t-il fait ton mari?
L'a-t-il engagé ou vendu?
N'était-ce pas dans cette occasion
Qu'il devait être vu sur toi.

La suocera:

Lu damascù unn'è vindutu,
E nun è mancu impignatu;
Perchè pe' le so figlióle
Nu la cascia este allucàtu.

Maddalena ripiglia:

Insignatemi la càscia?
Quella di la viancheria:
A me pare ch'in sta casa
Ci ne sia la carestia.

Duve sò li to scufiótti,
Duve sò li cappellini?
Questu è l'onore che faci
Alla casa Alibertini?

Or la caviglia Brandinchi
La vindianu a bon mercatu;
Perchè trenta palmi addóssu,
O Cècca, ti n'ha buccatu.

Fidichiàtu achiu la strada;
Cuntemplatu achiu la via;
Un ci vecu affaccà in lócu
Cummar Anghiula-Maria;
Chì se c'éra ella stamàne
Questu descu l'affiuría.

A lu paese di Prunu
Eo nun c'era statu mai.
Eranu que' li paesi
Chi parianu citài?
Sonu case di pastori,
Qui nun ci s'allogia mai.

La belle-sœur :

Le damas n'est pas vendu,
Le damas n'est pas en gage ;
Mais (réservé) pour sa fille
Il est mis dans le bahut.

Magdeleine continue :

Montrez-moi donc ce bahut,
Celui de la lingerie.
Partout dans cette maison
Se montre à moi la misère.

Où donc sont-ils tes bonnets ?
Où donc sont-ils tes chapeaux ?
Est-ce là l'honneur que l'on a fait
A la maison Alibertini ?

Certes le gallon de Brandinchi
A été vendu à bon marché ;
Puisqu'on en a mis sur toi
Trente palmes, ô Cecca.

J'ai regardé sur la route,
J'ai exploré le chemin
Et je n'ai vu venir de nulle part
La commère Angéla-Maria ;
Si elle était là ce matin,
Elle fleurirait ces funérailles ?

Au pays d'Ampugnani
Jamais je n'étais venue.
Était-ce un de ces pays
Qui ressemblent à des villes ?
Ce sont des cabanes de bergers
Dans lesquelles on ne reçoit jamais.

Or sò questi li salótti?
Or sò que' li curidori?
O Cècca, la miò surélla,
Sonu case di pastori.

A lu paese di Prunu
Tu nun ci hai avutu sórte;
Ma chi t'ha purtatu quí
Possa fà la mala mórte.

La sorella del marito, interrogando una donna che le stavá vicino:

Ora ditemi, Signora,
Ch'éo nun àchia a trasgredì,
Un si chiamma Maddalè
La surélla ch'este qui?

Risponde Maddalena:

Nun avete fattu errore
Nun pudete trasgredì:
Eo sò di li nomi antichi,
E mi chiammanu cusì.

La sorella del marito:

Or anch'éo l'àchiu saputa,
E ne sò ben infurmata
Che vo' site dill'antichi,
Site moltu accasalàta;
Ma parlate un pocu mégliu,
Ghiacchì voi site bennata.

Maddalena parlando alla morta:

O via rizzatevi in pédi,
Alzate l'ócchi, a miò vella:
Nun bulete falli mottu
A a vóstr'unica surélla?

Où donc sont-ils les salons?
Où sont-ils les corridors?
O Cecca! ô ma sœur!
Ce sont des huttes de bergers.

Dans ce pays de Pruno
Tu n'a pas connu le bonheur;
Que celui qui t'y conduisit
Puisse mourir de male-mort.

La sœur du mari s'adresse à une personne voisine d'elle:

Or, dites-moi, madame,
Car je pourrais bien me tromper,
Ne se nomme-t-elle pas Magdeleine
La sœur (de celle) qui est ici (gisante)?

Magdeleine lui répondant:

Vous n'êtes point dans l'erreur,
Non, vous ne vous trompez pas;
Je suis des anciennes familles,
Et l'on me nomme ainsi.

La sœur du mari:

Cela, je le savais aussi,
Et j'étais bien informée.
Vous êtes parmi nos anciennes
Et vous êtes bien dotée;
Mais parlez un peu mieux
Puisque vous êtes si bien née.

Magdeleine s'adressant à la morte:

Sus! remettez-vous sur pied,
Levez les yeux, ô ma belle!
Ne voulez-vous pas dire un mot
Un seul à votre sœur unique,

Cun qualunque v'incuntraste
Nun parlavate che d'ella.

Or via rizzatevi in pédi;
Alzate lu vóstru capu:
Simmu junte per falabi
A truvà lu vóstru vàpu.
. . . . . .
. . . . . .

XVIII.

VOCERO DI NUNZIOLA

PER

LA MORTE DEL MARITO.

Dialetto del di là dà monti.

O lu me' Pétru Francescu,
Capu di li me' ruini!
Voi erati u me' fiori,
La me' rósa senza spini;
Erati lu me' gagliardu
Da li monti a li marini.

E' v'avvíngu in cu li pédi
E v'allisciu in cu li mani.
Erati lu me' maritu,
Erati lu me' spiràni,
O lu me' Pétru Francescu,
Principiu di li me' mali!

La me' navi in altu mari,
Quilla chi stà par sbarcàni;

Elle dont vous parliez sans cesse
A tous ceux que vous rencontriez ?

Sus donc ! mettez-vous sur pied
Et soulevez votre tête.
Nous sommes venus ici
Pour vous rendre à votre père.

. . . . . .
. . . . . .

XVIII.

VOCERO DE NUNZIOLA

SUR

LA MORT DE SON MARI.

Dialecte d'au delà des monts.

O mon Pierre-François,
Par qui commence ma ruine !
Vous étiez ma fleur,
Ma rose sans épines ;
Vous étiez mon appui
Des monts à la mer.

Et je vous enlace avec les pieds,
Je vous caresse avec les mains !
Vous étiez mon mari,
Vous étiez mon espérance,
O mon Pierre-François,
Source de mes douleurs !

O mon navire en haute mer,
Celui qui va débarquer.

Ma ni veni la burasca,
E nun pò pórtu pigliàni;
Cu li so belli tisòri
Si ni va a naufragàni.

Lu me' cipréssu frundùtu,
La me' uva muscatélla,
La me' pasta inzuccheràta,
La me' manna dolci e bella.
Oh li me' colpi fatali,
E di Grisciò la me' stélla!

O Grisciò, la me' figlióla,
Veni qui duv'è babàni;
Dilli tu ch'in Paradisu
Par te Diu vóglia pricàni
Chi tu abbi migliò sórti
Chi quella d'a tò mammàni.

Erati la me' cólonna,
Erati lu me' puntéllu,
Erati la me' grandezza,
Erati lu me' fratéllu!
La me' perla orientàli,
Lu me tisòru più béllu!

Lu me' aràngiu culuritu,
Oh lu me' raru decòru,
Lu me' bicchiéri d'arghentu
Ripiumatu tuttu in òru;
Lu me' piattu signurili,
Ma colmu di lu me' dólu!

Lu me' ógliu distillàtu,
Lu me' spíritu di vinu,
Lu me' facci-dilicàtu,
Mischiatu di latti e vinu,

Mais la bourrasque est venue
Et il n'a pu gagner le port.
Avec ses précieux trésors
Il va donc faire naufrage !

O mon cyprès touffu,
Mon raisin moscatelle,
Ma pâtisserie sucrée,
Ma douce et belle manne !
O pour moi, quel coup fatal,
Et pour Griscio, mon étoile !

O Griscio, ma fille !
Viens où est ton père ;
Dis-lui que dans le paradis,
Il veuille prier le bon Dieu
Qu'il te donne un plus heureux sort
Que celui de ta mère.

Il était ma colonne,
Il était mon soutien,
Il était ma grandeur,
Il était mon frère,
Ma perle orientale,
Mon trésor le plus cher !

Il était mon orange colorée,
Mon plus rare décor,
Mon gobelet d'argent
Tout ciselé d'or ;
Mon plat d'honneur,
Mais aussi le comble de ma douleur !

Lui, mon huile distillée,
Mon esprit de vin,
Ma face délicate
Où se mêlait le lait et le vin ;

Lu me' vètru riluccenti,
Lu me spécchiu di cuntinu!

Prima chi lu vóstri nomi
Mi vóglia dimenticani,
Vógliu chi li me' du'ócchj
Torninu dui funtàni:
Eo lu me' Pétru Francescu
Sempre lu vógliu chiamàni:

Fors'allóra lu me' córi
Di dólu si criparia,
E la me' alma mischina
In cuu voi si n'andria,
Ed a quistu mondu e a quillu
Contenta si ni staria!

O la me' scàtula d'oru
Piena a tavaccu muscàtu;
O lu me' vestitu finu
Tuttu in oru ricamàtu:
Erati lu me' splendóre,
Quillu che mi stàva a latu.

La me' armi viulenti,
La me' spada sopraffina;
Oh li me' tristi talenti,
La me' ultima ruina!
Vo'parlati a li me' ócchj
Una vela a la marina.

M'era attaccata a li voti
Par francàbi da la mórti;
Ma, lu me'Pétru Francescu,
Eo nun ci àghiu avutu sórti.
Lu me' grandi di curaggiu,
Rispettu di li me' tórti!

Mon verre brillant,
Mon miroir constant.

Avant que je puisse
Oublier votre nom,
Je veux que mes deux yeux
Se changent en deux fontaines.
O mon Pierre-François!
Toujours je vous veux appeler.

Peut-être alors que mon cœur
Se brisera de douleur,
Et que mon âme malheureuse
Vers vous s'envolera.
O combien de ce monde
Elle s'en irait contente!

O ma boîte d'or
Pleine de tabac musqué!
O mon riche vêtement
Tout brodé d'or!
Il faisait ma splendeur
Celui qui était à mon côté.

O vous mes armes redoutées,
Mon épée finement trempée!
O mes tristes destins,
Ma dernière ruine!
Vous paraissiez à mes yeux
Comme une voile vue du port.

Je m'étais confiée à des vœux
Pour vous affranchir de la mort;
Mais, ô mon Pierre-François!
Je n'ai pas eu ce bonheur.
O vous si grand par le courage,
Redresseur de mes torts!

La me' medicina rara,
Lu me' incensu tuttu odori!
Oh li me' danni fatali,
Ma fatti da lu Signori!
Oh li me' piaghi mortali
Che mi strappanu u me'córi!

O lu me' jallu pumpòsu,
Lu me' fasciànu più bellu,
O lu me' presu a li voti,
O lu me' distintu uccéllu,
Nun m'ascunderàchiu più
Sottu lu vóstru bavéllu!

O lu me' Pétru Francescu,
Prigà bógliu lu Signóri
Che vo' siati ricevutu
In Paradisu, u me' fiori.
Quista è l'unica spiranza
Chi cunsola lu me' córi.

XIX.

IN MORTE
D'UNA
GIOVINETTA DELLA PIETRA DI VERDE.
VOCERO DELLA MADRE.

Dialetto del di quà da monti.

Via lasciatemi passà
Vicinu alla miò figlióla;
Chi mi pare ch'ella sia
Quì distesa su la tóla,
E chi l'abbiano ligata
Di friscettu la sò gola.

O remède précieux !
Encens tout parfumé !
O quel fatal dommage
Le Seigneur ma porté !
O blessures mortelles
Qui me traversent le cœur !

O mon coq au plumage pompeux,
Mon faisan le plus beau,
Cher objet de mes vœux,
Oiseau que j'avais distingué !
Vous ne me cacherez plus
Sous votre menton !

O mon Pierre-François !
Je veux prier le Seigneur
Pour que vous soyez reçu
Dans le paradis, ô ma fleur !
C'est là l'unique espérance
Qui console mon âme.

XIX.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE DE LA PIETRA DI VERDE.

VOCERO DE LA MÈRE.

Dialecte d'au delà des monts.

Allons ! laissez-moi passer
Auprès de ma fille ;
Il me semble qu'elle est là
Étendue sur le lit mortuaire
Et qu'on a soutenu son menton
Avec des nœuds de rubans.

O Maria, cara di màmma,
Eri tu la miò sustanza;
Eri tu di lu to vàbu
L'odoròsa e la speranza.
Questa mane sì decisa
Di far l'ùtima partanza.

O mórte cusì crudéle,
Di speranza m'hai privatu:
T'hai pigliatu lu miò fiore,
Lu miò pegnu tantu amatu:
Questa mane lu miò córe
Mi l'hai cusì addisperatu.

E qual' è chi reggerà,
O figliòla, a tanta pena,
Chi mi manca lu respiru,
Tóglier mi sentu la lena?...

O nun vedi tutte quante
Le to cumpagne fidàte,
Chi sò quì d'intornu a te
Cusì meste e disperàte?
Via rispondili una vólta,
E rendile cunsulàte.

Mettiti lu to vestitu,
Cara di màmma, o Maria;
Vedi chi sò tutte quì,
Ti vólenu in cumpagnía,
Chi tu vadi a sente messa
Nella chiesa a Sant'Elía.

Una compagna della defunta risponde:

Bulemmu falà alla messa;
Or che l'altare è paràtu
Di ciròni e di candèle,

O Maria, chérie de ta mère !
Tu étais ma substance ;
Tu étais de ton père
L'odorante (fleur) et l'espérance.
Et ce matin tu t'es décidée
A faire le dernier voyage.

O trop cruelle mort !
Tu m'as enlevé tout espoir.
Tu m'as ravi ma fleur,
Mon trésor bien-aimé ;
Et par toi ce matin
Mon triste cœur est déchiré.

Qui pourrait supporter, ô ma fille !
Une douleur si grande ;
La respiration me manque
Et mon souffle s'arrête.

Ne vois-tu pas en cet instant
Tes fidèles compagnes,
Qui sont là autour de toi
Tristes et désespérées ?
Allons, réponds-leur encore une fois
Et fais les consolées.

Mets tes beaux habits,
Chérie de ta mère, ô Maria !
Ne les vois-tu pas toutes
Qui veulent t'accompagner,
Pour que tu ailles entendre la messe
Dans l'église de Santa-Elia.

Une compagne de la défunte répond :

Nous voulons la conduire à la messe ;
Déjà l'autel est préparé,
De cierges et de bougies

E di neru è circundàtu ;
Perch' u vàbu la sò dóta
Questa mane l'ha stimàtu.

Questa mane alla parócchia
Ci ha da esse un bellu vede :
C' è la dóta di Maria
Di ciròni e di candele.

Un'altra compagna :

O Marì, lu vóstru male
Eo cunoscelu vuría :
Eo nun so s' è stata fébre,
O veramente etisía.
Oh chi male incunusciùtu,
Ch'una vólta un si vidía !

Duve mai l'ete pigliàta
Voi la mórte, o la miò cara ?
Sempre stavate in carréga,
O usciate a spassu fóra ;
Ed a voi la vóstra màmma
Nun vi facìa mette tóla.

Ripiglia la madre :

Questa mane a Sant'Elía
Un bel fiore io gli presentu ;
Un bel màzzulu gli donu
Caricu d'ogni ornamentu :
Con un donu cusì bellu
Credu resterà cuntentu.

Pregà bógliu la Maria,
Pregà bógliu lu Signore,
Chi stamane io me ne vada
Abbracciata a lu miò fiore.

Et de noir entouré.
Aujourd'hui même son père
Vient d'évaluer sa dot.

Ce matin à la paroisse,
Il fera beau voir (l'autel);
C'est la dot de Maria. . . .
Des cierges et des bougies.

Une autre compagne :

O Maria ! je voudrais bien
Connaître votre maladie.
Je ne sais si ce fut la fièvre,
Ou si ce fut l'éthisie,
Triste mal encore inconnu,
Qu'on ne voyait pas autrefois.

Où donc fûtes vous frappée
Par la mort, vous ma chérie?
Toujours vous étiez assise
Et vous sortiez rarement.
Certes ce n'était pas à vous
Que votre mère faisait mettre la table.

La mère réplique :

Ce matin à Santa-Elia
Je présenterai une belle fleur;
J'offrirai un beau bouquet,
Chargé de toutes sortes d'ornements.
Avec un aussi riche don,
Je crois qu'elle sera satisfaite.

Je veux prier la Vierge Marie,
Je veux prier le Seigneur,
Pour qu'il me laisse partir
En embrassant ma fleur.

O Marì, cara di màmma,
Chi mi crepa lu miò côre!

Le to dòdeci strapunte
Cun le vintiquattru anélle,
Qual è chi le guderà?
Fiore di le giuvanélle,
Nun ci resta più nisunu
Nè fratelli, nè surélle.

Duve si ne sono andàte
Le to guance culurite,
Ch'erano culor di rósa,
Ed or sonu impallidite?
Oh la ladra di la mórte,
Chi ti l'ha sì stramurtite!

Mórte, fàmmiti venire,
E fa ch'ella sia finita:
Ch'eo ti pregu per pietà
Chi tu mi tólga la vita,
Chi stamane eo mi ne vàda
Cu la miò figlióla unita.

Lu paèse di la Pétra
Stamane è in confusióne:
Pienghienu dirottamente
Tutte quante le persone;
E tu, cara di la màmma,
Ne sì tutta la cagióne.

Nun vedi le to cumpagne?
Per te sò cusì amuròse,
Chi ti lavanu lu visu
Di lagrime duluròse;
E tu le vóli lascià
Cusì meste ed affannòse!

O Marie, chérie de ta mère,
Qui me déchires le cœur !

Tes douze matelats
Et tes vingt-quatre anneaux,
Qui donc en jouira ?
Fleur de toutes les jeunes filles
Qui ne laisse personne ici-bas,
Ni frères, ni sœurs.

Où donc sont-elles allées
Les couleurs de tes joues
Qui rappelaient la rose ;
Elles sont à présent toutes pâles ;
C'est cette voleuse de mort
Qui les a ainsi flétries.

O mort, fais-moi venir à toi
Et que mon tourment finisse !
Je t'en prie par pitié
Ote-moi la vie,
Que ce matin je puisse m'en aller
Avec mon unique enfant !

Le pays de la Pétra
Est ce matin dans la tristesse.
Il n'est ici personne
Qui ne pleure avec amertume ;
Et c'est toi, chérie de ta mère,
Qui seule en est la cause.

Ne vois-tu pas tes compagnes
Toujours si caressantes,
Qui baignent ton visage
De larmes de douleur ;
Et tu veux les laisser
Ainsi tristes et désolées ?

Chi è 'ndata a cóglie li fiori;
Chi è 'ndata a piglià la rósa:
Ti tesseno la ghirlanda
Per curunatti da spòsa:
E tu ti ne bóli andà
Dentru di la cascia chiòsa!

Quandu tu surtìe di casa
Tu spargevi moltu odòre
Cu li tò vóni costumi,
Chi lampavanu splendòre..
La mórte ti s'ha pigliàtu
In lu tò più bellu fiore.

Quantu ci serà suspiri,
Oh quantu ci serà pienti,
Quand'elli la senteràno
Tutti li nóstri parenti!...

Ma nun la phienghímmu più;
Surtimmu di stu dulòre;
Chì la nostra Mariùccia
O è sposa d'u Signòre:
Serà ricevuta in Célu
Stamane cun tant'onòre.

Sentu dì *ora pro ea*
Intornu a Santa Maria;
Perchè avale arriva in piazza,
Figlióla, la cumpagnía,
E ti vólenu purtà
In chiésa di Sant'Elía.

Or eo vurría falà
Cun tutte a lu campu santu:
Ma nun ci póssu arrivà,
Chi nun póssu réghie a tantu:

Celles-ci sont allées cueillir les fleurs,
Celles-là ramasser la rose.
Elles te tressent la guirlande
Et la couronne d'épouse,
Et tu voudrais t'en aller
Enfermée dans un cercueil.

Quand tu sortais du logis
Tu répandais un doux parfum
De cette bonne renommée
Qui jetait tant d'éclat.
La mort t'a enlevée
A la fleur de tes ans.

O combien il y aura de soupirs,
Combien il y aura de plaintes,
Quand tous nos parents
Apprendront cette nouvelle !

Mais ne la pleurons plus ;
Calmons cette tristesse.
Notre petite Maria
Est à présent l'épouse du Seigneur,
Et ce matin, dans le ciel,
Elle sera reçue avec tant d'honneur.

J'entends dire : *ora pro ea*
Autour de Sainte-Marie ;
Car en ce moment la confrérie
Arrive sur la place, ô chère fille !
Et l'on veut te porter
A l'église de Santa-Elia.

Je voudrais descendre
Avec vous tous au cimetière ;
Mais je ne puis marcher jusque-là,
Trop de douleur m'accable !

Solu ti vóglia mandà
Dall'ócchj un fiume di piantu.
. . . . . .
. . . . . .

XX.

VOCERO

D'UNA GIOVINETTA DEL COMUNE DI TASSO DELLA PIEVE DI ZICAVO,

PER UN SUO FRATELLO, MAESTRO DI SCUOLA,

che morì lontano dal suo paese durante un'invernata rigidissima.

Dialetto d'Ajàccio.

Quando junse la nuvélla,
Chi per nóstra mala sórti,
O caru di la surélla,
Ti dicia speditu a mórti,
Ghià la neve a la muntagna
Chiúsu avia tutti li pórti.

La surélla appassiunata
Nun può móri di dulori:
Nun ti ha póduto abbraccià,
E si sente andà lu córi;
Scatinossi ancu stamàni
Quest'invernu traditori.

E nun pudïa almenu
Esse mórtu au tò paesi
In braccio a la to surélla?
Oh mórti cusì scurtesi!

Tu l'onore di la pieve,
Rispettu di li parenti,

C'est ici que je veux t'offrir
Le fleuve de larmes qui coule de mes yeux.
. . . . . .
. . . . . .

XX.

VOCERO

D'UNE JEUNE FILLE DE LA PAROISSE DE ZICAVO,

SUR SON FRÈRE,

mort dans un village éloigné durant un hiver très-rigoureux.

Dialecte d'Ajaccio.

Quand arriva la nouvelle
Qui pour notre sort malheureux,
O frère chéri de ta sœur!
Te disait frappé de mort,
Déjà la neige sur les monts
Avait fermé tous les passages.

Ta tendre sœur
Ne peut mourir de douleur.
Elle n'a pu t'embrasser
Et se sent briser le cœur!
Il règne encore en ce moment,
Ce long hiver qui m'a trahi.

Ne pouvais-tu pas du moins
Venir mourir dans ton pays!
Dans les bras de ta sœur?
O mort si discourtoise!

Toi, l'honneur de la paroisse,
Soutien de tes parents,

Sempre arrubàvi lu córi
Dell'amici e cunnuscenti.
Questa mane u me' fratéllu,
Ci lasci tutti scuntenti.

Perchè stai cusì mutu
Da ricacci dispiaceri?
Lévati, lu me' fratéllu,
Adempi a lu to duveri:
Nun ti mancanu sprissioni
Lu me' degnu cavagliéri.

Lu me' fior di primavera
Chi spuntava a la campagna,
Lu fior di li zitelloni,
Ch'adurnavi la muntagna,
Di la to mórti, o fratéllu,
Lu paesi è tuttu in lagna.

Quellu jornu chi spiràsti
Adunisti i to sculari:
Ancu allora l'ammunisti
Cu li to cunsigli rari:
Per la via d'u Paradisu
Li sapisti indirizzàri.

Qual sarà stata la frébba
Ch' ha truncatu la to vita?
O caru di la surélla,
La me' amandula fiurita,
Lu me'impastatu di méle,
Fattu cu la calamita.

T'avìa fattu la natura
A lu tornu, a lu pinnéllu;
E la ladra di la mórti
Ti pigliò cusi zitéllu.

Toujours tu gagnais les cœurs
Des amis et des connaissances ;
Et ce matin, ô mon frère !
Tu nous laisses tous attristés.

Pourquoi es-tu muet ainsi
Pour nous causer du déplaisir?
Lève-toi, ô mon frère,
Pour remplir tes devoirs!
La facilité de t'exprimer ne te manquait pas,
O mon digne cavalier !

O ma fleur printanière
Qui perçait dans la campagne ;
Fleur des jeunes gens,
Ornement de nos montagnes !
De ta mort, ô mon frère !
Tout le pays est dans l'affliction.

Le jour que tu expiras,
Tu réunis tes écoliers
Pour leur prodiguer encore
Tes conseils judicieux ;
Pour la voie du paradis,
Tu savais les préparer.

Quelle a donc été la fièvre
Qui t'a privé de la vie?
O chéri de ta sœur !
O mon amandier fleuri,
Toi, pétri d'un doux miel
Fait avec la pierre d'aimant !

La nature t'avait fait
Au tour, au pinceau,
Et la voleuse de mort
T'a pris tout jeune encore.

Nun c'éra coppia sì cara
Cum'éju e lu me' fratéllu.

Gente di quistu paese,
Or prighéti quì di córi
Pe lu me' caru fratéllu,
Perch'a tutti stava a córi;
Ch'ellu godi in l'altra vita
Cu li Santi e lu Signori.

XXI.

IN MORTE

DI

CHILINA, DI CARCHETO D'OREZZA.

VOCERO DELLA MADRE.

Dialetto d'Orezza.

Este dettu lu rusàriu,
E mi sònu ripusàta.
Sonu junte le Signòre
Quì per bede a miò spusàta.
O Chilì, cara di màmma,
La miò vèlla e spimpillàta!

Oh più bianca di la nève!
Oh più scelta di lu risu!
U sò córpu è nantu a tóla,
E u sò fiatu è 'mparadisu.
O Chilì, cara di màmma,
M'hai lecatu all'impruvisu.

Oh lu miò jallu di nótte!
Oh culomba di mattina!

Quel couple était plus uni
Que mon frère et moi ?

Gens de ce pays,
Priez ici de cœur
Pour un frère à moi si cher,
Et qui fut aimé de tous ;
Afin qu'il jouisse dans l'autre monde
Avec les Saints et le Seigneur.

XXI.

SUR LA MORT
DE
CHILINA, DE CARCHETO D'OREZZA.

VOCERO DE LA MÈRE.

Dialecte d'Orezza.

Il est récité le rosaire,
Et je me suis reposée.
Les dames sont réunies
Pour voir ici ma fiancée.
O Chili, chérie de ta mère,
Toi si belle et si pimpante !

Plus blanche que la neige,
Plus pure que le riz !
Son corps est là étendu sur un lit funéraire ;
Mais son âme est en Paradis.
O Chili, chérie de ta mère,
Tu m'as laissée à l'improviste.

O mon coq de nuit !
Colombe du matin !

Nun si desta più stamàne
A miò vóna e paladìna.
So finite tutte óchie
Le vunezze di Chilìna.

Ella un mi mandava a legne
A mulinu, nè a funtana;
Perchè a me la miò figlióla
Mi tenia da piuvàna.
L'ha levata da stu mondu
Or la mórte subitana.

Indè la miò mani-vella,
Oh diti-dicchiúcculàta,
Quand'ella facéa l'ancròcca
E l'incròcca e la curata!
Ah! la ladra Pédanélla
Cusì iu furia a s'ha pigliata.

Ch'io avessi da restà sola
Cusì prestu un la cridìa.
Oh quantu chi ferà festa,
Quantu chi ferà allegría,
Annadéa, pegnu di màmma,
Chi li mandu cumpagnía!

Duv'ell'ha d'andà Chilìna
Or este un pessimu lócu:
Culà un ci nasce mai sole,
Un ci s'accende mai fócu.
O Chilì, cara di màmma!
Un ti videràchiu in lócu.

Tu nun anderai più a messa,
A rusàriu, nè a duttrina,
O Chilì, cara di màmma,
A miò vella e paladina!

Elle n'est pas encore réveillée,
Ma bonne et courageuse fille!
Aujourd'hui cessent à jamais
Les gentillesses de Chilina.

Elle ne m'envoyait ni au bois,
Ni au moulin, ni à la fontaine;
Car ma fille
Me respectait à l'égal du curé.
Une mort imprévue
L'enlève de ce monde.

O cher enfant aux belles mains,
Aux doigts agiles et effilés,
Habiles à tordre le fil
Et à tenir le fuseau!
Hélas! la voleuse au pied léger
T'a saisie dans sa colère.

Devais-je ainsi rester seule
Et croire que ce fût sitôt.
O combien elle te fera fête
Et montrera d'allégresse,
Annadéa, doux gage de sa mère,
A qui j'envoie une compagne!

Où donc va-t-on conduire Chilina?
Dans un lieu le pire de tous;
Où jamais ne luit le soleil,
Où le feu ne brille jamais.
O Chili, chérie de ta mère!
Je ne te verrai plus nulle part.

Tu n'iras plus à la messe,
Ni au rosaire, ni au catéchisme;
O Chili, chérie de ta mère!
Ma belle et valeureuse fille!

Oh quantu chi mi dispiace
Chi mi lechi dummatina!

Una donna entrando nella sala ov'è la defunta:

O via arrizzati, o Chilì,
Ch'a jumenta este insellata;
Cullèmmucine a Carcheto,
Duve tu sarai spusata:
Chì le pubbliche sò fatte
E pronta è la cavalcata.

Un ti móvi, un dici nunda,
Ed a nimmu più nun bedi?
T'hanu liatu le mani:
T'hanu liatu li pédi:
Disciuglimmuli, o surélle;
Ch'clla mèrchia vulintéri.

Un'altra donna:

Zitta, zitta, o Maddalè,
Ch'éo li vógliu fa una chiàmma:
Ella rispunderà a me,
Forse più ch'a la sò màmma
Chi pienghiendu a lu sò capu
Così dulente si lagna.

. . . . . .
. . . . . .

Combien il est affreux pour moi
Que tu me délaisses demain matin !

Une femme entre et dit :

Allons sus ! lève-toi, Chili,
La jument est sellée ;
Nous allons à Carcheto,
Où tu dois être épousée.
Déjà les bans sont publiés
Et la cavalcade est prête.

Tu demeures immobile ! Tu ne dis rien
Et tu ne vois plus personne.
Ils t'ont attaché les mains ;
Ils t'ont attaché les pieds.
Délions-la, ô mes sœurs !
Elle marchera avec plaisir.

Une autre femme :

Silence ! silence ! Magdeleine,
Je veux lui faire un dernier appel.
A moi peut-être elle répondra
Plus volontiers qu'à sa mère
Qui pleure sur la tête (de sa fille),
Et qui se plaint triste et dolente.

. . . . . .
. . . . . .

XXII.

VOCERO

IN MORTE DEL PIEVANO SANTUCCI, DEL PETRICAGGIO D'ALESANI.

Dialetto della pieve d'Alesani.

Quandu n'intesi la nóva
A la Feréra d'Orézza,
Mi sentii punghie lù córe
Da un acuta e cruda frezza:
Quasi ch'éo nun venni menu
Di dulore e tenerezza.

O surélle, or nun sentite
La nutizia ochié chi core?
Dicenu: è mórtu Santucci,
Omu di tantu valore....

No, Santucci nun è mórtu;
Eo m'ingannu e facciu errore:
Nun s'è piattata la luna,
Nun s'è scurata la sole;
Le stelle in lu so viàghiu
Hanu tutte u so culore.

Oh lu miò duttor di legge,
Duttore di medicina,
Duttore per poverómi
Senze mai piglià quattrina!
Qual'è chi nun pienghierà
Ochie tamanta ruina?

Pienghimmu la vóstra mórte;
Pienghimmu lu nóstru male:
Istamane in Alesani
Vecu più d'un funerale;

XXII.

VOCERO

SUR LA MORT DU CURÉ SANTUCCI, D'ALESANI.

Dialecte du canton d'Alesani.

Quand j'appris cette nouvelle
A l'usine d'Orezza,
Je me sentis percer le cœur
D'un trait mortel et imprévu,
Et crus que j'allais expirer
De saisissement et de douleur.

Chères sœurs ! avez-vous appris
La nouvelle qui court aujourd'hui ?
On dit : Il est mort Santucci,
Cet homme d'un si rare mérite !

Non, Santucci n'est pas mort.
Non certes, je m'abuse ;
La lune ne s'est pas voilée ;
Le soleil ne s'est pas obscurci ;
Les étoiles, dans leur voyage,
Ont conservé tout leur éclat.

O mon docteur en droit !
O mon docteur en médecine !
Médecin des pauvres gens,
Sans exiger le moindre *quattrino !*
Qui ne pleurera aujourd'hui
Le plus affreux des malheurs ?

Nous déplorons votre mort ;
Nous déplorons notre infortune.
Ce matin, dans Alesani,
J'ai vu les apprêts de plus d'un deuil ;

Ch'un duttore cume questu
Nun ci arriva per avale.

Ci daranu un préterèllu,
Chi sarà scortu e villanu,
E la casa di Messé
Guardaremmu da luntanu.
Ciò che noi dàvamu ad ellu
Ci turnava a cascà in manu.

Oh quantu chi ci s'indava,
Quantu chi ci cumparía
La dumènica all'altare
Ch'u Vangélu ci spunía!
Lu sapéa tuttu all'ammente,
Cum'éo so l'avemmaría.

Quanti mai ci n'è arrivatu
Da vicinu e da luntanu
Tutti a dimandàne informi
Quì da voi Signor Piuvanu!
Ma risposta nun li date,
E scuntenti si ne vànu.

Oh quantu pò pienghie Orézza
Cu la pieve d'Alesani;
Perchè mórtu este Santucci,
Fatatu cu le so mani!
Qual'è chi le sanerà
L'ósse di li cristiani?

Quanti mai ci ne venía
Tutti cun l'ósse scasate!
U Piuvanu le accunciàva
Cu le so mani fatate:
Ma lu più chi mi dispiace
Chi stamane sò ligate.

Car un docteur pareil à celui-ci
Ne se trouve pas facilement.

Nous aurons quelque petit prêtre
Qui sera brusque et grossier,
Et nous regarderons de loin
La maison du messire (curé).
Tout ce que nous lui donnions
Revenait entre nos mains.

O comme il se présentait bien,
Comme il avait bon air
Quand, le dimanche à l'autel,
Il récitait l'Évangile!
Il le savait tout entier de mémoire,
Comme moi l'Ave-Maria.

Combien n'en est-il pas venu
Du voisinage et des environs,
S'informer de votre état
Auprès de vous-même, monsieur le curé!
Mais vous ne leur faites aucune réponse,
Et ils s'en vont mécontents.

O qui ne pleurera dans Orezza
Et dans le canton d'Alesani
La mort de Santucci
Dont les mains étaient féées?
Qui jamais remettra aussi bien
Les os des chrétiens?

Combien en venait-il
Avec des os disloqués!
Le curé les guérissait
Avec ses mains enchantées.
Mais, hélas! ce qui m'afflige aujourd'hui:
Ces mains sont attachées.

Un sentite le campane
Come sonanu a pietà?
Par che l'àghianu capita
La nóstra necessità:
Par che bóglianu fà próva
Di fallu risuscità.

Stamane in la nóstra chiésa
È scavatu u pavimentu....
Qual'è chi m'assisterà
Nel miò ultimu mumentu?
Chi nell'óra d'a miò mórte
Eo cridìa d'avebi accantu.

XXIII.

VOCERO

D'UNA GIOVINETTA PER UNA SUA AMICA COETANEA,

MORTA NELL'ETA DI QUATTORDICI ANNI.

Dialetto di Vico.

Questa mane a me' cumpagna
È fóra tutta impumpata:
Forse lu bàpu e la màmma
N'hanu fattu una spusata;
Bóle andà da lu maritu,
Ed è pronta e preparata?

Un si sentenu che gridi:
È adunitu lu cantone:
Sona mesta la campana;
Ghiunghie croce e cunfalone.
Ahimè! quantu è diversa
Da quell'altra sta funzione.

Entendez-vous les cloches,
Comme elles tintent lugubrement?
Il semble qu'elles aient compris
Notre vive souffrance,
Et qu'elles veulent essayer
De le ressusciter.

Ce matin, dans notre église,
On vient d'enlever une dalle...
Qui donc m'assistera
A mes derniers instants?
Moi, qui espérais, à mes côtés,
L'avoir à l'heure de ma mort.

XXIII.

VOCERO

D'UNE JEUNE FILLE POUR UNE DE SES COMPAGNES

MORTE A L'AGE DE QUATORZE ANS.

Dialecte de Vico.

Ce matin ma compagne
Est dehors toute parée;
Peut-être que son père et sa mère
En ont fait une épousée?
Elle veut aller trouver son mari;
La voilà prête et préparée.

On entend pousser des cris,
Le canton est là réuni;
Les cloches sont tristes,
Voici la croix et la bannière.
Hélas! combien cette cérémonie
Est différente de l'autre!

La me' cumpagnóla parte,
Per andassine luntanu
A truvà li nóstri antichi,
U me' bàpu e lu Piuvanu;
Dove ognunu ha da stà sempre,
E si va di manu in manu.

Ghiacchè bo' bulete parte,
E mutà paese e clima,
Benchè avà sia tróppu prestu,
Chè nun érate a la cima,
Ascoltate un tantinéllu
La vóstra amica di prima.

Bógliu fà una littarélla
Préstu, e la vi bógliu dà;
Nè ci mettu micca lacca;
Chè mi ne póssu fidà:
La darete a lu me' bàpu
Appena ghiunta culà.

E po' a bocca li darete
Le nóve di la famiglia,
Ch'ellu lasciò picculélla
Pianghiendu intorno a la zíglia:
Li direte che stà bene,
Ch'è ingrandata e si ripíglia;

Che la so prima figlióla
Ha ghià presu lu maritu,
E n'ha autu ghià un zitéllu,
Che pare un gigliu fiuritu;
Che cunosce lu so bàpu,
E lu mostra cu lu ditu.

Ch'ellu pórta lu so nome,
Nome per me cusì bellu,

Ma compagne chérie part,
Pour aller bien loin,
Bien loin retrouver nos ancêtres,
Mon père et le curé.
Là où l'on doit rester toujours,
Où, à son tour, va chacun.

Puisque vous voulez partir
Et changer de pays et de climat,
Bien que vous vous soyez trop hâtée,
Car vous n'aviez pas cessé de grandir,
Écoutez un instant
L'amie de votre cœur.

Je veux écrire une petite lettre,
Vite et vous la donner;
Je ne la fermerai pas avec de la cire;
Je puis me confier à vous;
Vous la remettrez à mon père
Aussitôt arrivée là-bas.

Et puis, de bouche, vous lui donnerez
Des nouvelles de sa famille
Qu'il laissa toute petite
Pleurante autour du foyer.
Vous lui direz qu'elle est bien,
Qu'elle grandit et qu'elle se refait;

Que sa fille aînée
A déjà pris un mari,
Et qu'elle a un enfant
Pareil à un lys fleuri,
Qui reconnaît son papa
Et le montre du doigt.

(Vous ajouterez) qu'il porte son nom,
Nom pour moi si cher!

E ch'ha tutte le so forme,
Benchè sia cusì zitéllu:
Quelli ch'hanu vistu a bàpu
Ricunoscenu anche ad ellu.

Diciarete a ziu Piuvanu
Che u so pópulu sta bene,
Dópu l'acqua ch'ellu junse
Cun tante fatiche e pene,
E che ognunu lu suspira
E sempre si ne suviene.

Quandu no' ghiunghièmu in chiésa,
Ci bultemu a quellu cantu
Duve noi avemu messu
L'ómu ch'ha ghiuvatu tantu,
Ci crepa lu córe in pettu,
Abbonda all' ócchi lu piantu.

Eccu junghie lu curatu;
Bi dà l'acqua binadetta;
È lu mondu tutt'in cesta....
Altri vi piglianu in fretta....
Cara, andatevine in célu:
U Signore vi ci aspetta.

Qu'il est tout son portrait,
Bien que tout petit,
Et que ceux qui ont vu mon père
Le reconnaissent à l'instant.

Vous direz à l'oncle curé
Que ses paroissiens vont bien,
Depuis qu'avec tant de fatigues et de labeur,
Il leur a fait arriver de l'eau,
Et que chacun le regrette
Et se souvient de lui.

Quand nous sommes réunis à l'église,
Nous nous tournons du côté
Où nous avons mis
L'homme qui nous à tant aidé :
Nos cœurs se brisent dans nos poitrines
Et les pleurs remplissent nos yeux.

Mais voici le curé;
Il vous donne l'eau bénite;
Chacun se découvre...
On se hâte de vous enlever...
Chère ! allez au ciel
Où vous attend le Seigneur !

XXIV.

PER MARCELLO GRANSILI, DI LOZZI,

MORTO IN BALAGNA.

VOCERO D'UNA CUGINA DEL DEFUNTO.

Dialetto di Niolo.

Di grazia, férmati un pocu,
Ed acchétati, o Francè!
Lu caru di la cugina
Lasciàtelu pienghie a me;
Perch'éju li vógliu dì
Cumu tuttu li stà bè.

Lasciatelumi chiamà
Pianu, pianu a la suàle.
La mórte di stu cuginu
È stata tamantu male!...
Eri forse lu più bécchiu
Tu di Lozzi o di l'Acquale?

Lasciatelumi chiamà;
Perch' appósta sò falàta.
La mórte di stu cuginu
Este tamanta intrunata!
Haici fattu ancu què,
O mórte cruda ed ingrata?

Di grazia, fate silenziu;
Ch'àchiu da dì qualchi cosa.
Eo nun credu chi la mórte
Achia fattu all'arritrosa:
Marcellu da quì ad agostu
Ha da ricà la so sposa;

XXIV.

SUR MARCELLO GRANSILI, DE LOZZI,

MORT EN BALAGNE.

VOCERO D'UNE COUSINE DU DÉFUNT.

Dialecte du Niolo.

De grâce, arrêtez un instant
Et calmez-vous, ô Françoise !
Laissez-moi pleurer
Le chéri de sa cousine ;
Car je veux lui dire
Comme il était bien.

Laissez-le-moi appeler
Doucement, doucement, d'une voix caressante.
La mort de ce cousin
Est un si grand malheur !...
Étais-tu donc le plus vieux
De Lozzi ou de l'Acquale ?

Laissez-le-moi appeler,
C'est pour cela que je suis descendue.
La mort de ce cousin
Est un coup de foudre.
Voilà ce que tu nous as fait encore,
O mort cruelle et inflexible !...

De grâce, faites silence !
J'ai à dire quelques mots :
Je ne croyais pas que la mort
Frappât ainsi tout au rebours.
Marcello, d'ici au mois d'août,
Va nous amener une riche épouse,

E allóra i so parenti
Cuntenterà d'ogni cosa;

A l'ómmi darà mandili,
E a noi trenne e curdelle;
Cuntenterà le cugine,
Li nipoti e le surélle...
Or alzatemi le stride,
Ch'elle junganu a le stélle:
Era mórtu e seppelitu,
E un n'aviamu nuvélle!

Grande fatemi lu ciéciu,
E majò lu caracòlu;
Che questu è un bellu peccatu,
E nun è mortu in Niólu:
Un ci lascia a lu fucone
Nè figlióla nè figliólu:
D'una razza cusì grande
Oghie ci n'è unu solu.

Quand'ellu cullava in piazza,
O venìa sott'u purtéllu,
S'ellu un mi chiamava a nomme,
Mi tirava un cutaléllu;
Poi trapuchiava lu guadru
Speditu cum'un'acéllu.

E la morte pedanélla
Nun ha fattu mancu pocu:
Ha serata la so pórta,
Ed ha spentu lu so fócu;
E passatu qualchi tempu
Nun s'amminterà più in lócu.

Or dicendu ste paróle,
A me mi cresce lu lagnu.

Et alors à tous ses parents
Il fera de riches cadeaux ;

Aux hommes il donnera des cravates,
Et à nous des rubans et des dentelles.
Il contentera les cousines,
Les neveux et les sœurs....
Laissez-moi donc pousser des cris
Qui arrivent jusqu'aux étoiles ;
Il était mort et enseveli,
Que nous l'ignorions encore.

Faites le grand cercle
Et dansons pour les morts ;
C'est là un bien grand malheur,
Et il n'est pas mort à Niolo.
Il ne laisse au foyer
Ni fille, ni fils ;
D'une famille aussi nombreuse,
Pas un seul n'a survécu.

Quand il descendait sur la place,
Il venait sous ma fenêtre ;
Il m'appelait par mon nom
Et me jetait une petite pierre.
Puis il disparaissait derrière les maisons,
Prompt comme l'oiseau.

Et la mort au pied léger
N'a pas épargné sa victime ;
Elle a fermé sa porte ;
Elle a éteint son feu.
Laissez passer quelque temps
Et sa mémoire sera partout oubliée.

Hélas ! en disant ces mots,
Ma douleur s'accroît encore.

È perdutu u capitale;
Nun ha lacatu guadagnu;
E d'intornu a lu fucone
Qui per ellu un pienghie orfagnu.

Bógliu pienghie lu talentu
Di Marcéllu, e la so sórte;
Bógliu pienghie la so sposa,
Bógliu pienghie la so mórte.
Dicendu queste paróle,
Lu córe mi batte fórte.

XXV.

VOCERO

FATTO

A NOME DI ANNA-CATALINA, PER LA MORTE DI PASQUALE,

SUO MARITO,

DALL' ABBATE GIUSEPPE STRAFORELLI.

Dialetto di Bastia.

Mórte crudéle,
O corpu trópp' amaru,
Chi m'hai privatu
D'un cumpagnu si caru,
Infelice miò destinu,
Mi si statu trópp' avaru:
M'hai rubatu u miò Pasquale,
Per me nun ci fù riparu.

Lu miò campione,
Lu miò córe sincéru!
Figliòli cari,

Le capital est perdu;
Et il n'a point laissé d'héritage.
Sur lui, autour du foyer,
Aucun orphelin ne gémit.

Je veux pleurer le mérite
Et le malheur de Marcello;
Je veux pleurer sur sa fiancée,
Je veux déplorer sa mort.
Hélas! en disant ces mots,
Je sens mon cœur battre avec force.

XXV.

VOCERO

PRONONCÉ

AU NOM D'ANNA-CATALINA, SUR LA MORT DE PASCAL, SON MARI,

PÊCHEUR DE L'ÉTANG DE DIANA,

PAR L'ABBÉ JOSEPH STRAPORELLI.

Dialecte de Bastia.

Mort cruelle,
Coup douloureux
Qui m'a privé
D'un compagnon si cher.
O triste destinée,
Tu t'es montrée sans pitié.
Tu m'as enlevé mon Pascal
Et je n'ai pu le sauver.

O mon soutien,
Mon cœur sincère!
Chers enfants,

Pienghitelu davéru.
Mi lasciasti, u mò fratéllu,
Cun un tamantu penséru.
Oh la miò crudél furtuna!
O lu corpu troppu fiéru!

Dopu tre mesi,
E piu di malatia,
Tanti ricatti
Circati per Bastia
A niente un sò serbiti,
Ma t'hannu purtatu via.
Di più si sarebbe fattu,
Se di più ci ne vulía.

Pienghilu tu
Lucia la mio figlióla,
Chi t'ha lasciatu
Abbandunata e sola;
Prive d'u nóstru rispettu
Nimmu c'è chi ci cunsola,
Nè mancu per sullevacci
C'è chi dica una paróla.

Quandu la nóva
Arriverà in Diana
Che tu sì mortu
In questa settimana,
Quantu ne vurà dispiece
A tutta la caravana,
Chi credíanu, lu miò caru,
La tò mórte ancu luntana.

Ancu l'altr' éri
M'avianu dumandatu
Cume tu stava
Quelli di lu Spallatu.

Pleurez-le de toute votre âme.
Tu me délaisses, ô mon frère,
Livrée à si grande douleur.
O que mon sort est affreux !
Quel coup accablant !

Après trois mois
Et plus de maladie,
Et tant de remèdes
Apportés de Bastia
Qui n'ont servi à rien,
Qu'à abréger ta vie.
Plus aurait été fait
Si plus eût été nécessaire.

Pleure-le, toi
Lucie, ma fille,
Il t'a laissée
Seule et abandonnée.
Privées de notre appui
Personne n'est là qui nous console,
Personne qui nous soulage
Et nous dise un mot.

Quand cette nouvelle
Sera connue à Diana,
Celle qui te dira mort
Pendant la semaine,
Combien tes compagnons
En auront de déplaisir ;
Eux qui croyaient
Ta mort encore si lointaine.

Avant-hier encore,
Ceux de Spallato,
M'avaient demandé
Comment tu allais.

Eo li dissi chi paria
Un puccuciu sullevatu:
Se ti veneranu a bede
Ti vedrannu appariccbiatu.

Eccu a Surona,
Eccu a cumpà Austinu;
Oh quanta jente!
Entr' ancu Pistuccinu;
Eccuti a Maria Incirata,
E uné pochi di u vicinu,
Chi sò ghiunti tutti a bede
Lu miò caru Sammertinu.

O Pilusè,
Che sempre t'infinghia
D'andà a lu Stagnu
Cun questa cumpagnia,
Avà nun ti dubità
Chi fastidiu più ti dia:
Guerdalu stracquatu in tera
Lu campion di la Bastia.

Pilusella accostandosi ad Anna-Catalina:

O a miò surélla,
Quantu m'è dispieciutu
Di lu cumpagnu
Che boi avete perdutu!
Era tróppu galentómu
Da lu mondu conusciutu.
Ghiustu perch'éll' éra vónu
O Signore l'ha bugliutu.

O Pasqualò,
Per me avà sò finiti
Quelli gran rocchi
Di li pesci arustiti,

Je leur avais dit qu'il semblait
Que tu te relevais un peu.
S'ils venaient te voir,
Ils te trouveraient préparé (pour la tombe).

Voilà Suroua !
Voilà le compère Augustin ;
O que de gens !
Pistuccino entre aussi ;
Voilà Maria Incirata,
Et beaucoup de voisins
Qui tous sont venus voir
Mon cher Saint-Martin.

O Pilusella,
Qui toujours refusais
D'aller à l'Étaog
En sa compagnie.
Maintenant ne crains plus
Qu'il te tourmente pour cela.
Regarde, il est couché par terre
Le champion de Bastia !

Pilusella se rapprochant d'Anna-Catalina :

O ma sœur,
Combien je regrette
Le compagnon
Que vous avez perdu !
Il était trop galant homme,
Connu pour tel de tout le monde.
C'est justement parce qu'il était bon
Que le Seigneur l'a voulu.

O Pascal !
C'en est fait pour moi
De ces grandes brochettes
De poissons frits,

Chi purtavi da lu Stagnu
Ch'eranu si savuriti.
. . . . . .
. . . . . .

Anna-Catalina prosiegue :

O lu mio caru !...
E cos'è stu rimore?
Oh quanta jente
Entrata in curidore!.
Eccuti la Cumpagnia
Per pigliatti, lu miò fiore,
Ah! si ch'è stata avvisata
Chi benissi alle cinqu'óre.

O Pascualò,
Cum' è chi te ne vai,
E quì mi lasci
Cun tanti affani e guai?
O Pascuà, córe di mene,
Chi nun t'aghiu pientu assai!
Ti ne vai tantu luntanu
Ch'un ti videraghiu mai.

Que tu apportais de l'Étang
Et qui étaient si savoureux.
. . . . . .
. . . . . .

Anna-Catalina reprend :

O mon cher !...
Mais quel est ce bruit ?
Oh ! combien de gens
Entrent dans le corridor !
Voici venir la Confrérie
Pour enlever ma fleur.
Hélas ! elle avait été prévenue
Qu'elle devait se réunir à cinq heures.

O Pascal !
Comment, tu t'en vas
Et me laisses ici
Dans les angoisses et la douleur ?
O Pascal, ma vie !
Pourrai-je te pleurer assez !
Tu t'en vas si loin
Que je ne pourrai jamais plus te revoir.

NOTES DES VOCERI[1].

I.

Ce *vocero*, pour être bien compris, demande quelques éclaircissements. Un jeune homme, nommé Savè (Xavier), aimait éperdûment une jeune parente qu'il enleva. Lucie lui avait donné des espérances, mais plutôt par coquetterie que par affection véritable. Les antécédents de Savè n'étaient guères avantageux. Sa mère elle-même convient qu'il a *manqué* en quelque chose. Étant entré en *vendetta*, il fut surpris dans une maison qui paraît avoir été indiquée par Lucie; il y soutint un siége, tua quatre hommes, puis, sur le point d'être saisi et manquant de munitions, il se fit sauter la cervelle; son corps resta entre les mains des gendarmes. C'est donc sur ses habits seuls que la mère prononce ce *vocero*, qui est plein d'énergie. Lucie y est fort maltraitée, et la pauvre mère l'accuse de la mort de son fils.

On trouve dans ce *vocero* plusieurs expressions originales, telles sont celles-ci :

Page 68, v. 13.

E lu nome di Lucia	Et le nom de Lucie
Lu pudïamu inguadrà.	Nous le pouvions encadrer.

On encadre quelquefois le nom des personnes qui sont chères, afin d'avoir sous les yeux le nom qui est gravé dans le cœur.

Page 70, v. 17.

Diventàtu é lu miò côre,	Mon cœur est serré
Cume un grò mbulo di migliu.	Comme un grain de millet.

Page 74, v. 1.

Hannu a vòlpe nell'ascélla	Ils ont le renard sous l'aisselle,
Cu lu so mantéllu addóssu.	Avec le manteau par dessus,

Ce qui veut dire qu'ils sont rusés.

Page 74, v. 9.

Oh lu mió cane di pósta!

[1] Le vocabulaire qui termine le livre est un complément nécessaire de ces notes.

On donne, en Corse, le nom de *chiens de poste* aux chiens courants dont on se sert dans la chasse au sanglier ; ils sont pleins d'ardeur et d'intrépidité. C'est donc en bonne part que doit être prise cette expression, qui fait allusion au courage du mort.

Page 74, v. 21.

Per avé traditu a te	Pour t'avoir trahi,
Ci serà croce d'onòre....	Sera-ce une croix d'honneur !...

Ce dernier trait est plein d'amertume et doit être pardonné à une mère qui, égarée par la douleur, ne voit que des assassins dans les hommes chargés d'arrêter son fils.

II.

Une jeune fille a improvisé ce *vocero*. Ayant appris que l'on avait tué son père, elle se met en quête du cadavre, s'éclairant avec la *teda*, sorte de torche faite de pin, connue des Romains, et dont Virgile parle dans les *Géorgiques*. Elle le trouve et se livre à toute sa douleur. On devra remarquer ici la consécration de deux usages qui remontent par delà la civilisation moderne, celle de se couper les cheveux en signe de douleur, et de teindre un tissu dans le sang du mort, soit pour en faire un emblème de deuil, soit, et c'est bien plutôt ici le cas, pour rappeler que le sang versé crie vengeance. (Voy. le XIe *vocero*, où ce dernier usage est rappelé.)

Le sacrifice que la femme fait de sa chevelure à son mari mort, a surtout lieu dans le canton de Niolo ; il a inspiré à un poëte corse le sonnet suivant, qu'on a bien voulu nous communiquer :

All'udir che l'compagno è in grembo a morte,	En apprenant que le compagnon (de sa vie) est devenu la proie de la
Gittasi a terra l'orba sposa, e'l crine	mort, l'épouse désespérée se roule
Gridando snoda, e sue buòne vicine	à terre et dénoue ses cheveux en
Corron, per addolcir sua trista sorte.	criant ; ses voisines compatissantes accourent pour adoucir son triste sort.
Tentan' opporsi acciò la man non porte	Elles essaient de s'opposer à ce
Sulle chiome, ma invan, chi sue ruine	qu'elle porte la main sur sa chevelure, mais en vain : un antique usage
Prisco rito comanda, e cosi al fine	en commande le sacrifice ; elles
Lascian libero corso a duol si forte.	laissent donc un libre cours à une douleur si forte.
Anzi a pietade un rio furor succede ;	Bientôt à la pitié succède une fu-

Tutte all' opra esecranda arman la mano,	reur aveugle; toutes mettent la main à l'œuvre exécrée,
E in breve al suolo sparso il crin si vede.	et les cheveux jonchent le sol.
Oh barbarie inudita! ahi rito insano!	O barbarie inouie! usage insensé!
Si vilipesa u' sara mai la fede	N'est-ce pas outrager la foi que de
Contro i decreti del Rettor sovrano?	se révolter ainsi contre les décrets du Maître souverain?

III.

Ce *vocero* a été prononcé par une jeune femme mariée depuis vingt-cinq jours seulement. Son mari, rencontré sans armes, avait été assassiné, et c'est devant son cadavre qu'elle exhale sa douleur. Cette improvisation abonde en traits touchants. La jeune veuve se plaint de ce que le gouvernement, en désarmant la population, avait rendu les assassinats plus fréquents.

On peut voir qu'elle donne toujours au défunt le nom de frère et qu'elle se qualifie de sœur. Ces titres jettent dans les *voceri* un grand charme et cette pudeur d'expression plaît beaucoup. Nous ferons remarquer que rien n'est plus rare que le tutoiement, même lorsque le délire de la douleur semble égarer la vocératrice et altérer sa raison.

Quelques vers demandent à être commentés:

Page 82, v. 1.

Ci só intrata a trecce stèse.	Je suis entrée à tresses déroulées,

c'est-à-dire pendantes. Elle était en deuil de quelqu'autre parent. Dans le deuil, les femmes laissent pendre leurs cheveux et les hommes croître leur barbe. Conduire une *vendetta*, c'est être en deuil, le deuil du fusil, comme nous le disait un Corse; dans ce cas, on conserve sa barbe jusqu'à ce que la vengeance soit obtenue.

Page 82, v. 25.

Perch' in sù c'éra lu fiumi,	Car en haut c'était le fleuve,
Ed inghiù c'éra lu mari.	Et en bas c'était la mer.

Le fleuve personnifie la famille de la femme qui était aisée, et la mer celle du mari qui était riche: fleuve et mer de richesses. On doit croire que la famille de la femme habitait quelque village situé dans la montagne au-dessus de celui où demeurait la famille du mari.

Page 84, v. 14.

La tinta di vitrióla, | La teinture au vitriol,

pour dire le noir du deuil.

Nous avons supprimé deux stances, que nous avons de fortes raisons de croire interpolées; les voici :

A cuntà le so bravezze,
Non burìa ess' una dónna :
Ci vurrebbe esse un puéta
Andat'ai cullegi in Romma,
In manu purtà la piumma,
In testa purtà la comma.

S'éo l'avessi quì da scrive,
S'éo l'avessi da stampane,
Eo burìa d'oru la piumma,
E d'argentu u calamare ;
Per papére di Marana
Ci vurebbenu le piane ;
Per inchióstru ci vurìa
Tutta l'acqua di lu mare.

Pour conter ses prouesses,
Je ne voudrais plus être une femme ;
Je voudrais être un poëte
Sorti des colléges de Rome,
Portant en main la plume,
Portant sur la tête la perruque.

Si je devais les écrire,
Si je devais les imprimer,
Je voudrais une plume d'or,
Un encrier d'argent ;
Pour papier de Marana
Je voudrais les plaines,
Et pour encre il me faudrait
Toute l'eau de la mer.

Ces vers, pour le moins grotesques, n'ont aucune liaison ni avec ceux qui précèdent, ni avec ceux qui suivent.

Ce *vocero* a été publié et traduit par M. Mérimée (*Notes d'un voyage en Corse*, 1840, p. 248). L'orthographe des mots n'est pas la même; peut-être trahit-elle un autre dialecte? Cette différence pourrait à la rigueur s'expliquer. Les *voceri* courent parmi le peuple et se trouvent modifiés par le fait même de leur transmission d'un canton à l'autre. On sait que le dialecte corse est bien loin d'être le même partout ; le langage des populations qui habitent les pays montagneux est accidenté comme leur territoire; il y a bien plus d'uniformité dans celui des plaines.

Voici comment commence ce *vocero* dans l'ouvrage de M. Mérimée :

O caro della surélla,
Fratello pegno amà !
Lu miò cèrvo pelibrúno,
Lu miò falco senza ale !
Possibile que Ella sia !
. . . . . .

O chéri de votre sœur,
Frère bien-aimé !
O mon cerf au poil brun,
Mon faucon sans aile !
Est-il possible qu'Elle soit (ici)?
. . . . . .

Ce dernier vers doit être écrit :

Pussibile ch'ella sia?

Et nous avons traduit : « Est-il possible que cela soit? »

M. Mérimée interprète *Possibile que Ella sia?* par : « Se peut-il qu'*Elle* (la mort) soit ici? » On ne la nomme pas, dit cet auteur, pour éviter un mot néfaste. Il n'y a pas de majuscule dans le texte que nous suivons, et nous croyons devoir conserver notre traduction.

Plus loin, au lieu de :

Venuto dalle cittàne,

nous avons :

Page 81, *v.* 1,

Ghiuntu quì da le cittàne! | Venu ici des villes!

pour faire comprendre qu'il y avait pris les bonnes manières. M. Mérimée traduit : « Enfant des villes; » c'est bien là le sens interprété, mais non le sens littéral.

Les deux stances suivantes manquent entièrement à notre version :

O lu mio zucchero canto,	O mon sucre candi,
Lu mio miéle della arena!	Mon miel de rivage!
Mi sento fuggè lu sangue,	Je sens, ô mon frère,
Fratéllo, per ogni vena.	Le sang abandonner mes veines.
. . . . .	. . . . .
. . . . .	. . . . .
De tutti li miei fratélli	De tous mes frères
N'aghio uno solo in cumpagnia.	Pas un n'est à mes côtés.
Antonio alla campagna,	Antonio fait campagne[1],
Pierruccio alla Bastia.	Pierruccio est à Bastia.
Quanto da quì a colà	Hélas! de tous côtés
Che, ahi me! piove ruina.	Le malheur pleut sur moi.

IV.

Il résulte du texte de ce *vocero* qu'un jeune Corse fut tué dans sa propre maison, se trouvant à une croisée du premier étage. Sa sœur, qui entendit le coup de fusil, n'arriva près de lui que pour le voir expirer. Elle se plaint de n'avoir aucun parent qui puisse se charger de la *vendetta;* quoique femme et jeune, elle termine par une résolution virile, car elle dit en regardant le cadavre :

[1] Dans les makis.

Ma per fà la to bindetta,	Mais pour faire ta *vendetta*,
Stà sigúru, basta anch'ella.	Sois-en sûr, il suffira d'elle.

Ce *vocero* consacre, dans les vers suivants, l'usage de laisser croître sa barbe quand on entre en *vendetta*, et de la couper quand elle est finie :

Tantu nimmu non aspétta,	Car personne n'attend,
A tagliàssi la so varba	Pour se couper la barbe,
Dopu fatta la bindetta.	Que ta *vendetta* soit faite.

V.

La vocératrice devait être marraine lors de la première messe de l'abbé Larione (Hilaire), et ses présents étaient tout prêts. Ces premières messes sont, dans le Niolo, suivies d'un banquet comme celui qui est donné lors des noces et des funérailles.

Le *fiadone* est une friandise faite avec les œufs, la fleur de farine et le sucre.

La *cortina* est un couvre-pied.

Page 90, v. 7.

Ridi puru a lu purtéllu.	Ris maintenant à ta fenêtre

Cette strophe s'adresse à un ennemi du mort, qui riait en écoutant le *vocero*. Ces apostrophes sont fréquentes, et il paraît que souvent elles produisent des effets inattendus, en jetant le trouble et le remords dans l'âme des homicides. On raconte, par exemple, qu'un *bandito*, ayant eu le courage d'assister sous la cagoule à l'enterrement d'un ennemi qu'il avait tué, fut tellement ému en écoutant une vocératrice qui maudissait son crime et appelait les siens à la vengeance, qu'il laissa tomber d'effroi son cierge, son livre d'heures, et se troubla si fort qu'il fut reconnu et livré à la justice.

Page 90, v. 10.

Ma lu sangue di Larióne	Mais le sang de Lario
T'ha da esse tantu acetu.	Te sera toujours cuisant.

Aceto, vinaigre. Ce mot a le même sens que celui de mordant, âcre (voy. Dante, *Purgat.*, liv. XXXI, *in rima*).

Page 90, v. 13.

Eju un gottu d'u so sangue	Je veux recueillir sur mon sein
Mi vógliu mette in senu.	Une goutte de son sang.
. . . . .	. . . . .

Cette idée se trouve reproduite ailleurs et dans les mêmes termes (voy.

vocero XII, 4e stance). Les deux vocératrices veulent que le sang du mort devienne un poison pour les meurtriers, et il n'est pas extraordinaire que ce désir soit plusieurs fois exprimé dans ces chants de vengeance de forme très-peu variée. Les circonstances étant toujours les mêmes, amènent nécessairement les mêmes pensées. D'ailleurs, si le vœu formé n'est pas réalisable au sens positif, il l'est au sens figuré. Le sang versé par un assassin devient tôt ou tard un poison qui le tue.

M. Mérimée a dit, dans son charmant roman de *Colomba* (c'est son intrépide héroïne qui parle) : « L'orpheline pleure son père, surpris par de « lâches assassins, son père, dont le sang est rouge, sous l'amas de feuilles « vertes, ce sang noble et innocent ; elle l'a répandu sur Piétranera, pour « qu'il devînt un poison mortel. » L'imitation est heureuse, cependant *le sang rouge sous l'amas de feuilles vertes* appartient plutôt à la littérature française qu'à la littérature corse.

VI.

Ce *vocero* est prononcé par une jeune orpheline, seul reste d'une famille nombreuse. Elle vient de perdre ses deux derniers frères, et la voilà, bien contre son gré, maîtresse de maison, *rechi-casali*. Personne ne peut plus la protéger, et naguère encore elle avait un père, une mère et cinq frères. L'assassin sera satisfait, car tous sont morts. Le deuil de la jeune fille durera autant que sa vie, mais elle mourra bientôt, car sa vie

scendi e cori	s'écoule et court
Cúme l'acqua di lu fiúme.	Comme l'eau du fleuve.

Elle enverra chercher le noir de fumée à Asco et revêtira pour toujours les *faldette*.

Cette improvisation, qui est touchante, commence par deux vers d'une interprétation difficile. La vocératrice s'écrie :

O le truncate di Piéru,
O le sbaccate di Oraziu!

Avant de plaindre ses frères, elle les blâme de leur arrogance et de leur forfanterie : « O Pierre le rodomont, ô Horace le bravache ! » s'écrie-t-elle. Il n'est pas rare que l'extrême douleur se manifeste par de semblables apostrophes. Ici le reproche adressé n'est autre chose qu'une des formes de la douleur. *Truncato* signifie imparfait ; dans le dialecte corse il est l'équivalent de *bravaccio*, bretteur. *Sbaccato* est là pour *spaccamonte* (tranche-montagne), rodomont. Mot à mot ces deux vers signifient : « O les forfanteries de Pierre ! ô les rodomontades d'Horace ! (à quoi ont-elles abouti ?) »

Page 92, v. 14.

Ridótta a nidicali.	Réduite au dernier éclos.

On donne, en Corse, le nom de *nidicali* au seul œuf qu'on laisse dans le nid des poules, pour leur montrer le lieu où elles doivent pondre et faire leur couvée. Nous n'avons pu donner le sens rigoureusement littéral.

Page 94, v. 14.

Duji fratélli	Deux frères
Appachiati in una mani.	Tués le même jour.

Appachiati, disposés, appariés, de *appajare*, joindre, apparier. Manière concise et poétique d'exprimer qu'on leur avait fait la toilette des morts.

Page 94, v. 28.

Vi mustrate cusì ingratu.	Vous vous montrâtes si contraire.

Ingratu, *ingrato* signifie ici désagréable, fâcheux.

VII.

Ce *vocero* est plein de mouvement. Il permet de remarquer plusieurs traits de mœurs. On voit d'abord que les soldats et les bandits-transfuges sont placés sur la même ligne, appartenant tous à une race barbare. Ils sont partis au signal du chalumeau (*cialambetro*), instrument peu bruyant qui amuse dans la marche sans donner l'éveil à ceux contre lesquels on se dirige. Des gens du pays, ennemis de Canino, avaient dénoncé le lieu où il s'était réfugié. Ce malheureux fut surpris et tué. Le meurtre commis, la sœur du mort, pour éterniser sa vengeance, veut planter un buisson d'épines sur le territoire où son frère a péri, afin qu'il soit désigné comme un lieu d'exécration. Puis, emportée par le désir de le venger, elle déclare vouloir quitter les habits de son sexe; elle prendra le fusil et le stylet et se chargera seule de la *vendetta*. Certes, le bon droit sera pour elle, car il a été assassiné et ils étaient sept contre un. Beaucoup de femmes terminent ainsi leur *vocero;* il en est qui s'en tiennent aux paroles, mais il en est d'autres qui joignent l'effet à la menace.

Page 96, v. 8.

La foce de Vizzavònu.	Le défilé de Vizzavona.

Le défilé qui traverse la montagne où s'étend la belle forêt de Vizzavona, fait communiquer le pays en deçà les monts (Ajaccio) avec celui de par delà les monts (Corté et Bastia). C'est un passage très-pittoresque.

Page 96, v. 11.

Tutti a lu Lucu di Nazza.	Tous ceux de Luco de Nazza.

De *lucus*, bois sacré, *ubi non lucet*. Ce mot a eu plus tard la valeur de village. On trouve en France, surtout dans le midi, une foule de localités désignées sous le nom de *Lucus*, devenu *Lugo* et *Luco* en Italie, *Lugo* en Espagne, etc. Luco di Nazza est un village à sept lieues de Corté.

Page 98, v. 9.

Non ti valse ingermatùra	A rien ne te servit le charme,
Ne raziòne binadetta.	Ni l'oraison bénite.

On croit qu'une oraison bénite enveloppant un objet sacré, un fragment de relique, préserve de la mort celui qui la porte. Ce genre de scapulaire est en usage dans tout le midi de l'Europe.

VIII.

Ce *vocero* nous apprend qu'un certain Mattéo ***, médecin, ayant été appelé à Sorro par un nommé Natale (Pascal), qui réclamait ses soins, fut tué en traître par le prétendu malade. Les habitants de Sorro transportèrent le mort à son domicile ; ce fut pendant le trajet et près d'un pont que la vocératrice trouva le corps et qu'elle fit entendre sa voix accusatrice. Sa plainte énergique est pleine d'amertume ; elle repousse les politesses qui lui sont faites sur la route et fait un appel aux passions haineuses des assistants; mais une vieille femme, fidèle aux préceptes d'une morale qui proscrit la vengeance, essaie de calmer les esprits; elle rappelle que le Christ enseigne le pardon des injures et que, d'ailleurs, le sang veut le sang ; elle s'adresse à ses compagnes en leur disant :

Un spignìte li vostri ómi ;	N'excitez pas vos hommes ;
Abbastanza è torbu u mare ;	La mer est assez agitée ;
Perch'avale emu d'avè,	Songez que si nous voulons avoir,
E pó avrìamu da dàne.	A notre tour il nous faudra rendre.

La morale touchante qui termine ce *vocero* lui donne un caractère tout particulier.

On a dû remarquer que la première stance de ce chant fait voir nettement le lieu de la scène, le pays montagneux, le sentier qui serpente au-dessus du torrent, et le cercueil, sans croix ni prêtre, ressemblant de loin à un petit nuage blanchâtre qui se détache sur la sombre verdure des makis. Le pittoresque du tableau ajoute beaucoup à l'effet des paroles. Peu de *voceri* commencent d'une manière aussi dramatique ; il faut en excepter le début d'un *vocero* de Tallano, que nous regrettons de ne pas connaître en entier.

La tò jente t'aspettava	Ta famille t'attendait
Tutt' allégra a lu valconu ;	Toute joyeuse au balcon ;
Quandu bide lu cavallu	Quand elle vit le cheval (venir)
Senza tu sopra l'arconu,	Sans toi sur les arçons,
Cu la sélla sanguinosa	Avec la selle ensanglantée
Et le vriglie strascinonu.	Et les rênes rompues.

Page 102, v. 2.

T'hanu tombu a franca manu.	Ils t'ont tué à main franche,

ce qui équivaut à cette expression quelque peu familière : « Ils l'ont tué raide. »

Page 102, v. 14.

A fà u médicu a Cainu !	Servir de médecin à Cain.

On doit se rappeler qu'il fut mandé à Sorro sous le prétexte de soigner un malade, et que ce fut celui qui feignit d'être indisposé qui le tua. Avant ce funeste événement, Mattéo avait déjà vu l'assassin en qualité de médecin.

Page 104, v. 3.

Ma lu sangue di Mattéju	Mais le sang de Mattéo
Inbindécu un pò passà.	Ne peut rester sans vengeance.

Nous aurions pu hasarder le mot *invengé*, qui manque à la langue française.

Page 104, v. 16.

Un bulemu lu confórtu.	Nous ne voulons pas le *confort*.

Ce mot est francisé. Nous l'avons pris aux Anglais, qui l'avaient emprunté aux langues du midi. Ce n'était pas un repas funèbre que l'on offrait, mais de simples rafraîchissements. Ils sont refusés avec une grande noblesse. Ce refus produit d'autant plus d'effet qu'il est suivi d'une imprécation véhémente. Dans quelques parties de l'île, le *confortò* se nomme le *remedio*.

IX.

Dans ce *vocero* l'amour de la vengeance est poussé jusqu'au délire. Ici la *vendetta* se présente sous un aspect effrayant. Giovanni, Mattéo et Pasquale, dont il est surtout question, ont été tués, ainsi que plusieurs Piretti ; Taddei et Francescantone ont été blessés. Les assassins sont Ricciotto et Mascarone ; un curé est désigné comme complice. La vocératrice adjure Cecc' Antone et Dummé de servir sa vengeance, et fonde à cet égard des espérances jusque sur son fils encore en bas âge. La vengeance ne se pres-

crit jamais par le temps; les Manfrini paieront de leur sang le sang qu'ils ont versé. Ceux-ci avaient déclaré la guerre à leurs ennemis en abattant le mur d'un enclos et en coupant des arbres sur leur propriété; depuis ce temps, chacun des membres appartenant à la famille insultée, a un *papier* sur la poitrine, ce qui veut dire que tous servent de but à leurs balles; c'est une guerre commencée; elle aura ses péripéties et la victoire passera tour à tour dans les deux camps.

Voici à quels titres figurent les personnes nommées dans ce *vocero:* Cecc' Antò (François-Antoine) est frère de Pasquale (Pascal), qui a été tué; Ricciottu et Mascarone désignent les meurtriers par leurs surnoms; Carluccio (le petit Charles) est le fils de la vocératrice. Ghiacarone est le surnom d'un homme de la famille des meurtriers, tué par la famille de Mattéo; Juvan Pè (Jean-Philippe) est un parent des deux morts; Ricci est le même nom que Ricciotto.

Page 108, v. 5.

Oh! che un nuvulu di còrbi Gli spolpi carne e nudélli.	Oh! que puisse une nuée de corbeaux Dénuder leurs chairs et leurs articulations.

Nudélli est ici pour *giunture.*

La troisième stance, qui commence par :

O Dummé, lu mé cuginu (page 108, v. 7),

semble avoir été composée par quelque sauvage de l'Amérique du Nord, et l'on croit lire un fragment de Cooper. Il règne dans tout le morceau un sentiment de fureur aveugle, qui semble n'appartenir qu'aux nations privées des lumières de l'Évangile.

Page 108, v. 26.

Fate un cor di Faraòne.	Faites-vous un cœur de Pharaon;

un cœur de roi; élevez-vous comme un monarque au-dessus du malheur.

Page 109, v. 16.

E finìtu le papèu.	Le papier est fini,

celui qui servait à indiquer le but. Les meurtriers, ayant accompli leurs desseins et tué ceux qu'ils voulaient tuer, n'ont plus besoin d'avoir un point de mire.

Page 110, v. 18.

. . . . . Ghiacarone Ladru contrasegna-bòi.	. . . . . Ghiacarone, Habile voleur de bœufs.

Un commentateur fait observer que Ghiacarone est un surnom d'origine

arabe qui viendrait du mot *jàcaro*, chien. — *Contrasegna-bòi*, voleur de bœufs, qui contrefait la marque du propriétaire pour s'en emparer.

Page 110, v. 19.

Usu a fà lu compagnone.	Accoutumé à faire le journalier.

En Corse, quiconque va à la journée pour le compte des autres, perd sa considération. Ce n'est alors qu'un pas-grand'-chose. Cette manière d'apprécier les journaliers explique pourquoi il faut faire venir de l'extérieur des hommes pour cultiver la terre. Sans ces utiles auxiliaires, les Corses en seraient réduits à vivre presque tous de châtaignes.

Page 112, v. 14.

Cinghiti un' arma trujàna.	Ceins une arme troyenne.

Sans doute une épée ou quelqu'une de ces armes autres que le fusil, avec lesquelles on peut attaquer de près son ennemi.

Page 114, v. 18.

Tumbà l'ómi pe li canti.	Tuer un homme à propos de chant.

Il paraît que la cause de tant de malheurs fut une simple rivalité de chant. En Corse, les motifs qui déterminent le meurtre sont d'une incroyable futilité. On trouve dans la plupart des livres qui traitent de ce pays, une histoire de *vendetta*, dans laquelle on explique comment un coq causa la ruine presqu'entière d'un village, dont les habitants périrent en très-grand nombre les uns par les autres.

X.

Ce *vocero* a le même caractère que le précédent, quoique moins énergique.

Page 118, v. 30.

Ci vulìanu tante votte?	Fallait-il tant de coups?

Le malheureux avait reçu neuf coups de fusil. *Votte* est ici pour *botte*, coup, qui a le même sens en français.

Page 118, v. 31.

Ajutatemi, o surélle :	Secourez-moi, mes sœurs,
Mi sentu le vene rotte.	Je sens mes veines se briser.

Dante a dit (*Inferno*, cant. 1, v. 90), en parlant de la frayeur qu'il éprouve à l'aspect de la louve :

Ch'ella, mi fa tremar le vene e i polsi.

Le vene sont ici pour le cœur; la partie pour le tout, ainsi que souvent on le fait en poésie.

XI.

Ce *vocero* n'a aucun cachet d'originalité. On ne devine pas à quel titre la vocératrice a prononcé cette complainte. On ne peut savoir non plus par qui, comment et pourquoi le juge de paix fut tué. On verra plus loin le XXIIe *vocero* débuter par le vers qui commence celui-ci :

Quandu n'intesi la nóva.

La quatrième stance reproduit l'idée renfermée dans la troisième stance du cinquième *vocero*, et presque dans les mêmes termes (voy. p. 90) :

Eju un gottu d'u so sangue
Mi lo vógliu mette in senu.

Enfin, la sixième stance se retrouve dans la bouche de la vocératrice du deuxième *vocero*, au cinquième verset; il s'agit aussi d'acheter un mouchoir et de le porter au cou, chargé du sang de la victime, pour que la pensée de meurtre s'oppose à toute joie.

Page 120, v. 9.

Il mandile ch'avéa in manu	Le mouchoir que javais en main
Parea bagnatu nel fiume.	Paraissait trempé dans le fleuve.

On doit entendre que le mouchoir était baigné de larmes.

Page 122, v. 6.

Quello chi ha tumbatu à boi	Celui qui vous a tué,
Statu è un Turco o un luterano?	Était-ce un Turc ou un luthérien?

On ne peut s'empêcher de songer que la main homicide n'était ni celle d'un mahométan, ni celle d'un luthérien, mais bien celle d'un catholique. Il n'est pas une seule religion qui ne maudisse les meurtriers et qui ne prescrive aux hommes de s'aimer comme frères.

XII.

Les recueils qui donnent ce *vocero* ne disent pas quand et par qui il fut prononcé. Il court parmi les gens du peuple. C'est un chant de menace, énergique et audacieux, comme le sont tous ceux du même genre. Voici quels faits il consacre :

Un nommé Martini s'embusqua dans les makis et tira sur Cesario, qu'il jeta par terre, blessé, et qu'il acheva ensuite d'un second coup de fusil ou de

pistolet, lui passant une balle à travers le cœur, comme s'il l'eût percé d'un stylet.

D'autre part, un certain Tangone ayant tiré sur Cappato, le blessa; mais néanmoins celui-ci put encore se jeter sur l'agresseur, qui, se voyant sous le couteau de Cappato, lui demanda la vie. Le blessé hésita donc à le tuer, et Tangone, profitant de ce sursis, frappa sa victime, qui expira.

Le couple est mort, mais on a laissé vivant un certain Paolo, qui, au lieu d'imiter les vertus de l'ermite, son homonyme, se fera bandit et vengera ses parents. Il versera beaucoup de sang; à peine si la mort d'une douzaine de gens les plus considérables du canton suffira pour payer seulement les chaussures de Cesario, et il n'aura pas encore vengé Cappato. Ce Paolo, qui fut surnommé *Paolo-torto*, devint *il primo fra' capi banditi del suo tempo*.

Page 124, v. 6.

Nun truvate una persone.	Vous ne trouverez personne.

Il faudrait *persona*, mais dans le dialecte d'en deçà les monts *persone* indique le singulier.

Page 126, v. 18.

State in guardia, se pudete;	Qu'ils se gardent, s'ils le peuvent;
Altrimenti canta u prête.	Ou bien chantera le prêtre.

Manière originale et fréquente en Corse d'annoncer qu'il y aura des funérailles.

XIII.

Ce *vocero* paraît ancien. On peut voir, par le texte même, qu'il est antérieur à la défense faite en France d'enterrer dans les églises. Le mort était un vacher, tué sur les bords de la mer par l'une des bêtes du troupeau qu'il menait paître. Ses chiens le défendirent mal; aussi la veuve, en signe de mécontentement, veut leur couper la queue. Elle arrachera, en outre, le poteau qui, dans le pâturage, servait à suspendre la panetière et les vêtements du mort, parmi lesquels le *pilone*, sorte de manteau de poil de chèvre assez semblable au burnous importé d'Algérie. Nous avons laissé à ce *vocero* son caractère naïf; c'est une sorte d'églogue funèbre.

Page 128, v. 1.

Fù la piagghia lo sò morti.

Mot à mot : « La plage fut sa mort. » *Piagghia* est ici dans le sens de pâturage. Il y était si assidu à remplir ses devoirs, qu'elle fut cause de sa mort. Comme on dit, en parlant de quelqu'un qui prend trop à cœur un genre de travail : « Il en est mort à la peine. »

XIV.

Ce *vocero* révèle plusieurs particularités de la vie corse. Dans toutes les maisons riches se trouve au rez-de-chaussée une pièce mieux décorée que les autres; on la qualifie de *piano nobile*. C'est la salle des étrangers; elle ne sert que dans les occasions solennelles : à la réception des hôtes distingnés, lors des mariages, des baptêmes et des funérailles; on y a dressé la table; mais ici le mot *tola* signifie tout à la fois et la table du festin, et la planche sur laquelle a été déposé le cadavre.

Dans sa douleur, la femme Santia, s'adressant au corps de son mari, comme s'il eût encore été vivant, va jusqu'à lui proposer une séparation, craignant qu'il ne s'ennuie avec elle; elle l'enverra à Bastia, vivre loin d'elle avec leur fille Nunzia-Maria.

Page 134, v. 13.

E culà ti ne starài	Et là tu resteras
Cu là to Nunzia Maria.	Avec ta Nunzia Maria.

Elle termine en déclarant que son deuil durera autant que sa vie, et une note fait connaître qu'elle a tenu parole. On trouve dans ce morceau une expression singulière et dont nous n'avons pu rendre complétement l'énergie :

Page 134, v. 19.

Mi vógliu strappà lu còre	Je veux m'arracher le cœur
Eo con tutte le radice.	Avec toutes ses racines,

c'est-à-dire avec les veines et les artères qui viennent s'y rendre ou qui en partent.

Page 136, v. 3.

O Juvà, sai chi per te	O Giovanni, sais-tu que c'est pour toi
Or ci sò li lacci tèsi?	Que sont tendus les filets?

ce qui veut dire : Sais-tu que la mort a tendu ses filets et que tu dois y tomber? Elle veut exprimer par là qu'on va l'enlever comme les chasseurs enlèvent leur gibier.

Les morts de Vescovato étaient ensevelis dans le cimetière d'un couvent situé sur le territoire de Venzolasca. Ces deux villages, bâtis sur le versant des monts qui regardent la mer d'Étrurie, se présentent de la manière la plus pittoresque.

Le *mezzaro, mezaru*, est une sorte de voile blanc ou même noir que portent les femmes en toilette.

Les *fallette* ou *faldette* sont des jupes de bure et de couleur sombre,

que les femmes relèvent sur la tête en manière de capuchon; elles s'en servent à l'église et ne les quittent plus dans le deuil; les *fallette* sont portées par les gens pauvres; elles remplacent la mantille espagnole.

XV.

Ce *vocero* est sorti du cœur d'une mère. Rien n'est plus touchant et plus naturel que les expressions employées, et nous croirions les affaiblir en les commentant.

Il résulte du texte que l'on revêt les morts de leurs plus beaux habits pour les porter au cimetière, et qu'avant de les enlever, on les expose à visage découvert, soit à l'église, soit dans la maison mortuaire.

XVI.

Ce *vocero*, qui manque peut-être d'originalité, se recommande pourtant par quelques traits heureux et consacre quelques habitudes relatives aux funérailles des prêtres.

En Corse, la première messe que dit un prêtre est chantée; c'est pourquoi on la qualifie de *cantamissa* (voy. p. 211). Les deux premières stances de ce *vocero* rappellent cet usage. L'improvisatrice, après s'être livrée à ses illusions, car elle a parlé de l'abbé Giovanni Andrea comme s'il eût été vivant, revient à la réalité en disant :

Page 144, v. 14.

Or punimmu a mente a segnu	Tâchons de calmer nos esprits
E parlemmu in pusitura;	Et de parler avec précision.

et il n'en est plus question que comme d'un mort qu'il faut honorer, car :

Même page, v. 31.

Sarà què l'ultima mane	Cette matinée sera la dernière
Ch'io vi vecu u càlge in manu.	Que je vous verrai le calice à la main.

Lors des funérailles, les prêtres morts sont revêtus des habits sacerdotaux, et le calice est dans leurs mains. (Voy. le XXIIe *vocero*.)

XVII.

Une jeune fille de la famille des Alibertini épousa, contre le gré de ses parents, un paysan de Pruno. Dès lors, sa famille refusa de la voir, et elle vécut dans un grand état de médiocrité. A l'époque de la mission, ses parents l'engagèrent à venir au couvent de Saint-Antoine, où devaient avoir lieu plusieurs grandes cérémonies religieuses. C'était sur ce terrain sacré

que devait s'opérer le rapprochement entre Cecca (Francisca) et sa famille. Mais son mari refusa de la laisser partir, craignant qu'on ne remarquât sa tenue plus que modeste. Cecca tomba malade et mourut, sans que ses proches le sussent autrement que par le bruit public. Madeleine, sa sœur, se rendit cependant à Pruno et prononça ce *vocero*, dans lequel elle reproche avec amertume au mari d'avoir laissé Cecca dans un état voisin de la misère. Elle était vêtue de ce gros drap de Corse, nommé *pannolano*, qui n'est pas mis en teinture, au lieu d'être habillée de ce drap fin venu du continent et mis en couleur. Le premier sert aux paysans pauvres, et l'autre aux citadins aisés. Enfin, elle portait des fardeaux sur la tête et allait à la fontaine. La sœur montre plus d'orgueil de famille et de mépris de la pauvreté que de véritable sensibilité. Elle va même jusqu'à désirer que son beau-frère périsse de mort violente, de *male-mort*, vieux mot français que nous avons hasardé et qui rend exactement l'italien :

Page 156, v. 7.

Ma chi t'ha portatu quì	Que celui qui t'y conduisit
Possa fà la mala mórte.	Puisse mourir de *male-mort*.

Elle en est reprise par une assistante, sœur du mari, qui, après s'être bien assurée qu'elle est en effet Madeleine, sœur de la défunte, lui dit avec beaucoup de sens et d'à-propos :

Page 156, v. 21.

Ma parlate un pocu mégliu	Mais parlez un peu mieux
Ghiacchì voi site bennata.	Puisque vous êtes si bien née.

Madeleine profite de cette leçon et termine sans plus d'invectives :

Page 150, v. 32.

Era forse qualchi Turca	J'étais peut-être quelque Turque
Venute da Berberia.	Venue de la Barbarie.

Madeleine, qui n'est pas forte en géographie, place les Turcs en Barbarie. Ici *Turca* a le sens de mécréant ou d'infidèle.

Page 152, v. 8.

Che tu purtava lu pannu.

Lu pannu désigne ici le drap de Corse.

Même page, v. 15.

Chi purtavi lu capagnu.

Capagnu, rond de paille qui se met sur la tête quand on porte des fardeaux.

Page 154, v. 5.

Nu la cascia....

Cascia, caisse, coffre, bahut.

Même page, v. 20.

Cummar Anghiula-Maria.

La commère Angela-Maria était une célèbre vocératrice, cousine de la morte. En prononçant ses paroles sur le cercueil, elle l'aurait fleuri.

XVIII.

Ce *vocero* n'est pas exempt de quelque recherche. Une veuve pleure son mari et rapporte à lui tout ce qu'elle connaît de beau et de bon. On y sent, ainsi que dans plusieurs autres compositions du même genre, le génie oriental qui se trahit par de la boursouflure et quelquefois par du mauvais goût. Il y a pourtant çà et là quelques traits touchants; tels sont, page 162, v. 25:

Vo' parlati a li me' ócchj
Una vela a la marina.
«Vous étiez à mes yeux une voile à la mer.»

Ou bien encore, page 164, v. 11:

O lu me' presu a li voti
. . . . . .
Nun m'ascunderàchiu più
Sottu lu vóstru bavèllu.
«O vous, objet de mes vœux, vous ne m'abriterez plus sous votre menton.»

XIX.

Ce *vocero* abonde en traits touchants, pleins de chaleur et de naturel. Les répliques données par les compagnes de la morte ont ce même caractère. On voit, par le texte, que, quand on expose les morts, on passe sous le menton un ruban qui vient s'attacher sur le haut de la tête et qui tient la bouche fermée, pour mieux conserver la physionomie; c'est pourquoi il est dit, page 164, v. 2:

. . . . . mi pare. . .
. . . chi l'abbiano ligata
Di friscettu la sò gola.
«Il me semble qu'on a attaché son menton avec un ruban.»

XX.

Beaucoup de *voceri*, et celui-ci est du nombre, sont prononcés après la mort de ceux auxquels ils se rapportent et loin d'eux. Ils sont aux autres *voceri* ce que les cénotaphes sont aux sarcophages.

XXI.

Même genre que les *voceri* XV et XIX et avec autant de naturel et plus de concision.

Le début :

Este dettu lu rosariu

annonce que le rosaire est terminé. Les femmes réunies autour de la table, *tola*, sur laquelle est étendu le cadavre, récitent le rosaire, après quoi commencent les *voceri*.

La mort, dans le cinquième verset, page 180, v. 14, est qualifiée de *pedanella*, parce qu'elle arrive à l'improviste et comme si elle marchait sur la pointe du pied :

Ah la ladra pedanella !

Page 182, v. 8.

E pronta è la cavalcata.

Quand le marié et la mariée appartiennent à deux villages différents, une cavalcade accompagne la jeune femme au village de son mari, et les meilleurs cavaliers ouvrent des défis à qui arrivera le premier pour prendre les clefs et les donner à l'épouse. Ces clefs sont le symbole du rôle qu'elle jouera désormais comme maîtresse de maison.

Il ne s'agit point ici d'une *vendetta*, mais simplement de rendre hommage à la mémoire de Santucci, qui, vivant, s'occupait, comme médecin et comme curé, du salut spirituel et temporel de ses paroissiens. Il traitait les malheureux sans leur demander d'honoraires, et ce qu'il recevait d'une main, il le donnait de l'autre. Par qui sera-t-il donc remplacé?... Par quelque prêtre discourtois et impoli. Désormais on ne regardera plus que de loin la maison curiale, car c'était là que se rendaient les disloqués que les mains *fées* du docteur-curé savaient si bien guérir : ils en oublieront le chemin. Hélas ! c'en est fait ; les cloches ont beau sonner, elles ne le réveilleront pas, et la vocératrice n'aura pas à son chevet, au moment suprême, le bon Santucci pour lui ouvrir les portes du ciel.

On ne connaît pas l'époque à laquelle fut composée cette improvisation ;

seulement il ressort du texte même qu'alors on enterrait les ecclésiastiques dans les églises, ce qui nous reporte avant la révolution de 1789.

Page 186, v. 15.

Quanti mai ci n'è arrivatu	Combien en est-il venu
Da vicinu e da lontanu	De près et de loin
Tutti a dimandàne informi	S'informer de votre état,
Quì da voi signor Piuvanu !	A vous même, seigneur curé.

Lorsqu'une personne est malade, elle est d'ordinaire, en Corse, obsédée de visites et de questions. Cet usage, auquel on ne peut se soustraire, a quelquefois été fort nuisible au rétablissement des malades, et quelquefois même il leur a été funeste.

Page 184, v. 2.

Feréra d'Orézza,

Usine où l'on travaille le fer.

Même page, v. 19.

Duttore per poverómi	Médecin des pauvres gens,
Senza mai piglià quattrina !	Sans exiger le moindre *quattrino* !

Le *quattrino* est une monnaie de Toscane qui vaut environ un centime.

Page 186, v. 5.

E la casa di messé.	Et la maison du messire.

Messé, *messere*, messire; ce titre nobiliaire, aujourd'hui inusité, est attribué, en Corse, au curé et à tous les ecclésiastiques.

Même page, v. 24 et 30.

Le verbe *féer*, être enchanté, très-usité dans les romans de chevalerie, est devenu vieux. Les expressions : *Fatatu cu le so mani* et *Cu le so mani fatate*, montrent qu'il est conservé en italien et dans le dialecte corse. Pour nous rapprocher du texte, nous avons cru pouvoir mettre, en parlant des mains habiles de Santucci, qu'elles étaient fées.

XXIII.

Ce *vocero* est l'un des plus naïfs qui aient été prononcés; il y règne une très-grande douceur d'expression, beaucoup de fraîcheur et de grâce. C'est une jeune fille qui pleure sa compagne et qui lui recommande de donner dans l'autre monde de ses nouvelles à ses parents et à un oncle curé, bienfaiteur de sa paroisse. L'improvisatrice a bien le langage de son âge.

Page 188, v. 14.

. . . . a mé cumpagna	. . . . Ma compagne
E fóra tutta impumpata.	Est dehors toute parée.

Nous avons déjà fait remarquer que l'on expose les morts, en grande toilette, sur le seuil de la porte des maisons. C'était un usage grec.

Page 190, v. 10.

Che nun' erate a la cima. | Vous n'aviez pas atteint le sommet (de l'âge), c'est-à-dire : Vous grandissiez encore.

Page 192, v. 5.

Diciarete a ziu Piuvanu... | Vous direz à l'oncle curé...

Ce bon curé est Simon Defranchi, de Soccia, qui fit venir à ses dépens de la montagne l'eau d'une petite rivière ; elle rendit le territoire de la paroisse extrêmement fertile.

XXIV.

Ce *vocero* n'a aucun cachet d'originalité, mais il révèle un usage dont il est parlé dans l'histoire de tous les peuples primitifs, celui de faire une sorte de procession circulaire autour du cadavre ; les femmes, qui remplissent, comme on sait, le rôle principal dans les funérailles, se livrent, pendant ce temps, à des gestes de douleur et poussent des cris plaintifs. C'est une danse funèbre, et voici pourquoi la vocératrice dit, p. 196, v. 11 :

Grande fatemi lu cieciu	Faites le grand cercle
Et majò lu caracolu.	Et dansons le *caracolo*.

Caracolu est le nom de cette danse ou pantomime.

Page 196, v. 13.

Che questu è un bellu peccatu. | Ceci est un beau péché,

c'est-à-dire un grand malheur. C'est dans ce sens que l'on dit *belle* la Gorgone par métonymie.

Nous ferons remarquer, en terminant ces notes, que les seuls chants particuliers à la Corse sont ceux de la première série des *voceri*, faisant un appel aux passions. Les vocératrices qui se bornent à célébrer les qualités du mort, remplissent l'ancien rôle des *præficæ*, sortes de pleureuses, accompagnement obligé des funérailles romaines. Ces femmes chantaient sur un ton lamentable les vertus et les actions d'éclat du mort. C'étaient là les *næniæ*, sortes de complaintes funèbres, connues des Grecs sous le nom de μονωδία. Les anciens recueils de poésies espagnoles et portugaises renferment des *endechas*, invariablement composées de quatre vers de six ou

de sept syllabes, souvent consacrées aux morts, mais non toujours; lorsqu'elles l'étaient, des femmes nommées *endechaderas de los muertos* les prononçaient. Les modernes, substituant la prose aux vers, prononcent souvent devant un cercueil de véritable *nœniæ* où la louange n'emprunte pas toujours à la sévère vérité les expressions qu'elle emploie.

Les *voceri* de la dernière série, véritables *nœniæ* modernes, sont empreints d'une grande douceur et touchent surtout par le naturel et la simplicité. Ces qualités semblent exclure l'originalité et l'imprévu; la mère qui pleure sa fille, l'ami qui déplore la mort de son plus cher compagnon, la sœur pour toujours séparée d'une sœur tendrement aimée, la femme qui se voit enlever son mari, profèrent, dans l'amertume de leur cœur, des paroles que chacun de nous a dites ou entendues. Il serait facile de démontrer que toutes les littératures ont leurs *voceri;* car dans tous les lieux et dans tous les temps les grandes souffrances ont été interprétées de même. En réunissant les poésies consacrées à la mort, on formerait un vaste recueil dont toutes les pièces seraient, en quelque sorte, une imitation les unes des autres. C'est ainsi qu'en lisant le *Romancero español*, nous trouvons une romance moresque qui semble appartenir au genre des *voceri;* nous la donnons, en l'abrégeant, non comme un modèle des *endechas* dont nous venons de parler plus haut, mais comme une preuve de cette uniformité dans les plaintes proférées par les cœurs souffrants :

Los funerales de Celin.	**Les funérailles de Celin.**
Por la puerta de la Vega	Par la porte de la Vega,
Salen moros á caballo,	Vers le premier quart de la nuit,
Vestidos de raso negro,	Sortent des maures à cheval,
Ya de noche al primer cuarto,	De sombres tissus couverts;
Con hachas negras ardiendo,	Ils portent des torches enflammées
Un ataud accompañando.	Et accompagnent un cercueil.
¿A dó va el mal logrado	*Où donc va le malheureux Celin,*
Celin, del alma y vida despojado?	*Qui a perdu la vie et exhalé son âme?*
. . . . .	. . . . .
Con él van sus deudos todos,	Près de lui marchent ses proches,
Y un alfaqui señalado,	Ainsi qu'un célèbre alfaqui;
Y cuatro moras hermanas,	Quatre sœurs moresques
Con muchos en su resguardo;	Avec bien d'autres font cortége,
Y dicen al son funesto	Et tous disent, au son lugubre
De un atambor destemplado:	D'un tambour détendu :
¿A dó va el desdichado, etc.	*Où donc va le malheureux*, etc.
. . . . .	. . . . .

Una mora, la mas vieja,
Que de niño lo ha criado,
Sale llorando al encuentro,
Mil lágrimas derramando,
Y con furia y accidente
Pregunta al bando enlutado :
¿A dó va mi hijo amado, etc.

¿A dó vais, bien de mi vida?
¿Cómo asi me habeis dejado?
¿Qué es del amor increible
Que siempre me habeis mostrado?
¿Quién éclipsó vuestros ojos,
Luz de los mios cansados?
¿Do vais, mi hijo amado, etc.

¿Dónde os llevan, hijo mio,
En estos pechos criado?
¿Quién mudó vuestro color
Y el rostro apacible y claro?
¿Quién ha sido el homicida,
Y de ánimo tan osado?
¿A dó va mi hijo amado, etc.

Diez y seis años hoy hace,
Ved cuán contados los traigo,
Que vuestra madre os parió
Y yo os crié en mi regazo :
Yo crié un fuerte muro
Aunque lo veo derribado,
Pues faltais, mi hijo amado, etc.

Con estas lamentaciones,
Sin que la sientan dar cabo,
De lágrimas hace rios
Por adonde van pasando.
Y á darle la sepultura
Dentro en su villa han entrado,
Del triste e desdichado
Celin, del alma y vida despojado.

Une moresque, la plus vieille,
Celle qui a élevé son enfance,
Sort à sa rencontre en pleurant,
D'un torrent de larmes baignée.
Puis, tout à coup et furieuse,
Demande au cortége en deuil :
Où donc va mon fils bien-aimé, etc.

Où allez-vous, bonheur de ma vie?
Pourquoi m'avez-vous ainsi délaissée?
Qu'est devenu ce merveilleux amour
Que toujours vous m'avez témoigné?
O lumière de mes yeux fatigués,
Qui donc a fermé les vôtres?
Où allez-vous, mon fils, etc.

Où donc vous portent-ils, ô fils
Que mon sein a nourri?
Qui changea vos couleurs
Et ce doux et gracieux visage?
Qui donc fut l'homicide?
Qui donc a montré tant d'audace?
Où donc va mon fils, etc.

Seize ans aujourd'hui s'accomplissent,
Voyez si j'en sais bien le nombre,
Que votre mère vous enfanta,
Et moi, je vous élevai sur mon giron :
J'avais fait de vous une forte muraille,
Bien que je la voie renversée,
Vous n'êtes donc plus, ô fils, etc.

Ainsi se lamentant toujours,
Et sans pouvoir faire nulle trève,
Répandant partout sur leur passage
Des ruisseaux de pleurs;
Ils parvinrent au lieu de la sépulture,
Dans la maison des champs
Du triste et malheureux Celin,
Qui a perdu la vie et exhalé son âme.

CHANTS POPULAIRES CORSES.

SÉRÉNADES ET BERCERIES.

I.

SERENATE.

I.

SERENATA

DI UN

GIOVINE DELLA PIEVE DI SERRA, CHE POI DIVENNE BANDITO.

Dialetto del di quà da monti.

Beatrice, fa riflèssu
A sti me' versi piétosi:
Amu a te più ch'a me stessu,
E tu mai ti ne riposi:
Tu questu mio cór póssiedi;
Per te móru e tu nun credi.

Tu sa' ch'un lustru è finitu
Ch'éo di te sou prigiunéru;
M' ha' incantatu, m'hai scimmitu,
E nun sò cambià penséru;
Ma però sentu discore
Chi cun altri fai l'ammore.

Quest'eo crède nun lu possu:
Amar altri nun cunviène:
Una tigre avrei cummossu
A pietà, caru miò bène;
Nun la puoi far in cuscianza,
Altri amàne, e a me speranza.

I.

SÉRÉNADES.

I.

SÉRÉNADE D'UN JEUNE HOMME DE SERRA QUI, REPOUSSÉ PAR SA BELLE, SE FIT BANDIT.

Dialecte d'en deçà les monts.

Fais attention, Béatrix!
A ma plainte douleureuse:
Je t'aime plus que moi-même,
Et tu ne t'en préoccupes guère.
Tu possèdes mon cœur;
Pour toi je meurs et tu ne le crois pas.

Tu sais que plus d'un lustre s'est écoulé
Depuis que tu m'as fait captif.
Tu m'as enchanté, tu m'as rendu fou;
Je ne puis plus avoir qu'une seule pensée;
Et cependant j'entends répéter
Que tu fais l'amour avec d'autres.

Non, je ne le puis croire:
Il ne te convient pas d'en aimer d'autres.
J'aurais touché une tigresse
De pitié, ô bien si cher!
Non, en conscience, cela ne peut se faire...
A eux l'amour! à moi l'espoir!

Quante angosce ho suppurtàte
Quanti affani e crepacóri!
Quante pessime nuttàte
Tantu in casa come fóri!
E se un altru n'ha pussèssu,
Móru e nun mi ne cunféssu.

Se bramate di stà in pace,
Cun bo' parlu, o cari amanti,
Nun circàte il can chi ghiace:
Chi ne vuóle si ne stanti:
Chi pretende alla battaglia
Porti arrazzàta la scaglia.

Nun è ghiócu da zitélli;
Parlu chiaru, ognun m'intenda:
Alla larga, o runzinélli,
Chì va male la faccenda.
Chi ti sposa, o déa gradita,
Più nun conti su la vita.

Tu sa' ch'éo ti adòru in tàra,
E nun tengu altru disiu,
Ma se tu mi lasci, o cara
Qualchidunu pàga il fiu;
E ti vógliu, o cara diva,
Mórta, se nun possu viva.

Una cosa mi cunsòla,
E mi ne spàcchiu col cantu:
Le nozze saran la còla,
L'allegrezza sarà il piantu.
Lascerò lu patriu sólu,
Ma ne vógliu a lu curghiólu.

Diran tutti a miò favore
Tu sarài l'incausata,

Que de tourments j'ai soufferts,
Que d'angoisses et de dédains!
Combien de nuits sans repos,
Soit à la maison, soit aux champs;
Ha! si quelqu'autre te possède,
Je mourrai, et je mourrai sans confession!

Si vous désirez être en paix,
Écoutez-moi bien, amants chéris;
N'irritez pas le chien qui est couché.
Que celui qui veut recueillir, sème;
Et que celui qui prétend livrer bataille,
Marche avec un fusil bien armé.

Non, ce n'est pas un jeu d'enfant:
Je parle clairement, que chacun me comprenne.
Au large donc, méchants roussins!
Ici les affaires vont mal.
Que celui qui t'épousera, ô gracieuse déité,
Ne compte plus sur sa vie.

Tu sais que sur la terre je n'adore que toi
Et que tu es mon seul désir;
Mais si tu me délaisses, ô chère!
Quelqu'un certes en souffrira.
Je te veux, divinité chérie,
Morte, si je ne puis t'avoir vivante.

Une chose me console
Et je m'en flatte dans ces chants:
Les noces deviendront des funérailles,
L'allégresse se changera en pleurs.
Je quitterai ma terre natale
Et je me livrerai au crime.

Tous diront, pour m'excuser,
Que tu es la coupable.

Beatrice traditòra
Tu saràì sempre chiamata,
Tu sarai la disleàle,
La causa di tantu male.

Ti diran cose inumane
Per ogni lócu e cónfinu:
Turnà bógliu un fiéru cane
Péghiu assai d'un Galeazzínu;
Bógliu e lingue d' i mezzàni
Falle a pezzi e dalle ai cani.

Vada in fume casa e tettu,
Ogni parente in ruina:
S' all'azzardu mi ci mettu,
Nessun libaru cammína;
E se il partitu m'invasa,
Nun surtí fuóri di casa.

Senti chi la jente dice
Da per tuttu lu paèse:
L'amante di Beatrice
Farà cose nun più intèse;
Farà ghiornu sera e mane
Risunà strite e campàne.

Eo nun credu ch'altri aspiri
A lu tò voltu jucondu;
E chi a me nun stà a sentire,
Fors' è saziu di stu mondu;
A' me' detti ognun s'accórdi:
Le gride sò pe li sòrdi.

Dunque tu, cara dilétta,
Statti allégra, opra judíziu,
Da te mai nun si permétta
Ch'éo ne vada al precipíziu;

Toujours tu seras nommée
Béatrix la perfide,
Et tu seras, déloyale!
Cause de tant de malheurs.

On te dira des paroles offensantes
Dans tous nos cantons et dans tout le voisinage.
Je veux devenir un chien féroce,
Pire que ne l'était Galeazzino;
Je veux mettre en pièces la langue des *complaisants*
Et la donner aux chiens.

Que le toit et la maison s'en aillent en fumée!
Que toute la famille pleure sa ruine.
Si par hasard je m'y mets,
Personne ne cheminera tranquillement;
Mais si je prends ce parti,
Ne sors pas de ta maison.

N'entends-tu pas les gens dire
Par tout le pays:
L'amant de Béatrix
Fera des choses inouïes;
Il fera du matin jusqu'au soir
Entendre des cris et sonner des cloches.

Non, je ne crois pas que d'autres aspirent
A ton gracieux visage;
Celui qui ne voudrait pas me comprendre,
Serait sans doute las de vivre.
Que chacun soit attentif à mes dires:
Les cris sont pour les sourds.

Ainsi donc, chérie de mon âme,
Conserve ta santé et agis avec prudence;
Ne permets pas que par toi jamais personne
Ne me pousse dans le précipice;

Anzi a quelli dirgli puói :
Stiano a fà li fatti sói.

Quì finiscu ; il ciel ci assisti,
E ci metti la sò manu,
Chi nun bó bede le viste,
Da sta torre stia luntanu :
Si no, bineró alle próve :
U zóppu porterà le nóve.

II.

TERZINE SOPRA UN AMANTE

CHE

TEME DI ESSERE ABBANDONATO DALLA SUA INNAMORATA.

Dialetto della Balagna.

Stamàne un certo tale, pianu, pianu,
M'ha dettu un affaracciu. S'ellu è bèru,
Mi vedi prestu lu muschettu in manu.

Sentu cuntà da tuttu u mondu intiéru
Chi tu t'hai fattu un altru innamuratu
Sòca un ti piacciu più ; dimmi lu veru.

Dillami avà, per lu tonu sacratu!
Bóna farina un so, da fa frittélle;
L'avàrai prima mórtu che spusatu.

Ah! s'è vèggu ancu què, juru le stelle!
E tempu si ché mi ðecidi anch'eju
Facciu tu sia u spavecchio di è zitélle.

Un c'è più ceremonie ; pensa ch'eju
So risolutu e ci vógliu crepà ;
Ma ti vógliu insegnà lu calatéju.

Certes, tu peux leur dire
Qu'ils aient à s'occuper de leurs affaires.

Je termine ici. Que le ciel nous assiste
Et que sa main nous conduise.
Quiconque ne veut pas voir un malheur,
Doit s'éloigner de cette tour,
Sinon j'en viendrai aux effets,
Et un boiteux en portera la nouvelle.

II.

TERCETS D'UN AMANT
QUI
CRAINT D'ÊTRE ABANDONNÉ PAR SA MAITRESSE.

Dialecte de Balagna.

Ce matin un certain quidam, piano, piano,
M'a dit une chose... si elle est vraie,
Tu me vois avant peu le mousquet à la main.

J'entends dire par tout le monde
Que tu as fait un autre amoureux.
Il paraît que je ne te plais plus? Dis-moi la vérité.

Dis-la-moi à l'instant, par le tonnerre sacré!
Je ne suis pas farine bonne à faire des beignets;
Tu l'aurais plutôt mort qu'époux.

Ah! si je vois pareille chose, j'en jure par les étoiles:
Le temps sera venu de me décider à mon tour
A faire que tu sois un épouvantail de jeunes filles.

Parlons sans tant de façons; pense que je
Suis décidé; et dussé-je en mourir,
Je te veux enseigner la politesse.

Prima chi un altru t'abbia da spusà
M'hai da sente cantà lu *subvenite*
T'andù farèi cumu ti parará.

Avà le mio faccende so finite;
Arrangiàte so tutti li mercanti
Se un beggu megliu sentarei le strite

So chi ci n'è in paese molti e tanti
Chi credenu di stassine all'infóra;
Ma só cumu chiappàlli tutti quanti.

S'eju veggu ancu què, bai malóra!
Sàrati puru in casa, e lu to amicu
Ch'ellu un stràpunti più di nasu fóra

Or dunque senti quellu ch'è ti dicu:
Sai chi nun so micca troppu dirittu;
Di mettemi a la macchia un temo un ficu.

Chi pretendissi di spusatti è frittu;
Ci aghiu lu mio puséssu e non ti vale;
U fiéru póssu fà: ci aghiu dirittu.

Ma veggu chi l'affari vanu male;
Or ti cunsigliu di cuntritti préstu,
E allestisciti pur lu funerale.

Ancu lambrascu l'abbia prontu e léstu;
Pè la brisacca aghiu lu sempiternu,
E di méttela in opra mi prutèstu.

A le mio pórte vógliu métte un pèrnu;
Ma almènu vógliu chi la jente dica
Ch'è' vò per un infida indù l'infèrnu.

All'ignuranti ci vóle la rica;
Bógliu imparatti un pòcu lu sindère;
E mancà nun ti pó s'ella ti trica.

Avant qu'un autre puisse t'épouser
Tu m'entendras chanter le *de profundis;*
Du reste, fais-en comme il te paraîtra.

Maintenant mes affaires sont réglées;
Je me suis arrangé avec tous les marchands.
Si les choses ne vont pas mieux, tu entendras des cris.

Je sais que dans le pays il y en a tant et plus
Qui se croient à l'abri,
Mais je sais comment les attraper tous.

Si je vois pareille chose... par la *male-heure*,
Renferme-toi dans ta maison, et quant à ton ami,
Qu'il ne mette pas le nez dehors.

Écoute donc bien ce que je te dis:
Tu sais que je ne suis pas trop facile;
Je me soucie comme d'une figue d'aller aux makis.

Quiconque prétend t'épouser est mort.
Tu es mon bien; tu as beau t'en défendre,
Tu peux faire la fière; je suis dans mon droit.

Je vois que les choses vont mal;
Je te conseille donc de te repentir promptement
Et de te préparer pour les funérailles.

Que ton chéri se tienne aussi tout prêt;
J'ai acheté du coutil pour un bissac
Et je suis tout disposé à m'en servir.

Je mettrai le verrou à ma porte;
Mais du moins je veux que l'on dise
Que pour une infidèle je vais en enfer.

Il faut aux sots donner la correction;
Je veux leur apprendre le savoir-vivre,
Et pour se faire attendre (ton châtiment) n'en est pas moins sûr.

Prima di prisentàtti 'nde lu Mère,
A mane stessa ch'hai da fà l'anéllu,
Fà ch'ella sianu pronte le to cère.

E pói dilli cusi, a cudanellu
Ch'ellu s'appronti puru, per Diu santu!
Ch'hanu da ésse tre palle a mezzu stéllu.

Or da la sistia mi scàppa lu pientu.
Chi magnà mi si possanu li cani
Si a tramindui nun facciu fócu spentu.

A veggu chiara, ogna a batte le mani;
Un c'è la mégliu che di fassi tème,
E fà rullà Duttori e Cappellani.

Fà puru mu tì piace, un mi ne prème;
Ci veggu chi tu sì la mio ruína.
Avà conoscu chi tu si dill'èmme

Ma pói comincià a piègne, la mischina;
Pentiti púru chi lu tempu è cortu
Aspettu a tò rispósta dumatina.

Piegnite púru tutti chi, s'è sortu,
A chi s'ha da guardà ch'ellu si guardi,
Sinnò la saraghetta a l'accortu
Bógliu fà bède ciocch' ell'è Grimaldi.

Avant de te présenter devant le maire,
Le matin même que devra se faire le mariage,
Fais que tes cierges soient prêts.

Et puis dis à ce fin renard
Qu'il s'apprête aussi; car, par le Dieu saint!
Il aura trois balles au milieu du front.

Dans la fureur s'échappent mes pleurs!
Puissent plutôt me dévorer les chiens
Que de ne pas vous exterminer, vous et votre race.

J'y vois clair; il faut en venir aux mains.
Il n'y a rien de mieux que de se faire craindre
Et de faire courir médecins et prêtres.

Fais comme tu l'entendras; il ne m'importe guères.
Je vois bien que tu es ma ruine;
Je sais maintenant ce que tu vaux, mauvaise!

Mais dès à présent commence à pleurer, malheureuse!
Repens-toi; le temps est court.
J'attends ta réponse demain matin.

Pleurez aussi tous, qui que vous soyez, si je sors.
Que celui qui doit se garder, se garde;
Autrement une veste sera raccourcie,
Et je ferai voir ce que c'est que Grimaldi.

NOTES DE LA SÉRÉNADE ET DES TERCETS.

Les deux pièces que nous venons de donner peignent les mœurs corses dans ce qu'elles ont de spécial, tout aussi bien que les *voceri;* aussi n'avons-nous pas hésité à les joindre à ce recueil. Tout dans cette île est extrême, et, comme on a pu le voir, l'amour y tient le même langage que la haine. On menace son amante comme on menace un ennemi, et le cœur d'un rival est aussi près du fer du poignard ou de la balle du fusil, que celui de l'homme qui a versé le sang d'un père ou celui d'un frère. Les sentiments doux et modérés ne sont point inconnus en Corse, mais on ne se plaît guères à leur faire jour au dehors. Il faut que la poésie, pour devenir populaire, peigne la fougue des passions, la jalousie, la haine ou le délire de la douleur. Pour trouver l'analogue des chants d'amour des soupirants corses, il faudrait quitter l'Europe et aller à la suite du célèbre romancier américain, chercher sur les bords des grands lacs, parmi les peuplades d'Indiens indépendants. En Espagne, où les passions atteignent à un très-haut degré de violence, le langage de l'amour y conserve son caractère de douceur ordinaire. On se plaint d'une infidèle, et l'on s'efforce de toucher les insensibles, mais on ne leur montre jamais en perspective la lame de son poignard. Nous hésitons à croire que ces chants aient été composés par un amant malheureux. C'est un poëte insulaire qui les a faits; mais il s'est rendu l'interprète des instincts populaires, et cela est si vrai, qu'ils sont aujourd'hui connus de l'île entière. Il n'est pas difficile de se rendre compte du caractère de rudesse de la plupart des poésies corses. Dans ce pays, si digne d'intérêt, le paysage est toujours grandiose et imposant, mais rien n'est plus rare qu'un site riant et gracieux. La nature, sans y être hostile à l'homme, le condamne à lutter contre la rigueur des saisons à défricher un terrain ingrat, à grimper sans cesse des pentes abruptes, couvertes de rocailles. Ces dures nécessités de la vie ont dû donner la force et la résolution, plutôt que la délicatesse des manières et la douceur des habitudes. Une autre cause d'influence, tout à la fois plus honorable et plus puissante, se présente encore : durant des siècles les Corses ont combattu pour leur indépendance et souvent même sans espoir. Devenus violents par l'habitude des longues luttes, ils ont dû transporter dans leur poésie le cachet de rudesse de leurs mœurs que la constitution physique du pays était impuissante à adoucir.

I.

Cette complainte amoureuse est déjà ancienne ; elle court parmi le peuple qui la chante dans le dialecte de par delà les monts. L'auteur est inconnu. Tantôt l'héroïne porte le nom de Béatrix, et tantôt celui d'Anna Dea.

Voici ce qui, dit-on, arriva la première fois qu'elle fut donnée en sérénade : la jeune fille, après l'avoir entendue, ferma sa fenêtre en signe de mépris, éteignit les lumières et poussa le son guttural et insultant que l'on connaît sous le nom de *scuccolo*. L'amant se retira désespéré, et, à quelques jours de là, s'étant rendu sur la place, il y attendit Béatrix pour se venger du refus insultant qu'il avait essuyé. Elle vint : aussitôt il se précipita sur elle, la renversa et lui coupa les cheveux. Après cette insulte publique, il se retira dans les makis et devint le plus terrible bandit de son temps. Nous ne pensons pas qu'il existe en aucune langue une *romance* écrite dans ce style. C'est moins l'amant qui soupire que le tigre qui rugit.

Page 232, v. 27.

Le nózze saran la còla. | Les noces deviendront des funérailles.

La *cola* est tout ce qu'on brûle de cire dans un enterrement.

Page 232, v. 30.

Ma ne vógliu a lu curghiólu. | Je veux en charger ma ceinture.

Curghiólu, c'est l'équipement, l'armement d'un hommé de guerre et celui du bandit. L'amant exprime qu'il se chargera la conscience de crimes nombreux.

Page 234, v. 8.

Péghiu assai d'un Galeazzinu. | Pire que Galeazzino.

Galeazzino, célèbre malfaiteur qui vit dans la mémoire des bandits corses et que l'amant se proposera pour modèle, le cas échéant.

Page 236, v. 6.

Da sta torre stia lontanu : | De cette tour qu'il s'éloigne.

Beaucoup de villages corses, ceux qui sont situés au bord de la mer principalement, ont une tour qui jadis servait de refuge dans les cas d'invasion des Pisans ou des Génois. Le futur bandit veut ici parler du village.

Page 236, v. 8.

U zóppu purterà le nóve. | Et un boiteux portera la nouvelle.

C'est un proverbe montagnard corse. Les boiteux ne pouvant travailler, se livrent à l'oisiveté et se font colporteurs des nouvelles vraies ou fausses, heureuses ou malheureuses.

II.

Dans cette pièce, l'amant s'exprime en tercets hendécasyllabiques. On ne chante point ces vers; on les récite. Beaucoup d'expressions ont une énergie brutale que nous avons adoucie dans la traduction. Il est parlé à chaque instant de meurtre et de funérailles, et la vengeance pourra s'étendre à toute la racé de l'amant préféré et de la jeune fille qui le trahit. Le sens de plusieurs passages demande à être éclairci.

Page 236, v. 16.

Bóna farina un so da fà fritélle. | Je ne suis pas farine bonne à faire des beignets.

Ce qui veut dire qu'il n'est ni facile à vivre ni endurant.

Page 238, v. 2.

M'hai da sente cantà le *subvenite*. | Tu m'entendras chanter l'office des morts.

Sub venite, expression tirée d'un psaume.

Page 238, v. 4.

Avà le mio faccende so finite. | Maintenant, mes affaires sont réglées.

Il a pris toutes ses dispositions pour le mariage, et les marchands sont tout disposés à faire les fournitures nécessaires au nouveau ménage.

Page 238, v. 15.

Di mettemi a la macchia un temo un ficu. | Je me soucie comme d'une figue d'aller aux makis.

Il ne donnerait pas une figue pour ne pas aller aux makis; tant il lui importe peu de faire ou de ne pas faire la vie aventureuse de bandit.

Page, 238 v. 22.

Lambrascu...

Il donne l'épithète de sauvageon à son rival; *lambrascu* signifie vigne sauvage.

Page 238, v. 23.

....lu sempiternu.

Le coutil; on appelle ainsi cette étoffe à cause de sa longue durée; *sempiterno*, éternel.

Page 238, v. 25.

A le mio pórte vógliu métte un pernu. | Je veux mettre le verrou à ma porte.

L'amant dédaigné exprime ainsi qu'il quittera sa maison pour longtemps; il mettra, comme on dit, la clef sous la porte.

Page 240, v. 2.

....fà l'anéllu. | ...donner l'anneau.

Donner l'anneau; se marier.

Page 240, v. 4.

.....cudanéllu.

On donne au renard le nom de *cudanello* à cause de la tache blanche qu'il porte à l'extrémité de la queue. En l'appliquant à son rival, l'amant tombé en disgrâce le désigne comme plein de ruse et d'astuce.

Page 240, v. 15.

....chi tu si di l'*Èmme*. | Je vois bien que tu es de la lettre *M*.

On doit chercher les qualifications fâcheuses dans la lettre *M*. Beaucoup d'épithètes malsonnantes commencent ainsi, sans doute parce qu'il en existe un assez grand nombre composées de *malus, mauvais;* telles sont *mécréant, méchant, maussade, médisant, malfaiteur, méprisable*. L'amant *mécontent* et *malencontreux* laisse à l'imagination le soin de choisir l'épithète qui convient à son infidèle; ce qui est une manière de les lui appliquer toutes.

Page 240, v. 21.

La saraghetta a l'accortu. | Sa veste sera raccourcie.

Ce qui veut dire qu'il raccourcira la veste de son rival, manière d'exprimer qu'il lui fera un mauvais parti.

II.

NANNE.

I.

Dialetto del di la' dai monti.

Ninninà, la mia diletta;
Ninnìnà, la mia speranza.
Siete voi la mia barchetta
Che cammina con baldanza;
Quilla chi non teme venti,
Ni tempesti di lu mari.
Addorméntati per pena;
Fate voi la ninnani.

Carica d'oru e di perli,
Carica di merci e panni;
Li veli sò di bruccatu
Venuti da mari indani
Li timoni d'oru fini
Con li laüri più rari.
Addorméntati ec.

Quando poi nascisti vui
Vi purtonu a battizani:
La cumari fu la luna,
E lu soli lu compari:
I stelli, ch'erano in ciélu,
D'oru aviani li cullani.
Addorméntati ec.

II.

BERCERIES.

I.

Dialecte de par delà les monts.

Berce, berce, ma chérie;
Berce, berce, mon espoir.
Vous êtes ma balancelle
Qui navigue mollement,
Et qui ne craint ni l'orage
Ni le caprice des mers.

Endormez-vous un instant;
Dodo, faites dodo.

D'or et de perles chargée,
Chargée aussi de rubans;
De fin brocart sont les voiles
Par delà les mers tissu,
Et couvert de ciselures
Le gouvernail est d'or pur.

Endormez-vous, etc.

Lorsque vous vîntes au monde
Le baptême on vous donna.
La marraine fut la lune,
Et le soleil le parrain.
Du ciel toutes les étoiles
Avaient de beaux colliers d'or.

Endormez-vous, etc.

L'aria riturnò serena
Tutta piena di splindori:
Anchi li setti pianeti
V'hanu infusu li so doni.
Ottu dì feceru festa
Tutti quanti li pastori.
Addorméntati ec.

Nun s'intesi altru che soni;
Nun si vidi altru che danzi
Per la valli di Cuscioni
E in tutti li vicinanzi.
Boccanera cou Falconi
Feci festa a li so usanzi.
Addorméntati ec.

Quando sareti majori,
Passereti pe li piani;
L'erbi turnerannu fiori;
D'oliu saran li funtani;
Turnerà balsamu fini
Tutta l'acqua di lu mari.
Addorméntati ec.

E tutti questi muntagni
Carcheran di picurini;
E sarannu tondi e mansi
Tutti i cervi, e li mufrini,
E li volpi cun l'astori
Fuggiran da sti cunfini.
Addorméntati ec.

Siete voi l'erba cannélla;
Siete voi l'erba baroni;
Quilla chi nasci in Bavélla,
Quilla chi nasci in Cuscioni:

D'une plus vive lumière
Le firmament s'éclaira.
Sept planètes vous dotèrent
Et vous comblèrent de dons;
Durant plus d'une semaine
Au village on vous fêta.

Endormez-vous, etc.

Partout des chants et des danses;
Partout des ris et des jeux
Dans le val de Coscione
Et le pays d'alentour.
On vit gais, à leur manière,
Boccanère et Falconi.

Endormez-vous, etc.

Quand vous serez grandelette
Dans la plaine vous irez.
Nous verrons fleurir la plante,
L'huile couler en ruisseaux,
Et l'eau de la mer changée
En un baume précieux.

Endormez-vous, etc.

Alors toutes nos montagnes
De troupeaux se couvriront;
Nous verrons doux et dociles
Et les cerfs et les moufflons;
Exilés de la contrée
Renards et vautours fuiront.

Endormez-vous, etc.

Vous êtes l'herbe cannelle,
Aussi l'herbe Baronna
Qui croît sur le Coscione
Et couvre le Bavella;

Siete voi l'erba mufrélla
Quilla chi pasci i muntoni.
Addorméntati per pena;
Fate voi la ninnani.

II.

Dialetto della provincia di Çoscione.

Nelli monti di Cusciòni
V'era natu una zitédra,
E la sò cara mammòni
Li facea l'annannarédra,
E quand'ella l'annannàva
Stu talentu li pregàva.

Addurméntati parpèna
Alegrezza di mammòni,
Ch'àghiu da allestì la cena,
E da cosce li pilòni
Pe u tò tintu babbarédru,
E pe li to fratedròni.

Quando vo' sarrètti grandi
Vi farèmu lu vestitu,
La camícia, lu bunnédru
E l'imbustu ben guernitu
Di dru pannu sfinazzàtu,
Chi si tesse scarticciàtu.

Vi daremu lu maritu
Allevàtu a li stazzàli,
Un bellissimu partitu,
E sarà lu capuràli
Di li nostri montagnóli,
Pecórai, e caprachióli.

Vous êtes l'herbe muffrelle
Que vont paître nos moutons.
Endormez-vous un instant;
Dodo, faites dodo.

II.

Dialecte de la province de Coscione.

A Coscione, dans les monts,
Était née une fillette
Et sa vieille grand'-maman
Lui faisait do, l'enfant do;
Tandis qu'elle la berçait
L'avenir elle annonçait.

Endormez-vous un instant
Charme de votre grand'-mère.
Je dois faire le souper
Et recoudre les habits,
Ceux de votre petit-père
Et ceux de vos jeunes frères.

Quand vous serez grandelette
Nous vous ferons un trousseau,
La chemise, le jupon
Et le casaquin garni
D'un drap finement tissu
Que l'on aura bien cardé.

Nous vous aurons un mari
Sachant conduire une étable,
Un très-opulent parti
Qui sera *caporali*
Des hommes de nos montagnes,
Pastoureaux et chevriers.

Quandu anderetti spósata
Purteretti li frinéri
N'anderetti incavalciàta
Cun tutti li mudracchéri,
Passeretti insannicciàta
A caramúsa imbuffàta.

Lu sposu n'andrà davanti
Cu li sò belli cusciàli;
Vi sarannu tutti quanti
Li sò cugini carnàli.
Alla Zonza di Tavéra
Vi faranu la spalléra.

Quand'arrivate a lu stazzu
Duve avete poi da stàni
Surterà la suceroni,
E bi tuccherà li mani;
E bi sarà presentatu
Un tinédru di caghiatu.

Quand vous prendrez un époux,
Vous aurez des écuyers,
Vous monterez à cheval
Avec vos garçons d'honneur,
Et vous passerez au son
De la cornemuse enflée.

L'époux ira devant vous
Portant de riches cuissarts,
Et vos parents réunis
Seront avec le cortége.
Au pays de Tavera,
Pour vous voir on fera foule.

Puis, arrivée au chalet
Où vous devez demeurer,
Viendra votre belle-mère
Qui vous pressera la main,
Et l'on vous présentera
Un vase de lait caillé.

NOTES DES BERCERIES.

Il existe en Corse un bien plus grand nombre de poésies populaires que celles réunies par nous dans ce volume. Mais nous avons cru devoir nous restreindre et ne donner que les chants qui présentent un véritable caractère d'originalité, tels sont surtout les *voceri* et les *nanne* ou berceries.

Nous ferons ici une remarque qui, étant pleine de vérité, a dû se reproduire souvent. La littérature populaire des Français est l'une des plus pauvres de l'Europe. Les refrains de nos paysans sont dépourvus d'idées fraîches et gracieuses, et la musique en est détestable. Dans les villes, le peuple chante uniquement des couplets de vaudeville ou d'opéra-comique, tronqués et méconnaissables. Les habitants des contrées méridionales sont poussés par instinct vers la poésie et la musique; nous avons nos tendances, mais elles laissent d'ordinaire sommeiller notre imagination. Quoique nous ayons plus que les autres peuples des chansons et des opéras, nous ne naissons ni poëtes ni musiciens; quoique nous possédions de beaux tableaux, de belles statues et de splendides édifices, nous ne sommes ni peintres, ni sculpteurs, ni architectes. Heureusement qu'il n'est pas un peuple qui soit éducable au même degré. Le sentiment du beau, la pureté du goût, l'amour éclairé des arts ne sont en nous qu'à l'état de germe, il faut que l'éducation éveille ces qualités et les féconde. Abandonnez le peuple français à lui-même, cessez de le pousser aux grandes choses, dites-lui que la gloire est une chimère et que la satisfaction des besoins matériels est tout, et non-seulement alors la France cessera d'être au premier rang, mais encore elle n'occupera qu'un rang inférieur parmi les nations qu'elle semble appelée à dominer toujours.

Les *nanne* ou berceries corses sont les seules poésies qui sortent du cadre que nous nous sommes tracé. Nous avons cru devoir les donner, parce que nous ne connaissons rien dans les littératures étrangères qui puisse leur être comparé. On les chante sur un ton lent et monotone. Le plan de ces petites compositions, ainsi que les sentiments qui y sont exprimés, varient peu. La berceuse, aïeule de l'enfant, annonce à sa petite-fille quelles seront ses destinées futures; on lui donnera de riches vêtements, des bijoux, des dentelles. Elle se promènera au milieu des fleurs, et la nature se réjouira de sa présence. Enfin, on lui montre dans un avenir lointain le mari, ce complément de l'existence de la femme. Les deux *nanne* sont exclusive-

ment faites pour les filles; en voilà une pour un garçon, mais elle est évidemment calquée sur les autres et elle leur est postérieure. Des stances entières leur sont empruntées. Les destinées prédites au jeune garçon sont bien moins riantes que celles annoncées aux jeunes filles, et le tableau tracé par le poëte fait contraste. Nous hésitions à la donner, mais on nous assure que naguères encore, dans quelques parties centrales de la Corse, les habitants terminaient sur l'échafaud une vie souillée de crimes dont ils appréciaient mal l'énormité, tant ils étaient plongés dans l'ignorance et la barbarie.

Voici cette pièce, écrite dans le dialecte de Ziccavo dont nous n'avions pas de spécimen, circonstance qui eût peut-être été suffisante pour lui faire donner une place dans ce recueil :

NANNA

che cantava una vecchia della pieve de Ziccavo ad uno profiglio.

Dialetto di Ziccavo.

In Palnéca di Pumonti
Un zitédru s'adrivava
E la so carra mammoni
Semprr'a trinnicadru stava;
Fenduli la nannarédra,
E stu fatu li prigava.

Addurmintetiv' o pegnu,
Aligrezza di mammoni,
Ch'aghiu da fàni la cena
E da coscie lì piloni,
Da lu vòstrru babbarrédru
E dai vóstrri frratidroni.

Quandu sareti majorri
Currarreti per li piani;
L'errbe turnerrani fiorri,
L'oliu currarà a funtani;
Turnarrà balzamu fini
Tutta l'acqua di lu marri.

Bi farremi lu jacchettu
Tuttu' n rossu prufilatu,
Cu li pennuli pinzzi

BERCERIE

chantée par une vieille femme du canton de Ziccavo à son petit-fils.

Dialecte de Ziccavo.

A Palnéca de Pumonti
S'élevait un jeune garçon,
Et sa chere grand'-maman
Toujours était à le bercer;
Tandis qu'elle l'endormait
Elle lui annonçait ainsi ses destinées.

Dormez, dormez, mon chéri,
Charme de votre grand'-mère,
Je dois faire le souper
Et coudre les *piloni*,
Celui de votre petit-père
Et ceux de vos grands frères.

Quand vous serez plus grand,
Vous courrez dans la plaine;
Les herbes se couvriront de fleurs,
L'huile coulera en ruisseaux,
Et toute l'eau de la mer
Se changera en un baume précieux.

Nous vous ferons la jaquette
Toute parfilée de rouge,
Avec ses basques en pointe,

E di bòttuli scaccatu,
E un barrittonu pinzutu
Di trrinnetta' nfiucchittatu.

Andareti a lu stazzali
Cu la vòstru babbarédru;
Bi ne staret' in cabanua
Calatu nant' un tinédru;
E bi sarà presentatu
Un cucchiarri di caghiatu.

Quandu sareti grandoni
Purtarreti li vóstr' arrmi;
Un bi farrani paura
Bultisciorri nè Gindarmi;
E si vu' set' inzirrmitu,
Sarreti un fiérru banditu.

Tutti li vòstr' antinati
Eran' ómini famosi;
Erani lésti e gagliardi,
Sanguinarj e curraghiosi;
M'aviani semprr' all' appóstu
Cutrachini e bedri cosi.

Cinqué di li più maneschi
Ne partiinu da Palnéca;
Ghiunti d nótt' inn Ajacciu,
Sbuttunoni una buttéga,
E prima chi fussi jorrnu
Funu sbrighi e di ritornu.

Ogna dónna di la rrazza
Tridici anni nun francava,
Parchi quidru' mpartinenti
Chi la scufia li tuccava,
S'edr' un li mittia l'anedru,
Dui simani nun scampava.

Ai rricconi e pruputenti
Di Palnéca e Ciamannaccie,
S'un balia la distrezza,
Li faciani le minaccie;

Ses boutons par ribambelles;
Et votre chapeau pointu
Sera chargé de rubans.

Vous visiterez les étables
Avec votre petit-père;
Vous vous tiendrez dans la cabane,
Monté sur un tonnelet,
Et l'on vous présentera
Une cuillerée de caillé.

Quand vous serez un jeune homme
Vous porterez vos armes;
Ni voltigeurs ni gendarmes
Ne vous feront peur.
Et si vous êtes excité,
Vous serez un fier bandit.

Tous vos ancêtres
Étaient des hommes fameux;
Ils étaient lestes, dispos,
Sanguinaires, courageux;
Toujours ils me destinaient
Des bijoux et des objets de prix.

Cinq des plus audacieux
Partirent de Palnéca;
Arrivés, de nuit, dans Ajaccio,
Ils pillèrent un magasin;
Et avant qu'il fût jour,
Ils étaient débarrassés et de retour.

Aucune femme de la famille
Ne franchissait treize ans (sans mari).
Car tout impertinent
Qui lui touchait le bonnet,
S'il ne lui mettait l'anneau
Ne passait pas la quinzaine.

Quant aux riches et aux opulents
De Palnéca et de Ciamannaccie,
Si l'adresse était insuffisante,
Les menaces opéraient.

Sicch' avian' in cunclusioni	De manière qu'en définitive
Tuttu a sò dispusizioni.	Tout était à leur disposition.
Ma lu' nfamu di Murandi	Mais l'odieux Morand[1]
Scurrunò la parrintia;	Se rua sur la parenté;
L'arristò tutt' in un ghiornu,	Il les arrêta tous le même jour
E ne fece la stirpia;	Et les arracha d'ici;
E li ladri Palnichési	Ces voleurs de Palnéca
L'aviani fattu la spia.	Avaient fait les espions.
Quindici funu' mpiccati,	Quinze furent mis à mort,
Tutti quanti a mézza piazza;	Tout autant et en pleine place,
Omini di gran valorri,	Hommes de grand courage,
Lu fior di la nóstra rrazza.	La fleur de notre race.
Forse saristi o satonu	Peut-être es-tu, mon chéri,
Per fanne la vindicanza.	Celui qui doit les venger?

Les deux *nanne* ou *berceries* (pages 246 et 250) donnent lieu à peu de remarques, et il suffira de recourir au vocabulaire pour avoir le sens des mots particuliers au dialecte corse. Dans la première il y a plus de recherche que dans la seconde. Les astres ont présidé à la naissance de l'enfant; ils l'ont douée de mille qualités. Tout le pays s'est réjoui à son baptême; les bergers ont dansé durant plus d'une semaine, et il n'est pas jusqu'à Boccanère et Falconi, les chiens du troupeau, qui ne l'aient fêtée à leur manière. Quand elle deviendra grande, la nature entière se réjouira à son aspect. L'huile coulera des fontaines, tout fleurira, et l'eau de la mer sera changée soudain en un baume précieux. Il est question dans ce chant de l'herbe cannelle, *Satureia græca* (Linn.), ainsi que de l'herbe baronne, *Thymus Herba-barona* (Loisel.), labiées très-odorantes et communes en Corse. On y parle aussi de l'herbe mufrelle (herbe aux moufflons) que les moutons aiment à paître. Quelques personnes écrivent qu'il s'agit de l'*Hyacinthus Pouzolzii* (Gay.), mais nous n'adoptons pas cette opinion; les herbivores laissent intactes dans les pâturages les plantes bulbeuses et n'en recherchent aucune. La deuxième *bercerie* s'étend sur les cérémonies du mariage corse. La jeune fille aura pour mari le *caporali* ou chef des bergers; on portera devant elle les *frinéri*, sorte de quenouille garnie de rubans, symbole d'une vie laborieuse. Il y aura une cavalcade élégante, des écuyers d'honneur, etc.; enfin, arrivée au chalet, la jeune femme sera reçue par sa belle-mère qui lui présentera un vase plein de laitage en témoignage de bien-venue et d'amitié.

[1] Gouverneur de la Corse sous l'empire

VOCABULAIRE CORSE

POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE

DES VOCERI ET CHANTS POPULAIRES.

(Nous ne donnons ici que les mots qui s'éloignent le plus de l'italien. Il est facile de rétablir ceux qui ne sont que légèrement modifiés. — Changement fréquent du V en B et réciproquement. — Les lettres *K* et *X* n'existent pas dans l'alphabet italien. Le *K* est remplacé par *ch* (χ des Grecs), l'*X* par deux Z.)

A.

Accasalata, de riche maison; de *casale*, patrimoine en Corse; *accasalata*, bien casée, bien dotée.
Accortu, *accorcio*, du verbe *accorciare*, raccourcir.
Acéllu, *ucello*, oiseau, par un retour vers l'étymologie; *avis*, en latin.
Addispératu, *disperato*, désespéré.
Adrivava, *allevava*; de *allevare*, nourrir, élever.
Aduniti, *adunati*, rassemblés.
Aghiu, *io ho*, j'ai (c'est aussi la terminaison de la première personne du singulier du futur de tous les verbes).
Amandula, *mandorlo*, amandier.
Ammente, *a mente*, de mémoire.
Ammintarsi, *ammentarsi*, se souvenir; *mi ammînteraghiu*, je me souviendrai.
Ancrocca, **incrocca**, terme en usage parmi les fileuses de lin, et qui s'entend de la formation du nœud du fil quand on veut le fixer sur le fuseau.
Ancu, *anche*, aussi; *anch'io*, moi [aussi.
Andría, *anderebbe*, il irait.
Arritrosa, *a ritroso*; *all'arritrosa*, au rebours.
Asciuverà, *asciugherà*, essuyera, séchera.
Avà, **avale**, **avane**, *adesso*, maintenant, à l'instant; *ava*, contraction d'*avanti*.
Avería, *avrei*, j'aurais.

B.

Babà, **babbu**, **bapu**, *babbo*, *padre*, père; *babbo* (Dante, *Inferno*, XXXII, 9).
Bagliutu, *valuto*, valu (*saristi bagliutu quante tre*, tu aurais valu autant que trois pour la bravoure).
Baléa, *valéva*, valait.
Bavéllu, *mento*, menton; de *bava*, *bave*, salive. On dit familièrement en français tailler une bavette, bavarder longuement.
Betu, *bevuto*, bu; de *bevere*, boire.
Bigiù, *gioje*, bijoux.
Bóli, **bulete**, *vuoi*, *volete*, tu veux, vous voulez.
Bóttuli, *bottoni*, boutons.
Buccatu, *messo*, mis, placé; bouté en vieux français.
Bunetru, *gonella*, jupe.

C.

Calatéju, *civiltà*, politesse.
Calatu, du verbe *calà* (cors.), se baisser, s'asseoir.
Calge, *calice*, calice.
Cantu, *angolo*, coin.
Capagnu, *cercine*, haillon, lambeau de linge enroulé, ou bourrelet de paille qu'on pose sur la tête pour porter des fardeaux.
Caracolu, sorte de danse ou de pantomime funèbre faite en cercle autour d'un cadavre ; *caracollo*, tourner en galopant.
Carchéra, *cartuchera* (esp.), giberne servant à la fois de ceinture, de cartouchère, de bourse à argent, de porte-pistolet, etc.
Carcheran, *caricheransi*, se couvriront.
Carréga, cherréja, *sedia*, chaise.
Cascia, cascione, *cassa*, caisse, coffre, cercueil, châsse.
Caviglia, *pizetto grosso*, ruban.
Cecca, *Francesca*, Françoise.
Cesta, *capellatura*, chevelure.
Cialambetri, *zampogna, cialambella*, chalumeau.
Cittàne, *città*, ville.
Civa, *trippa*, intestins.
Comma, *barruca*, perruque ; du latin *coma*, chevelure.
Consentu, *consento*, consentement.
Corciu, *meschino*, malheureux. Peut-être de *corculum*, petit cœur, mot de tendresse.
Corpu, *colpo*, coup.
Cudanéllu, littéralement qui porte une queue blanche ; surnom donné au renard dont l'extrémité de la queue est blanche. Ce mot est pris dans le sens de rusé, fourbe.
Cullemucine, *saliamocene*, montons, de *cullare*, monter.
Culore, de couleur, sous-entendu drap ; drap fin venant toujours du continent. On fabrique en Corse une espèce grossière de drap avec de la laine ; il est à l'usage du peuple. Dante emploie le mot *colore* pour fleur colorée (*Purgat*, XXVIII, p. 68). Ainsi fait Properce (*Élégie*, liv. I, p. 2). *Aspice, quos summittit humus formosa colores.*
Cume, devant une consonne ; **cum** et **cumed**, devant une voyelle ; *come*, comme.
Cumfalone, *gonfalone*, bannière.
Cummare, *commare*, commère ; du latin *cum matre agere.*
Cuppiólu, *coppio*, couple, avec la terminaison *ólu*, diminutif, petit couple.
Curdélle, *nastri*, rubans, ficelles.
Curghiólu, ceinture assez étroite en cuir, serrée autour des reins pour soutenir le pantalon.
Cutaléllu, *sassolino*, petit caillou.

D.

Descu, *tola*, table.
Di, *giorno*, jour. C'est aussi l'infinitif de *dico*, dire.
Dicchiucculata (*diti*), *dita svelte*, doigts dégagés, effilés.
Discore, *discorrere*, discourir.
Due, *dove*, où, par contraction.
Dumattina, *domani mattina*, demain matin.

E.

Ebbive, *evviva*, des vivat.
Egghi, chevreaux. Du grec αιξ, αιγος, chèvre.
Emmo, avemmo, *abbiamo*, nous avons.
Eo, eju, *io*, je.

Erburu, *albero*, arbre. Le radical des mots arbre et herbe est le même; l'un est la forme masculine et l'autre la forme féminine; dans le règne végétal, l'arbre est la force et l'herbe la délicatesse. *Homo* et *fœmina* donnent lieu à la même remarque. *Erburu*, dans le dialecte corse, semble se rapprocher de la forme féminine, *herba*.

Eri, *jeri*, hier.

Erme, *arme*, armes.

Esce, *uscire*, sortir.

Ete, *avete*, vous avez.

F.

Falare, *scendere*, descendre; *falgu*, je descends.

Fallette, **faldette**, jupon de toile fine ou de soie de couleur bleue foncée que portent les femmes du peuple et celles de moyenne condition; on le relève par derrière jusqu'en avant de la tête, de façon à couvrir le front; le devant est rabattu en forme de tablier. Les femmes s'enveloppent ainsi la partie supérieure du corps pour aller à l'église.

Faraghiu, *farò*, je ferai.

Fenduli, *facendogli*, lui faisant.

Fiadone, sorte de tarte sucrée.

Fideghiare, *guardare*, regarder, formé de *videre* en changeant *v* en *f*.

Filandrine, *filatrici*, fileuses.

Finzioni, *funzioni*, cérémonies.

Firmatu, du verbe *firmà*, rester.

Fratedrone, grand frère. Dans le dialecte des environs de Sartène, les mots italiens dans lesquels se trouvent deux *ll*, sont remplacés par *dr*, ou *tr*. Ex. *fratello* et *sorella*, *fratetro* et *soretra*.

Fratelluccio, petit frère.

Fratétru, *fratello*, frère.

Frestéri, *forestieri*, étrangers.

Fretu, *freddo*, froid.

Frezza, *freccia*, flèche.

Friscettu, *nastro*, ruban.

Fucone, *fogolare*, foyer, âtre.

Fummacciólu, petite fumée.

Funo, *furono*, furent.

Funtane, *fontane*, dans le sens de blessures saignantes.

Furia (in), *presto*, promptement, à la hâte. La *furia francese* s'entend de l'impétuosité de nos soldats dans le combat.

G.

Garganétri, *garganélli*, *gargozza*, gosier, de *gargariso*, latin et grec. Dans le Berry, le peuple appelle le larynx *garganet*.

Gattivo, *cattivo*, mauvais, méchant.

Ghià, *già*, déjà.

Ghiace, *giace*, il gît.

Ghiunto, *giunto*, arrivé. L'interposition de la lettre *h* a souvent lieu entre le *g* et l'*i*.

Ghiuvanni, **Ghiuvà**, **Juvà**, **Janni**, *Giovanni*, Jean; *Juvà* se rapproche de l'espagnol *Juan*, qui lui-même ressemble à Jean.

Gosu, *godutto*, joui.

Granone, *gran turco*, maïs. La terminaison augmentative *one* s'entend de la grosseur des grains.

Grimbiale, tablier, de *gremium*, giron, sein.

Grisciéllu, *trine*, dentelle.

Grombulo, *grano*, grain.

Guadagno, profit, gain. On l'entend aussi pour *prole*, race. Avoir des enfants mâles est un bonheur pour les gens des villes, c'est un profit pour les gens des villages.

Guéri, guère.

I.

Imparentadu, *il parentado*, la parenté, du verbe *imparentarsi*, s'allier.
Impumpata, *in pompa*, en pompe, en grande toilette.
Incaussato, *incolpato*, accusé, mis en cause.
Incrocca, voy. *ancrocca*.
Indani, *in là*, au delà (*da màri indani*, d'au delà des mers).
Indè, chez.
Indeh! deh! hélas!
Indu, *nel*, *nella*, dans.
Infinghia (*t'*), *d'infinghiassi*, refuser.
Informi, *informazioni*, informations.
Ingegnóla, *spazzola*, brosse; *spazzosola*, balai.
Ingernatura, *incanto*, charme.
Inguadrare, *incorniciare*, encadrer.
Invindecu, *invindecato*, non vengé.
Inzirmitu, *inzigato*, excité.
Irittu, arittu, *ritto sù*, sus debout.

J.

Jallu, *gallo*, coq.
Jan-Filì, Jean-Philippe.
Jente, *gente*, gens.
Jésa, Jéscia, *chiesa*, église.
Jorni, *giorni*, jours.
Jucondu, *giocondo*, doux, agréable.

L.

Lacca, cire à la laque, cire à cacheter.
Latùri, *lavori*, travaux.
Lamponi, *gettarono*, jetèrent.
Lascia stà, *lasciare stare*, laisse cela tranquille.
Lecato, *lasciato*, laissé.
Leche, lacà, *lasciare*, laisser.
Levà, être atteint, frappé.
Liatu, *legato*, lié, attaché.
Luco, c'est le nom de plusieurs villages de la Corse; de *lucus*, bois sacré, latin.

M.

Macétru, *macello*, massacre; de *macellarius*, boucher.
Mancu, *neppure*, non plus, pas même.
Mandile, *pezzuola*, mouchoir.
Mani, *mane*, matin.
Manivella, *bella di mani*, belle des mains.
Mazzulu, *mazzolino*, bouquet.
Meditàne, *metà*, moitié; de *mediétas*, latin.
Méjo, *mio*, mien.
Mercuri, *mercordi*, mercredi (le jour de Mercure).
Mermaru, *marmo*, marbre.
Messè, *messere*, messire. Terme dont on se sert pour parler à un prêtre dans la conversation. Cette dénomination leur appartient exclusivement.
Mezaru, mesaro, voile en mousseline, ordinairement noir, quelquefois blanc, dont les femmes de bonne maison se couvrent la tête. Cette partie de la toilette a été remplacée par le chapeau (*capellino*) dans les villes, où les costumes sont français.
Micca, non, pas.
Minuto di vita, *snello*, mince de taille, svelte.
Móre, *morire*, mourir.
Mu, *come*, comme.
Mudracchéri, muglinccheri, cavaliers qui forment le cortége de la mariée.

N.

Nantu, *sopra*, sur, au-dessus.
Nasci, *nacque*, du verbe *nascere*, naître.
Nidicale, c'est l'œuf qu'on laisse dans le pondoir pour que la poule aille pondre toujours dans le même lieu.
Niéllu, *nero*, noir, de *niger*. On donne le nom de *nielle* ou de blé noir à une plante croissant dans les moissons et produisant des semences noires (*nigella arvensis*). La *nielle*, ou charbon de blé, est une maladie produite par le développement d'un champignon qui consiste en une poussière noire charbonnée composée d'une innombrable quantité de séminules.
Nimmu, *nessuno*, personne, aucun.
Nu, *in*, en, dans.
Nunda, *nulla*, *niente*, rien.

O.

Ochie, oghie, *oggi*, aujourd'hui.
Ogliu, *voglio*, je veux.
Ogna, *bisogna*, il faut.
Orfagna, *orfana*, orpheline.
Oziu, *ozio*, dans le sens d'envie de faire une chose.

P.

Pannu, pannolano, *panno*, drap grossier de couleur brune qui sert à habiller les paysans.
Papeu, papiru, *carta*, papier. C'est le blanc du tir.
Partéinu, *partirono*, ils partirent.
Parii, *parevi*, tu paraissais.
Pedanélla, surnom donné à la mort qui arrive à la sourdine et d'un pied léger.
Pelibrunu, *di pelo bruno*. (*Cervu pelibrunu*, cerf au poil brun.)
Pennuli, basques d'habit.
Perchèd', *perchè*; on ajoute le *d* dans plusieurs cas, afin d'éviter un *hiatus*. C'est ainsi que Dante (*Inferno*, VII, 84; XXXI, 138, et ailleurs), écrit *ched* pour *che*, et *ned* pour *ne* (*Purgat.*, IV, 102).
Per pena, *per poco*, un peu, tant soit peu.
Persu, *perduto*, perdu.
Pèrte, *partire*, partir.
Pienghie, *piangere*, pleurer.
Pillótti, *cenci*, chiffons, haillons.
Pinzii, *pinzuti*, pointus.
Pòni, *porre*, mettre, placer.
Prigava, *pregava*, souhaitait, désirait.
Prigheti, *pregate*, priez.
Pruniccione, *prunajo*, buisson d'arbustes épineux.
Pruno, *virgulto*, rejeton de plantes épineuses (Dante, *Inferno*, XIII, 33).
Puarette, *poverette*, pauvrettes.
Pubbliche, les bans du mariage.
Pudía, *potevi, poteva*, tu pouvais, il pouvait.
Purtata, *posata*, couvert. Ce qu'il faut à chaque convive pour prendre son repas.
Purtétru, portéllu, *finestra*, fenêtre, diminutif de *porta*.

Q.

Què, *questo, questa*, celui-ci, celle-ci, ceci.

R.

Razione, *orazione*, oraison écrite qui, suspendue au cou d'une personne, la rend invulnérable d'après une croyance superstitieuse; scapulaire.
Réchi-Casali, *capo di famiglia*, chef de famille.
Rica, *sferza*, fouet, discipline, correction.
Ricatti, *rimedi*, remèdes.
Riezza, *ventolare*, vannage.
Ripiumatu, *freggiato*, orné. Littéralement remplumé, *rimpiumato;* un oiseau qui a ses plumes, après les avoir perdues, est orné, embelli.
Róta, même sens que *bunetru*, jupe.
Runzinélli, diminutif de *runzino*, bidet. Le mot *rosse* est le même mot, contracté et pris en mauvaise part.
Rusulatu, *roseo*, rosé.

S.

Saraghetta, diminutif de *saraga*, veste.
Sarconu, *stalla delle capre*. Étable aux chèvres; du grec σαρξ, σαρκος, chair.
Sbaccate, de *sbaccà*, fendre.
Sbaccone, *spacciatore*, fanfaron.
Scaglia, pierre à fusil.
Scasate, *slogate*, os délogés, luxés, déplacés.
Scià, *sia*, que tu sois.
Scimmitu, *scimmunito*, devenu fou.
Sciò, *signore*, par contraction; mot d'origine génoise.
Scirata, *schierata*, file.
Scortu, *brusco*, brusque, habile, adroit.
Scrupini, *scoprire*, découvrir, ouvrir.
Scuzzale, *grembiale*, tablier.
Scuzzulà, secouer.
Senz'er, *senza aver*, sans avoir.
Sgottano, *sgottare, sgocciolare, gocciano sangue*, dégoûtant de sang.
Si, *sei*, tu es.
Sindère, *sinderesi*, remords.
Sistia, *ira*, colère.
So, *sono*, je suis.
Sò, *suo, sua, sui, sue.*
Sòca, *forsechè*, peut-être que, il paraît que.
Spalléra, *spalle*, épaules.
Spavecchiu, *spaventacchio*, épouvantail.
Spignite, *spingete*, excitez.
Spirani, *sperare*, espérer.
Spirdu, *spirto*, esprit; on l'écrit de même dans le dialecte sicilien.
Spunía, *esponeva*, exposait, expliquait.
Stampane, *stampare*, imprimer.
Stanti, *stente*, du verbe *stentare*, gagner.
Stazzale, **stazzu**, *ovile*, bergerie.
Stéllu, *fronte*, front.
Strìte, *stride*, cris.
Struca, *strugga*, se détruise, s'éteigne.
Stirpía, *sterpamento*, extirpation.
Suale, *soave*, doux, léger.
Suceroni, *suocero*, beau-père.
Sullati, *soldati.*
Surélla, **surétra**, *sorella*, sœur.
Surtie, *uscivi*, tu sortais. Forme française.

T.

Tara et **tarra**, *terra*, terre.
Teme, *temere*, craindre.
Tenéa, *tenevo, tenevi, teneva*, je tenais, tu tenais, il tenait.
Tinta di vitrióla, couleur noire. *Tinta* en espagnol.
Tò, *tuo, tua, tuoi, tue*, ton, tien, etc.
Tóla, *tavola*, table.

Tombu, *ucciso*, tué.
Tonu, *tuono*, tonnerre.
Tramindui, *ambidue*, tous les deux.
Trapucchiare, *trapassare*, traverser, disparaître dans le lointain ou à l'angle d'un mur. Ce terme est aussi employé pour dire qu'une personne vient de quitter la vie.
Tremu, *tremito*, tremblement.
Trica, du verbe *tricà*, tarder.
Trinnicadru, **trinnicallu**, du verbe **trinnicà**, remuer, bercer.
Trisore, *cesoje*, ciseaux.
Truncate, *truncato*, tronqué; *synon*, de *sbaccate*, fanfaronnade.
Truvàllu, *trovarlo*, le trouver.
Truvàne, *trovare*, trouver.
Tufunaccia, *tufone*, trou (mauvais trou).
Tumbàllu, **tumbarlu**, *ucciderlo*, le tuer. Dans les vers italiens, il arrive souvent qu'on remplace par euphonie l'*r* final des infinitifs des verbes par une *l*.
Tuppare, *toppare*, *chiudere*, boucher, couvrir. *Topar*, en espagnol, boucher, fermer.
Turnerani, *torneranno*, deviendront.

U.

U, *il*, le.
Un, **unn**, **nun**, *no*, non.

V.

Vabu, *patre*, *papa*, père.
Vella, *bella*.
Vè, *bene*, bien.
Vecu, *vedo*, je vois.
Venini, *venire*, venir.
Verano, *primavera*, printemps, de *ver veris* (latin); *verano*, été en espagnol.
Vindicanza, *vendetta*.
Vescu, *vescovo*, évêque.
Vi, *voi*, vous.
Viste, *vista*, vue, aspect. Dans le sens de scènes tragiques.
Vò, *vado*, je vais.
Vocu, *bosco*, bois.
Vòtte, *botte*, *colpi di fucile*, coups de fusil.
Vunezze, *bunezze*, *bontà*, *grazie*, grâces, gentillesses.
Vuria, *vorrei*, je voudrais.

Z.

Zanu, *zaino*, panetière, sac-à-peau.
Ziglia et **Teghia**, *teglia*, *tegola* (toscan), tuile; on donne ce nom au foyer fabriqué avec de l'argile cuite au feu dans une caisse carrée.

TABLE.

Page.

Excursion en Corse 3

Voceri (considérations générales) 57

I. *Voceri* prononcés devant le cadavre de personnes tuées par leurs ennemis 68

1. O Lucía la capi-vana . . . . . *ib.*
2. Eo partu dalle Calànche 76
3. O caru di la surélla 78
4. Eu filàva la miò ròcca 86
5. E falatu lu fiadone 90
6. Oh le truncate di Piéru 92
7. Eo buria che le mé vòci 96
8. Or binendu pe lu ponte 100
9. O Mattéu dì la surélla 106
10. Ch'ella strúca lu so razza 116
11. Quandu n'intesi la nóva
Era alla nostra funtana 120
12. Gìesù, Giuseppe, Maria 122

II. *Voceri* prononcés devant le cadavre de personnes qui ne sont point tombées sous les coups de leurs ennemis 129

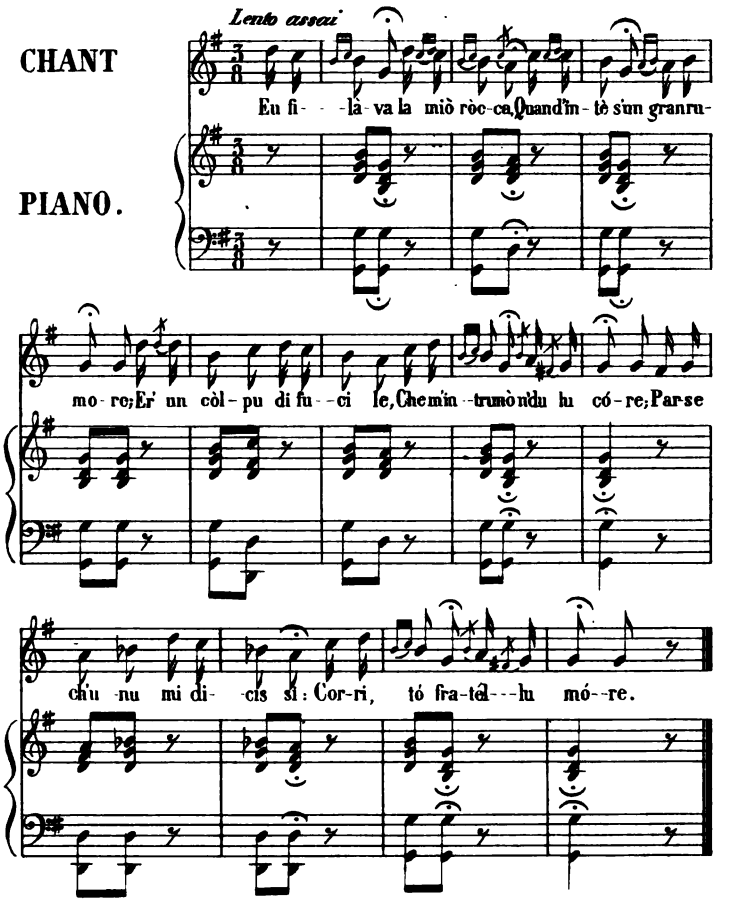
13. Fu la piagghia la sò mórti . . . . . *ib.*
14. Eo sò un acéllu di vòscu 132
15. Or eccu la miò figliòla 136
16. Stamattina, e miò surélle 142
17. Nun ti ricórdi, o Cècca 148
18. O lu mé Pétru Francescu 158
19. Via lasciatemi passà 164
20. Quando junse la nuvélla 174
21. Este dettu lu rusàriu 178
22. Quandu n'intesi lu nóva
A la Ferera d'Orezza 184

Page.
23. Questa mane a mé cumpagna 188
24. Di grazia, fermati un pocu 193
Notes des *voceri* 206
I. *Serenata* et *tercine* 230
1. Beatrice, fa rifléssu (*serenata*) . . . . . *ib.*
2. Stamàne un certo tale (*tercine*) 236
Notes 242
II. *Nanne* (berçeries) 246
1. Ninnina, la mia diletta . . . . . *ib.*
2. Nelli monti di Cusciòni 250
3 In Palneca di Pumonti 255
Notes 254
Vocabulaire 258
Musique des chants populaires.

VOCERO.

(Dialetto di Niolo.)

(Page 86)

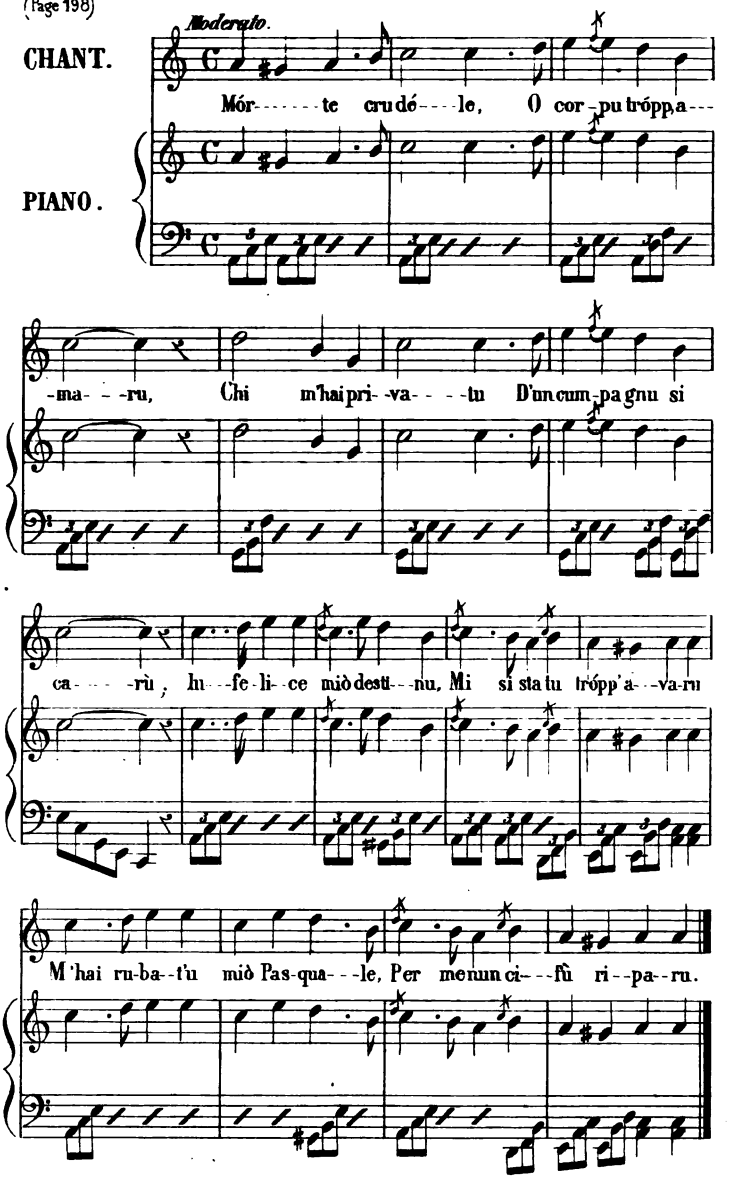


Lith. d'E. Simo-

LAMENTO.

(Dialetto di Bastia.)

(Page 198)

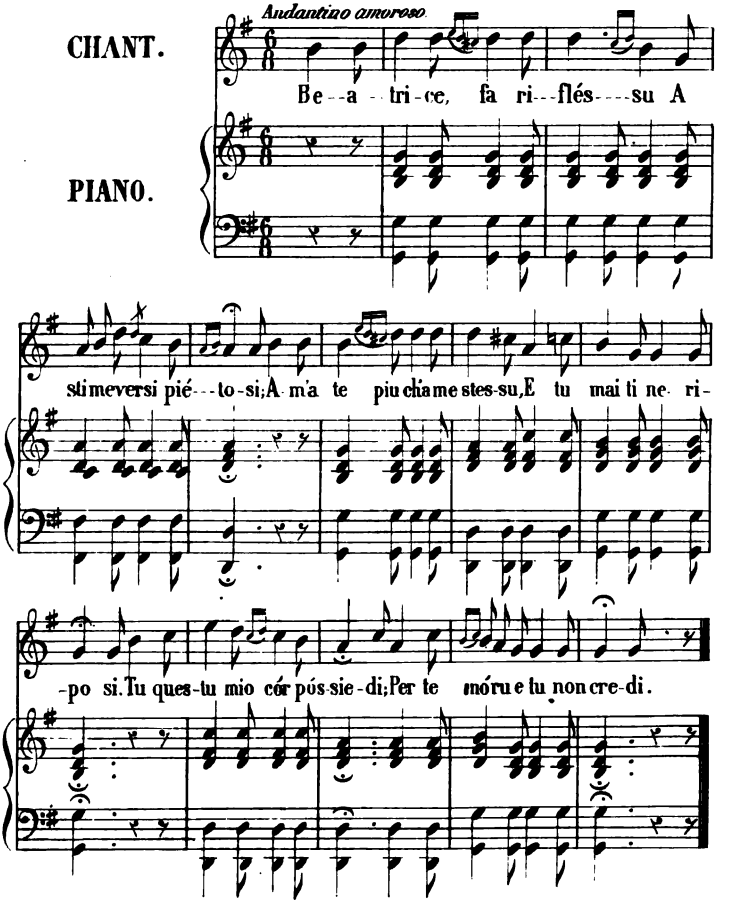


Lith d'E. Simon à Strasbourg

SERENATA.

(Dialetto del di quà da Monti.)

(Page 230)

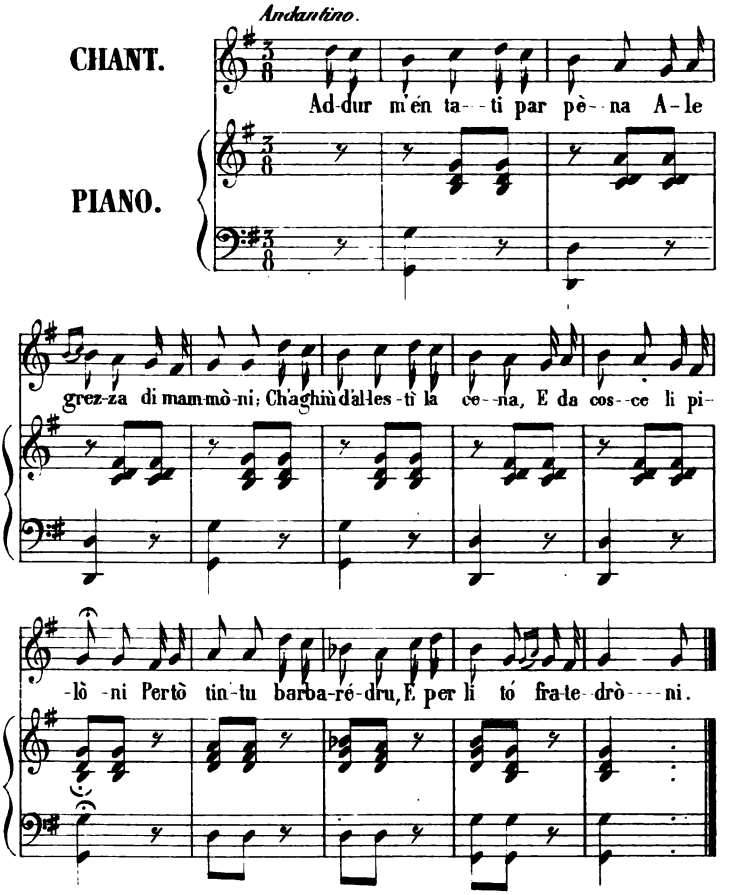


Lith d'F. Simonia Strasbourg

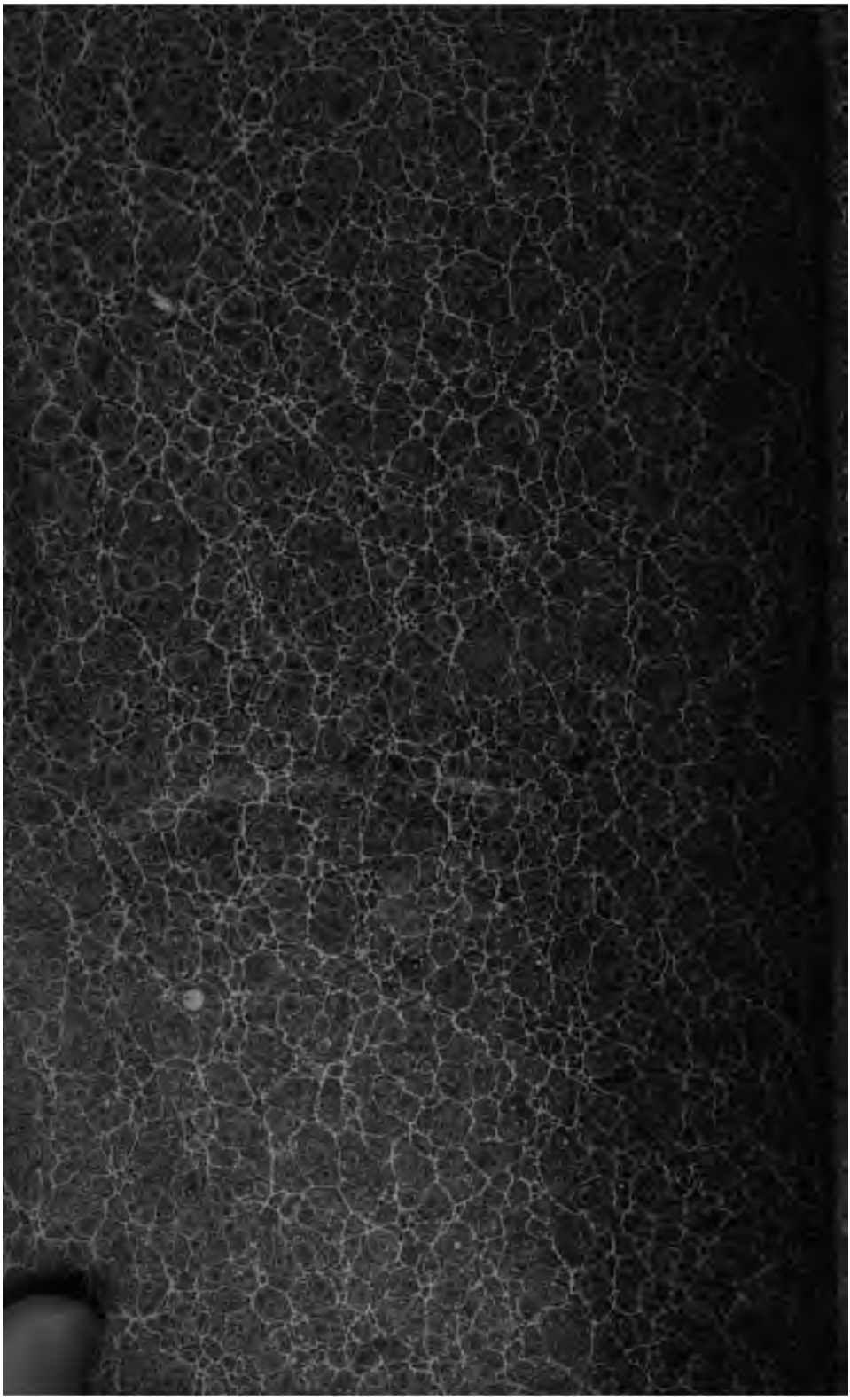
NANNA.

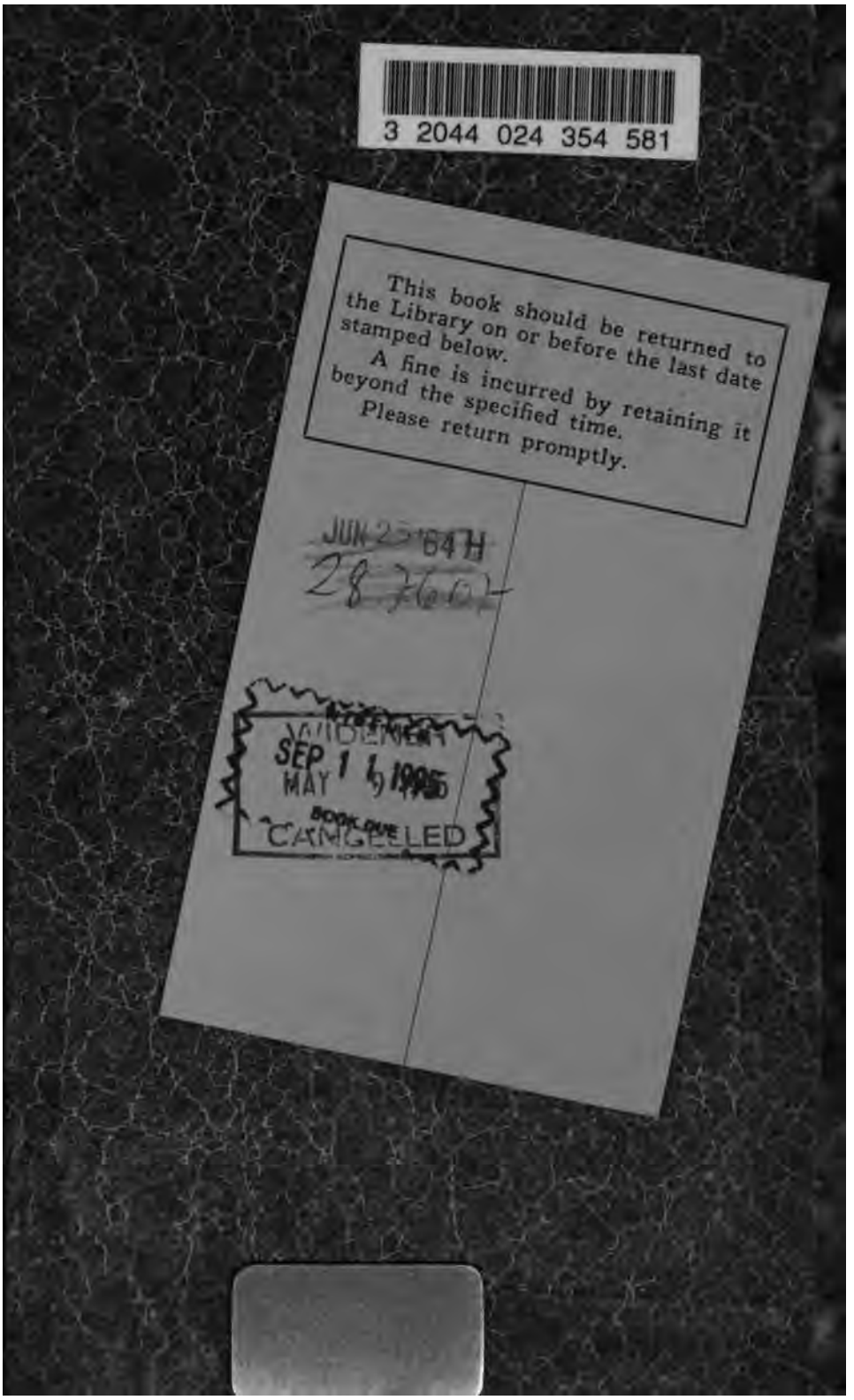
(Dialetto della provincia di Coscione.)

(Page 250)



Lith. d'F. Simon à Strasbourg.





3 2044 024 354 581

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.

JUN 25 '64 H
28760

WIDENER
SEP 1 1 1995
MAY 9 1995
BOOK DUE
CANCELLED